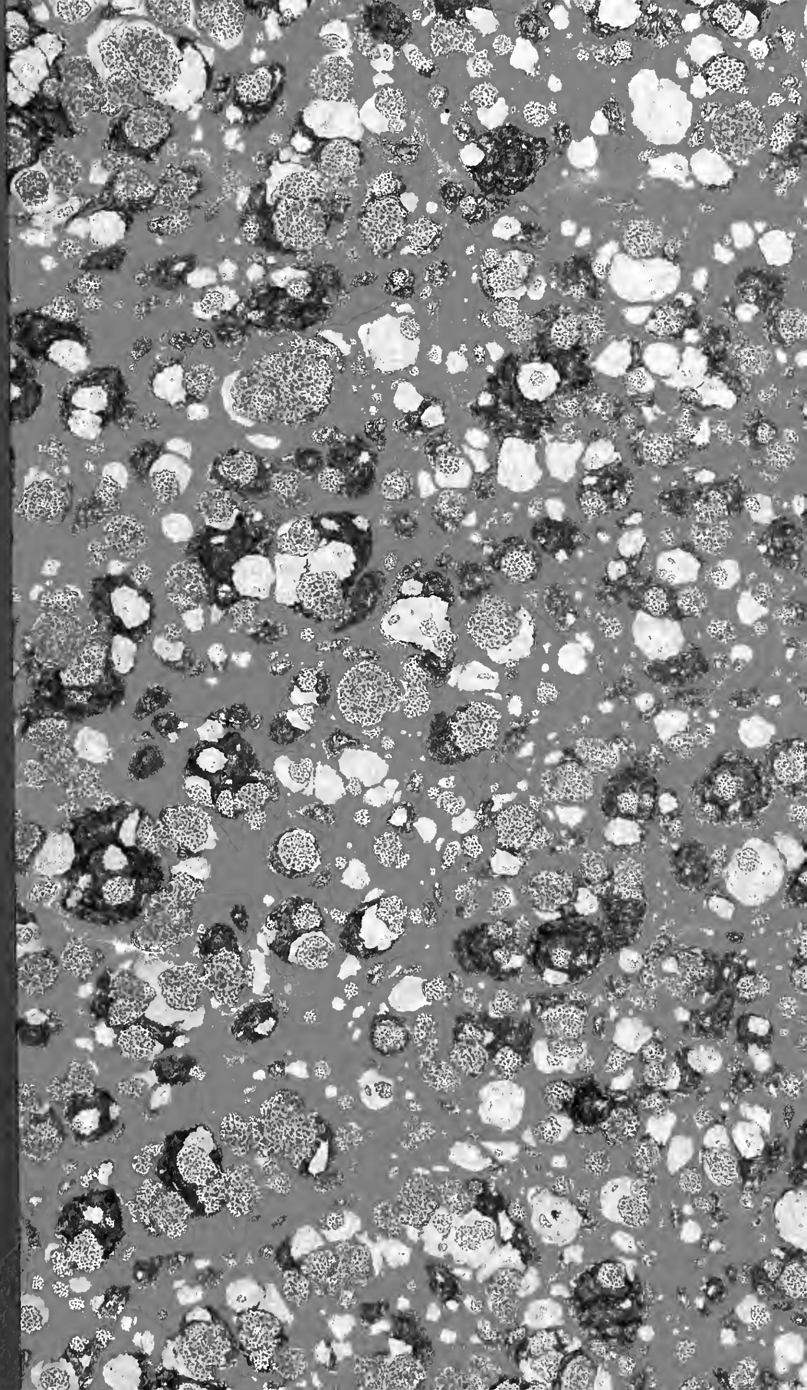


HENRI BERALDI

LA RELIURE

DU XIXe SIÈCLE

TROISIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
5, RUE DROUOT, 5

1896

LA RELIURE

DU XIXE SIÈCLE

TRAUTZ Succr de **BAUZONNET.**

RELIEUR,

Ancienne Maison Purgold,

Rue du Four St. Gn. 15,

(Ancien 17.)

Mr. Quentin Bauchart Paris, le 11 Juin 1863

Oeuvres de Louize Labé Lyon 1555 in 8vo
Mar. a mosaique a 4 couleurs dessin du 16e S.
doublé de mar. citron orange guirlande de
roses. tr. marb. & dorée 1500

Pr acquit

G. Trautz





HENRI BERALDI

LA RELIURE

DU XIXE SIÈCLE

TROISIÈME PARTIE

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
5, RUE DROUOT, 5

1896

LA RELIURE

DU XIXᴱ SIÈCLE

XXXI

Entrée des livres du XVIIIᵉ et du XIXᵉ
dans la matière collectionnée.
1875. — La bibliophilie épileptique.

Tara, tara, taratarata!

— Qu'est-ce que ceci?

— C'est la trompette guerrière! La période qui s'ouvre en 1871 est la période des grandes luttes et des grands coups, de la bibliophilie la plus fiévreuse, la plus militante et la plus payante qui ait été : proportion gardée, quelque chose comme ce que fut dans la grande histoire l'épopée des batailles de la République et de l'Empire.

Quelle ardeur! quelles luttes! quels achats! quelles ventes! quels prix!

Au moment de rappeler les grands exploits, les performances bibliophiliques que notre génération vit s'accomplir sous ses yeux, une invocation à la Muse serait tout à fait en situation. Mais elle est bien « vieux jeu », l'invocation à la Muse! Aussi la remplaçons-nous par un moderne coup de clairon.

Sonnez la charge! Nous voici en 1871, les bibliophiles sont frémissants, leurs budgets pléthoriques, leurs porte-monnaie chargés à mitraille, les livres prêts à défiler, les enchères à monter. *Tara, tarata, tatarata!*

La bibliophilie qui va de 1871 aux environs de 1885, — en lui assignant comme terme approximatif la dispersion de la bibliothèque Paillet, — la bibliophilie des « bibliophiles de 1875 » (nous les avons appelés ainsi, et le nom leur est resté) demeurera une des plus curieuses de l'histoire.

Passionnée, excessive, fébrile, enragée, elle

résulte de divers éléments qui se multiplient et s'exaspèrent l'un par l'autre.

Joie de se sentir revivre après des événements désastreux.

Danse des milliards ; masses d'argent remuées, spéculations, bénéfices rapides : d'où extrême facilité à dépenser.

Entrée, dans la bibliophilie, des « gros sacs » — des « boursiers », comme on disait alors — pressés de jouir, surpayeurs, voulant avoir livres et reliures sans attendre, et constituer instantanément ce que l'on mettait naguère la vie d'un homme à réunir.

Entrée en scène, en même temps que d'un personnel nouveau, d'une matière nouvelle. Entrée du XVIIIe siècle — ceci est le gros événement. Particularité du XVIIIe : il est « amusant ». Il a le pouvoir d'attirer à la bibliophilie toute une série d'amateurs qui n'y seraient jamais venus par le XVIe ou le XVIIe, par le gothique, l'alde ou l'elzévir. Il augmente donc le chiffre des concurrents, et les nouveaux venus, généralement, sont riches. Vous voyez la répercussion : le XVIIIe fait monter le nombre des bibliophiles, le nombre

des bibliophiles fait monter les prix du XVIIIe, la poussée du XVIIIe fait monter tout le reste!

Entrée en scène, modestement d'abord, du XIXe. Sous deux formes : la bibliophilie des romantiques, puis la bibliophilie des livres illustrés de 1830 à 1870 (en attendant la recherche du livre contemporain, du livre du jour). Toujours le livre *amusant* !

Entrée en scène de bibliophiles qui, eux aussi, sont *amusants*. Cela paraît invraisemblable, mais cela fut ! Amusants par la composition de leur bibliothèque, amusants et excitants par leur entrain sur le livre.

Entrée en scène d'un libraire génial, adéquat à la situation résultant de la venue des « gros sacs », prêt à servir leurs passions, au besoin à les brimer. Audacieux, il abandonne la tactique timorée, passive et soumise de ses congénères, devient offensif, se campe en travers des bibliophiles et leur pose son ultimatum. « Ce n'est plus moi, messieurs, qui, modeste et résigné, vous laisserai parader et piaffer aux ventes, acheter directement, satisfait de glaner quelquefois vos restes ou de végéter en exécutant vos commis-

sions. Désormais, c'est moi qui marcherai, vous me suivrez. Part à deux! Tout avec moi et par moi, rien contre moi (ou il vous en cuira). *Sic volo, sic jubeo.* Se soumettre ou se démettre! »

Et il le fit comme il le dit. La plupart des amateurs se soumirent, ce qui leur valut de fort beaux livres, à de forts beaux prix. Quelques-uns regimbèrent, et, combattant soit à visage découvert, soit masqués, enlevèrent de haute lutte quelques morceaux, à des prix considérablement plus « beaux ». Quelques autres, sans résister ouvertement, gardèrent une indépendance têtue et la faculté d'aller fouiller et déterrer partout : quel travail! Et quelquefois ils trouvèrent, — sans Morgand!

Damascène Morgand! sorte de libraire-Atlas, qui, vingt ans durant, et avec ses clients pour levier, a soulevé et porté le marché du livre!

Alors on vit la bibliophilie révolutionnée, la bibliophilie épique, — ou pour parler tout aussi juste, la bibliophilie épileptique.

Alors on vit les livres — de toute sorte — monter couramment à des dix mille, quinze mille,

vingt mille, trente mille. Dans cette griserie l'argent n'eut plus de prix. Ce fut un feu d'artifice de chiffres. Alors on vit le client avoir couramment des comptes de plus de cent mille francs chez le libraire. Ce qui montre aussi bien la bravoure aveugle du bibliophile capable de se faire de telles « ardoises » que la puissance dynamique du libraire capable de les ouvrir !

Alors on vit, rue Drouot, ou à Londres, les batailles acharnées; alors on compta ses campagnes par les ventes où l'on avait combattu. On disait glorieusement d'une estampe, d'une vignette ou d'une reliure : Je l'ai eue à Béhague, ou à Mühlbacher, ou à Wasset, ou à Turner, ou à Bauchart, comme l'invalide de Charlet disait en montrant sa jambe de bois : *C'est à Austerlick que j'ai été démoli.*

Alors on vit causer tous les jours non fériés, dans les passages (deux cents à deux cent cinquante fois par an), et tous les jours fériés, chez les amateurs (quarante fois en moyenne), on vit s'entr'instruire et s'entr'exciter sur le livre et la reliure les fameux bibliophiles de 1875. Jamais, entendez-vous, jamais il ne fut tant bavardé, tant

discuté, tant *effervescé*, jamais tant regardé, tant palpé, jamais tant joui du livre ; jamais le livre et la reliure ne tinrent tant de place dans les préoccupations et dans l'existence d'un groupe d'hommes : pas même dans les conversations et conciliabules qu'ont pu tenir entre eux les bibliophiles du XVIe, du temps de Grolier (*et amicorum*) !

Trois fois déjà nous avons eu l'occasion de parler de la bibliophilie de 1875, dans une trilogie de catalogues anecdotiques (*Mes Estampes*, *Bibliothèque d'un Bibliophile*, *Estampes et Livres*). La reprendre encore ici dans le même ton serait abusif; la repeindre dans un autre ton, après réflexion, serait inexact. La bibliophilie de 1875, tout bien pesé, et même vue à distance, devra toujours être racontée dans les couleurs claires et chantée sur le mode joyeux : elle fut bien réellement inouïe d'entrain. N'y revenons donc pas, sinon pour ce qui est exclusivement de notre sujet, — pour constater quelle action elle a eue sur la reliure.

Au fond, d'abord, et vu de loin, avec un quart de siècle de recul bientôt, ce qui s'est passé aux

environs de 1875 est très simple. Le XVIIIe siècle, livres et estampes, est entré dans le collectionnisme — ou plutôt rentré, car enfin on le collectionnait du temps de Renouard — parce que depuis trente ans on « faisait » autre chose, et que l'autre chose s'épuisant ou étant ressassé, on sentait le besoin de se renouveler. (C'est ainsi que plus tard, l'épuisement du XVIIIe et le besoin de nouveau jetteront le collectionnisme sur l'Empire.) Cette rentrée du XVIIIe en tant que livres était préparée depuis quelque temps déjà par la montée générale de toutes les œuvres de l'école française du dernier siècle, par des publications comme celle des Goncourt, les notes de Burty, etc.

Ce qui se passe est encore ceci. Les livres sont désormais des « objets de curiosité ». Or les très beaux objets de curiosité sont très rares et très chers. Donc les très beaux livres, qui sont très peu nombreux, se mettent tout simplement à se payer ce que se paient les objets de curiosité, une faïence ou un bronze, une serrure ou une épée. Voilà tout !

Seulement, comme dans le monde des bibliophiles on n'était pas encore sur ce pied-là, la

surprise fut extrême, et chez les anciens amateurs (dont beaucoup n'étaient pas en mesure de tenir tête, de *porter* les nouveaux prix) la déconvenue, immense, produisit toutes ces clameurs d'étonnement ou de désespoir, et la fièvre, etc.

La bibliophilie de 1875 est donc née d'un concours de circonstances pour ainsi dire forcé.

Mais pour si inéluctables que soient les événements, ils sont toujours, dans l'exécution, conduits par des hommes. Dans la bibliophilie de 1875, quatre hommes ont eu un rôle prépondérant : deux amateurs, deux libraires. Les deux amateurs : Paillet, Bauchart; les deux libraires : Morgand, Conquet.

Eugène Paillet révolutionna la bibliophilie en la pratiquant au grand jour, en la rendant accueillante, communicative, critique et actuelle. Il laissa regarder ses livres et ses reliures ! Quiconque voulait voir était reçu à bibliothèque ouverte. En fait ce fut le Monde entier qui défila, causant, discutant, se renseignant ; et les prosélytes se faisaient. Paillet a été, comme on dirait en photo-

graphie, un *agent révélateur*, un *agent de développement* qui faisait apparaître, chez plus d'un, le goût bibliophile ou bibliopégique encore latent. Il fut l'homme qui montrait le mieux ses livres, comme Lignerolles fut l'homme qui cachait le mieux les siens. Il fut la discussion et la critique publiques. (Dans les anciens bibliophiles, Lacarelle, d'ailleurs, était ainsi.)

En quinze ans de conciliabules dominicaux, Eugène Paillet ruina l'ancienne bibliophilie cachottière. Il porta un coup décisif à l'ancien plan de collectionnisme, en y ajoutant les livres à figures du XVIIIe dans des spécimens merveilleux, puis le XIXe; en montrant que, si l'on ne peut plus posséder ces fameuses reliures des Valois, que les anciens bibliophiles ont toujours à la bouche, mais qu'ils n'ont pas dans leurs bibliothèques puisqu'elles sont à la Bibliothèque Nationale, on pouvait avoir par ailleurs des morceaux de roi ; — bref, en s'appliquant à l'histoire complète du Livre, depuis les origines de l'imprimerie jusqu'aux publications de cette Société des Amis des Livres qu'il a contribué à fonder et qu'il préside toujours. Société qui représente

l'esprit nouveau de la bibliophilie comme les bibliophiles « françois » représentent l'esprit ancien. Détail significatif : le duc d'Aumale fut le président d'honneur des deux sociétés. Enfin, Eugène Paillet eut le courage et l'indépendance de fronder certaines idoles, de rester froid devant certains poètes du xvie, de glace devant le « Rabelais de Le Duchat » qu'il proscrivit comme un bouquin abominablement lourd, et de ne pas « s'exciter sur la vieille peau » uniquement pour la vieille peau !

Eugène Paillet n'est pas le bibliophile qui a eu la bibliothèque la plus considérable, mais il fut certainement le bibliophile à la physionomie la plus particulière, et qui a eu la plus grande situation de bibliophile de son temps. Sa célébrité a été immense.

Ernest Quentin Bauchart, le flamboyant Bauchart, apporta dans la bibliophilie un élément inconnu jusqu'à lui, et invraisemblable : la verve, l'entrain endiablé. Il y entra le chapeau sur l'oreille, la moustache bonapartiste en pointe, l'œil vif, le verbe haut. Sa parole

fut irrésistiblement entraînante. Dans la narration des faits courants de la bibliophilie, chose d'ordinaire si terne et si peu palpitante pour les profanes, il fut éblouissant! Bauchart fut l'homme qui exaltait le mieux ses livres, et qui eut sur la frénésie du marché l'influence la plus immédiate. Il a été pour les prix des livres et pour les passions des bibliophiles — toujours pour parler comme en photographie — l'agent *renforçateur*. Il les porta à leur paroxysme. Par goût, bibliophile ancien, mais point sectaire; par allures, le prototype du bibliophile de 1875. Ah! qu'il nous manque aujourd'hui, et combien sa présence réchauffante fait défaut à l'amateur et au libraire! la présence de ce Bauchart triomphant qui criait : *Chaque mot de mon catalogue est une enchère!* Il passa comme un éclair, aboutissant au tonnerre de ses ventes et à sa fameuse « table des prix » : 287 612 francs pour 225 articles. Et dire qu'un tel homme s'est retiré à la campagne!

J'ai nommé deux libraires. Conquet, à la vérité, n'a pas une influence immédiate sur la bibliophilie de 1875; mais dès lors il prépare de

longueur, dans le calme, un lent travail de formation et de ménagement d'une clientèle pour le livre du XIX[e] siècle : il sème. Dix ans après, il récoltera.

Le libraire de 1875, c'est Morgand, arrivant sur le marché comme un cuirassé de premier rang armé de clients de gros calibre, à tir rapide et à répétition. Que voulez-vous lutter contre des gens qui ont toujours un million sur eux pour la bibliophilie ; qui, lorsqu'ils ont mis leurs crocs dans un article, ne lâchent plus ; contre un Louis Rœderer qui fonce sur les livres et en achète un million en trois ans ; contre un Rothschild qui veut, entendez-vous ? qui *veut* avoir un *Olivier de Castille* ou une *Louise Labé* ! contre les ducs, les grands-ducs, les pairs d'Angleterre et les milliardaires américains ?

Morgand, cependant, n'est pas l'auteur unique des gros prix ou du surmenage, lequel fut un résultat de situation. (*Il n'y a pas nui*, voilà tout !) La preuve en est que toutes les fois qu'il poussait si haut, c'est qu'il y avait un autre contre-pousseur ; la preuve encore, c'est que les estampes du XVIII[e], « l'école française », les

Baudouin, les Lawreince, les eaux-fortes et « la couleur » sont bien montés sans lui à des prix vertigineux. Mais qu'il était majestueux quand à l'hôtel Drouot, les grands jours de vente et de bataille, calme dans la force, s'adossant au bureau du commissaire-priseur Delbergue-Cormont (bibliophile de 1875, par parenthèse), s'adossant, disons-nous, comme le sanglier qui s'accule, il faisait tête à toute la place de Paris, à tous ses concurrents amateurs et libraires, et les découdsait l'un après l'autre!

Et derrière ces physionomies primordiales, les bibliophiles de tout genre, les connus et les masqués, les Lacarelle, les Lignerolles, ou les mystérieux « barons Alfred », les passionnés et les brocanteurs, les sincères et les boursouflés, les novateurs et les réacteurs, les amusants et les rabâcheurs, les joyeux, les doctrinaires tout dégouttants d'ennui, les aimables, les radoteurs, les gentilshommes acheteurs et les gentilshommes vendeurs (vieille noblesse française!), les modestes et les poseurs; puis dans le fond les comparses, les « seigneurs sans impor-

tance », dont quelques-uns cherchaient à s'en donner, faisant fracas chez les libraires comme jadis les marquis sur le théâtre.

Ah oui ! vivante et curieuse période de la bibliophilie, et amusante ! — A condition, toutefois, qu'on eût les reins solides. Il ne faisait pas bon aborder le feu d'enfer de la lutte sans être blindé, dûment approvisionné de munitions ; et le débutant, entrant dans la carrière, pouvait rééditer le mot de Bonaparte entamant la campagne d'Italie : *Nous allons manœuvrer, malheur à qui calculera mal !*

Ce n'est pas une raison de sentiment personnel qui nous fait souvenir avec complaisance de la bibliophilie de 1875. Ce n'est pas parce qu'elle nous rappelle nos débuts, ou bien parce que nous avons pu la voir et l'observer directement. Vraiment, ce fut la plus belle bibliophilie du siècle, parce que ce fut la plus complète. Individuellement, chaque amateur pouvait être limité ou exclusif dans ses désirs ou son plan. Mais l'ensemble des bibliophiles d'alors faisait « toute la bibliophilie », tout l'ensemble de la production

du livre. Et c'étaient tous les livres qui montaient, montaient : les incunables aussi bien que les vignettes du XVIII[e] ; les romans de chevalerie étaient inabordables, les poètes du XVI[e] au quadruple du maximum, et les elzévirs, et tout ! Et les reliures, et les provenances, et les « épreuves d'artiste », et les « tirages à part », et les eaux-fortes, et les Boyet, et les Bozérian, et les jansénistes, et les « larges dentelles », ces dentelles *où au milieu de cœurs enflammés, de houlettes enrubannées, d'oiseaux qui se becquètent, se prélassaient les armes de Madame de Pompadour !* (ô enthousiasmes de Bauchart !) et à la vue desquelles, sentant « une sueur froide » d'émotion, on demandait « à ôter son paletot » ! (Charmants souvenirs, vous êtes déjà loin !)

Et on travaillait, on creusait la matière, toute la matière : la folie bibliophile recouvrait une érudition sérieuse, toujours intéressante, souvent amusante : les publications se succédaient : *L'Art au XVIII[e] siècle, Les Dessinateurs du XVIII[e] siècle, Les Graveurs du XVIII[e] siècle*, et, simultanément, les guides pour amateurs des illustrés du XVIII[e] (cinq éditions), des roman-

tiques, des illustrés modernes; on bibliographiait en même temps Corneille, Molière, Regnard, et Béranger, Balzac, Gautier; on catalographiait l'estampe du XVIIIe et la lithographie du XIXe, Baudouin et Daumier, Saint-Aubin et Henry Monnier; les mêmes érudits iconographiaient Moreau le jeune et Gavarni, le même temps republiait les anciens textes français et *La Vie de Bohème*, dans la même famille le père inventoriait les livres des Valois, le fils, les images de la Commune de 1871. D'autres « anecdotaient » la bibliophilie.

Génération de travailleurs et d'érudits : les Goncourt, les Burty, les Champfleury, les Asselineau, les Cohen, les Portalis, les Mahérault, les Emmanuel Bocher, les Picot, les Paul Lacroix, les Bauchart, les Brivois, les Marcheville, les Spoelberg de Lovenjoul, les Parran, les Paul Lacombe, les Charles Cousin, etc., etc. Il faudrait un catalogue spécial pour cataloguer les catalogueurs. Les libraires eux-mêmes redoublaient de science, dans des catalogues fortement motivés.

Mais attention! si l'ensemble était éclectique,

si individuellement quelques-uns l'étaient, — comme Paillet, comme M. Daguin qui savait s'intéresser à la fois aux éditions originales de nos classiques et aux diverses illustrations publiées à travers les siècles pour ces mêmes classiques, — la bibliophilie, en détail, était divisée, et divisée jusqu'à la guerre, en deux camps :

Les anciens bibliophiles, ceux qui ont reçu depuis le titre de *vénérants* : les clients de Potier, les survivants de l'école 1845-1860, très aimables mais très absolus, très connaisseurs mais très rebelles à la question d'art, repliés sur eux-mêmes, sourds à tout bruit extérieur. Pas dans le courant, et se glorifiant de n'y pas être.

Les nouveaux, les jeunes (alors on vit des bibliophiles de vingt ans !), qui se distinguaient par ce trait capital : ils apportaient dans la bibliophilie une sorte d'amour vigoureux pour la beauté physique des livres et surtout la préoccupation de la question d'art. *La question d'art, la seule qui m'intéresse vraiment dans les livres*, écrivait hier encore Roger Portalis dans sa notice sur M. de Lignerolles. Ceci fut la note nouvelle.

Rien de curieux comme la rencontre des deux

courants, en 1875, et comme l'attitude des anciens bibliophiles, des incunablistes-aldins-elzéviriens-trabouillétistes, brusquement mis en présence de l'art du XVIIIe subitement révélé et d'une nouvelle couche de livres. Ils n'y comprirent rien, et restèrent froids, en dehors de tout, sceptiques devant le XVIIIe siècle de Boucher, de Cochin, de Gravelot, d'Eisen, de Marillier, de Fragonard, décontenancés et demandant à l'oreille des jeunes *si Moreau était vraiment bien !* — même, devant le XIXe, narquois : le livre moderne les horripilait. Un vieux-bibliophile, tout au plaisir de posséder la *Complainte du nouveau Marié*, 1490, souriait de pitié devant la *Physiologie du Mariage* sur papier jonquille, 1830 ; le nez dans son *Parfait Macquereau suivant la cour*, 1622, il s'étonnait qu'un honnête homme pût rechercher *La Maison Tellier*, 1881. Touchant d'un doigt respectueux son Pontus de Tyard de 1573, il repoussait du pied les éditions originales de Victor Hugo. Il eût tenu pour bouffonne l'idée que, *Le Débat de la Noire et de la Tannée* étant une plaquette de bibliophile, la *Physiologie de la Grisette* avec bois de Gavarni pouvait en être

une aussi, et topique, et exquise! Quant à *Gil Blas* illustré par Gigoux, *Molière* par Johannot, *La Chaumière indienne* par Meissonier et *Napoléon* par Raffet, il ne lui venait même pas à la pensée que ce fussent des livres.

Avec le bataillon des intraitables, avec cette vieille garde qui refusa toujours de se rendre à l'art et au sentiment de la modernité, il était déjà difficile de s'entendre en matière de livres.

En reliure, ce fut pire.

L'histoire de la bibliophilie de 1875, au point de vue reliure, c'est vingt ans de guerre entre les traditionnaires et les novateurs (ne nous plaignons pas : la lutte, c'est la vie! quand on ne se chamaillera plus pour la reliure, c'est qu'elle sera morte!). Et cette lutte de vingt ans ne se terminera que par l'extermination de l'une des deux armées. Laquelle? En 1875, nul ne pourrait le prévoir. Les novateurs sont nombreux et remuants. Mais les traditionnaires tiennent la grande situation acquise, le prestige, l'ascendant, l'autorité.

XXXII

Trautz. — L'apothéose.

Vers 1875, le personnel des relieurs est ainsi composé :

Trautz, absolument prépondérant; Marius Michel père et fils, Lortic, Thibaron-Joly, Cuzin, Belz, Chambolle, Hardy-Mennil, Petit, Smeers, Brany, David, Allô, Amand, Reymann, Canape, Gruel-Engelmann, etc.;

Et encore Wampflugh, doreur, ci-devant chez Lortic, puis s'étant établi et dorant chez lui de 1863 à 1881, véritable cheville ouvrière, pour Thompson, Petit-Simier, Thibaron, Canape, Smeers, Quinet, Thivet, Brany, Reymann, Pierson,

Masson-Debonnelle, Lanscelin, Allô, Cuzin, Ruban, Trautz (oui, pour Trautz!);

Les industriels : Engel, Lenègre, Magnier.

Trautz (Trautz tout court, cette fois! on l'appelle enfin de ce monosyllabe triomphant, tandis que lui, conservant pieusement accolé à son nom celui de son illustre prédécesseur, veut rester jusqu'à la fin Trautz-Bauzonnet!), Trautz est à son apogée. Jamais le grand relieur n'a relié plus martelé, plus cambré, plus serré, jamais la peau n'a été d'un plus beau poli, jamais les combinaisons de nuances entre l'extérieur et la doublure plus harmonieuses, jamais la dorure plus vigoureuse et plus brillante. Une petite irrégularité cependant, si particulière, qu'elle équivaut à une signature : les nerfs, décors des dos, et titres, posés légèrement de travers et montant de gauche à droite. (Trautz dorait à l'allemande, en poussant, par un mouvement vertical, droit devant lui sur le livre placé en travers de lui. Tandis que les Français poussent les titres latéralement, sur le livre placé droit devant eux.)

Et Trautz a cessé d'être un inconnu pour le

public. En dehors des anciens bibliophiles, des Lurde, des Lignerolles, des Lacarelle, il a de nouveaux clients dans les bibliophiles de 1875.

D'abord le jeune James de Rothschild : à la fois vieux-bibliophile par son érudition, par ses préférences pour les anciens monuments de la littérature française, par l'exclusivisme de certains jugements, et néo-bibliophile par l'intensité et la sincérité de la passion, par l'impétuosité, la violence du désir, enfin par la nouveauté de son plan de collection. Comme Paillet, il embrassait l'histoire entière du livre. Il avait hérité de son grand-père une admirable série de dessins originaux du XVIII[e] récoltés dans le bon temps aux ventes Renouard et autres, les dessins de Boucher pour Molière, de Gravelot pour Boccace, d'Eisen pour les *Contes* de La Fontaine, de Moreau pour Rousseau, etc. Sans doute, dans le fond de son cœur il leur préférait ses chers poètes du XVI[e] : mais enfin, ces dessins, il les avait. Et, pour posséder tel précieux Marot ou Ronsard, le fondateur de la société des Anciens Textes n'en poussait pas moins, dans sa bibliothèque, la poésie française jusqu'à Lamartine et

Hugo ; chose alors inouïe d'indépendance. Commençant le théâtre avec les mystères, il le poussait jusqu'à nos comédies contemporaines ; recherchant Pathelin et Tabarin, il ne repoussait pas bibliophiliquement Émile Augier et Meilhac : il y a vingt-cinq ans, c'était prodigieux ! Aujourd'hui, il fût allé de Villon à Bruant.

Trautz a Bauchart, pour lequel, se remettant à la mosaïque après onze ans d'intervalle, il a mis en 1868 les *Prières chrétiennes*, manuscrit in-12 du XVII[e], dans une mosaïque imitée de Padeloup, et en 1872, la *Louise Labé* de 1555 dans une autre brillante mosaïque à velléités originales respectant la tradition ; — Bauchart, qui comme vigueur de propagande, vaut à lui seul une armée de bibliophiles, et qui, par des récits pittoresques et de flamme, répand le nom de Trautz jusque dans les milieux profanes !

Il a Paillet, pour lequel il vient de mosaïquer la reliure d'un *Office de la Vierge*, maroquin blanc à compartiments bleus, décor imité de Le Gascon, avec doublure de vélin à décor original, pendant qu'il exécute pour Lacarelle un *Villon* de 1532 en mosaïque imitée de Padeloup.



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

LE TRÉSOR DE LA CITÉ DES DAMES, 1536

RELIURE DE TRAUTZ (DOUBLURE)





Il a l'Anglais Hankey, l'érotomane correct, pour lequel il se livre à des mosaïquages spéciaux que l'on n'a pas encore fait entrer dans le décompte de ses œuvres, mais qui en sont certainement la plus curieuse part.

Il a Léon Mercier, l'enragé de XVIII[e].

Etc., etc. Qui n'a-t-il pas?

Et tous les jours, dans les conversations obligatoires tenues chez les libraires, dans les passages, chez Caen, chez Rouquette, chez Fontaine, par le petit groupe des bibliophiles transcendants qu'on pourrait appeler la congrégation, tous les jours, disons-nous, c'est un concert de louanges, une exaltation de Trautz, l'analyse de plus en plus échauffée de ses mérites et atteignant enfin, dans la bouche de Bauchart, les proportions d'un hosanna, d'un Trautz *in excelsis*!

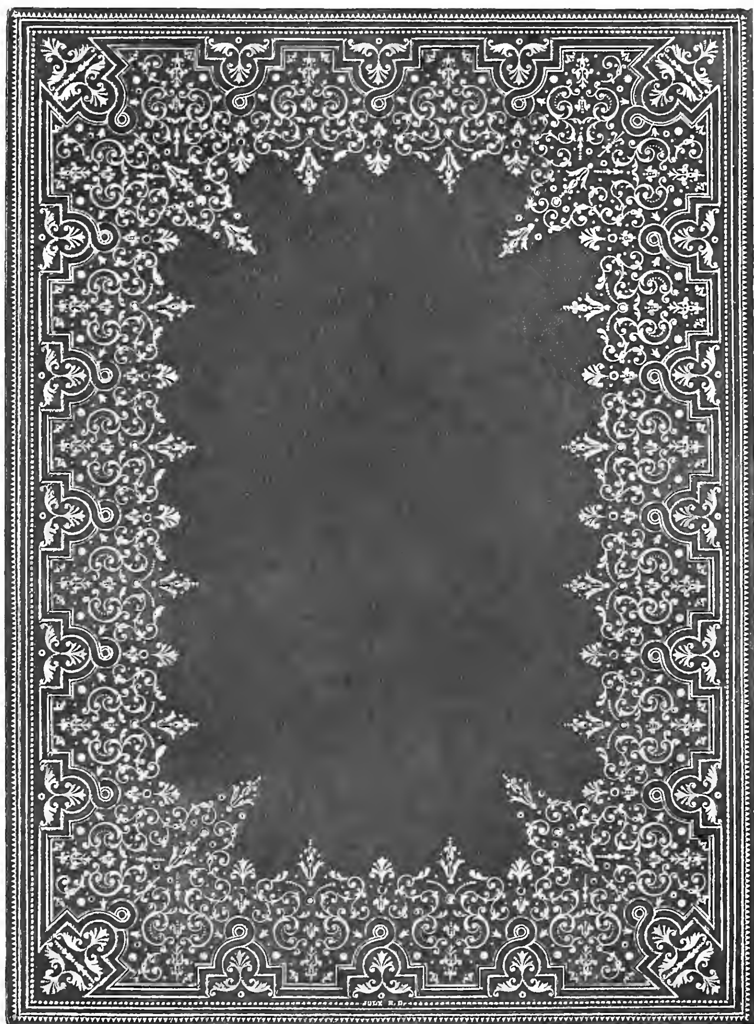
Tous les jours, on célèbre l'office de Trautz. Le temple est l'entresol de Fontaine; l'heure, cinq heures; pour officiants, les membres de la congrégation. On procède à l'adoration suivant des rites sacramentels, dans un recueillement qui n'exclut pas les « potins »; on soupèse, on

tâte, on fait claquer les plats, miroiter la dorure; surtout on pince les coiffes. Pincer la coiffe est devenu le geste hiératique par excellence, celui qui par-dessus tout donne position de connaisseur. Comme le véritable homme du XVIIIe, au théâtre, pince le menton aux jeunesses : *Palsambleu, la belle enfant!* le véritable vieux-bibliophile du XIXe pince la coiffe aux livres : *Quelle reliure!* Et ce sont des dévotions, des agenouillements, mêlés de voluptueux spasmes sur les douces peaux bien polies, et de brûlantes supputations sur la valeur vénale.

Une fois surtout Bauchart vint, portant comme une relique un certain *Pastissier françois*, sur la doublure duquel Trautz avait poussé un fin petit pointillé Le Gascon. Alors, ce fut du *delirium tremens*.

Et que ne vaudrait pas, dans l'avenir, que dis-je! que ne valait pas immédiatement un pareil chef-d'œuvre du grand artiste! Cinq fois, dix fois son prix!

Et cela se passait sous l'œil médusé des libraires, rôdant l'eau à la bouche, s'initiant



Charreyre



aux doux mystères, et brûlant d'avoir leur part de ce paradis lucratif. Et cela se disait devant des oreilles attentives et intéressées. Quelqu'un, dans un coin, écoutait, méditatif. C'était le commis de Fontaine, c'était Damascène Morgand !

Un beau jour, enfin, pendant un des conciles solennels de la congrégation, au petit pince-coiffe de cinq heures, Damascène se hasarda à glisser ceci à Lacarelle :

— Monsieur le Baron, vous comprendrez qu'à vous entendre, nous ayons bien envie d'avoir, nous aussi, quelques reliures du grand artiste. Ne voudriez-vous pas être assez aimable pour prendre notre cause en main, et pour dire à Trautz un mot favorable, afin qu'il consente à relier pour nous quelques volumes?

Lacarelle, sans lever la tête, répondit, sûr de son fait, et très naturellement :

— Jamais Trautz ne reliera pour Fontaine.

Tudieu ! quel effet !

Non ! le coup d'éventail du dey d'Alger n'eut pas plus de portée que cette réponse. Et ce *Jamais Trautz ne reliera pour Fontaine* va avoir des conséquences incalculables !

Damascène, cloué sous le coup, n'a pas répondu : c'est un politique. Mais son visage s'est empourpré et ses lèvres pincées indiquent qu'*in petto*, relevant le gant et étouffant un blasphème, il a envoyé faire... (parfaitement!) monsieur le Baron.

Le lendemain, pas plus tard, il met dans sa poche un *Pastissier*, il vole rue du Four :

— Monsieur Trautz, combien faites-vous payer à vos clients amateurs la reliure d'un elzévir, doublée, dorure Le Gascon intérieure?

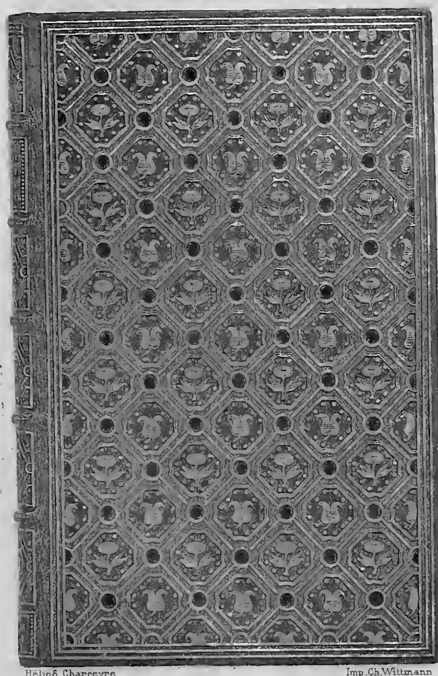
— Trois cent cinquante francs.

— Bien. Et si M. Fontaine vous demandait d'exécuter la pareille sur ce *Pastissier*, dans le délai maximum de six mois, et pour sept cents francs?

Trautz resta un moment ahuri, sans trop comprendre le pourquoi de cette offre. Puis, tout bien réfléchi, il se ressaisit pour répondre fort simplement :

— Mais, je vous ferai cette reliure; laissez-moi votre volume.

Et voilà comment, par un de ces coups de



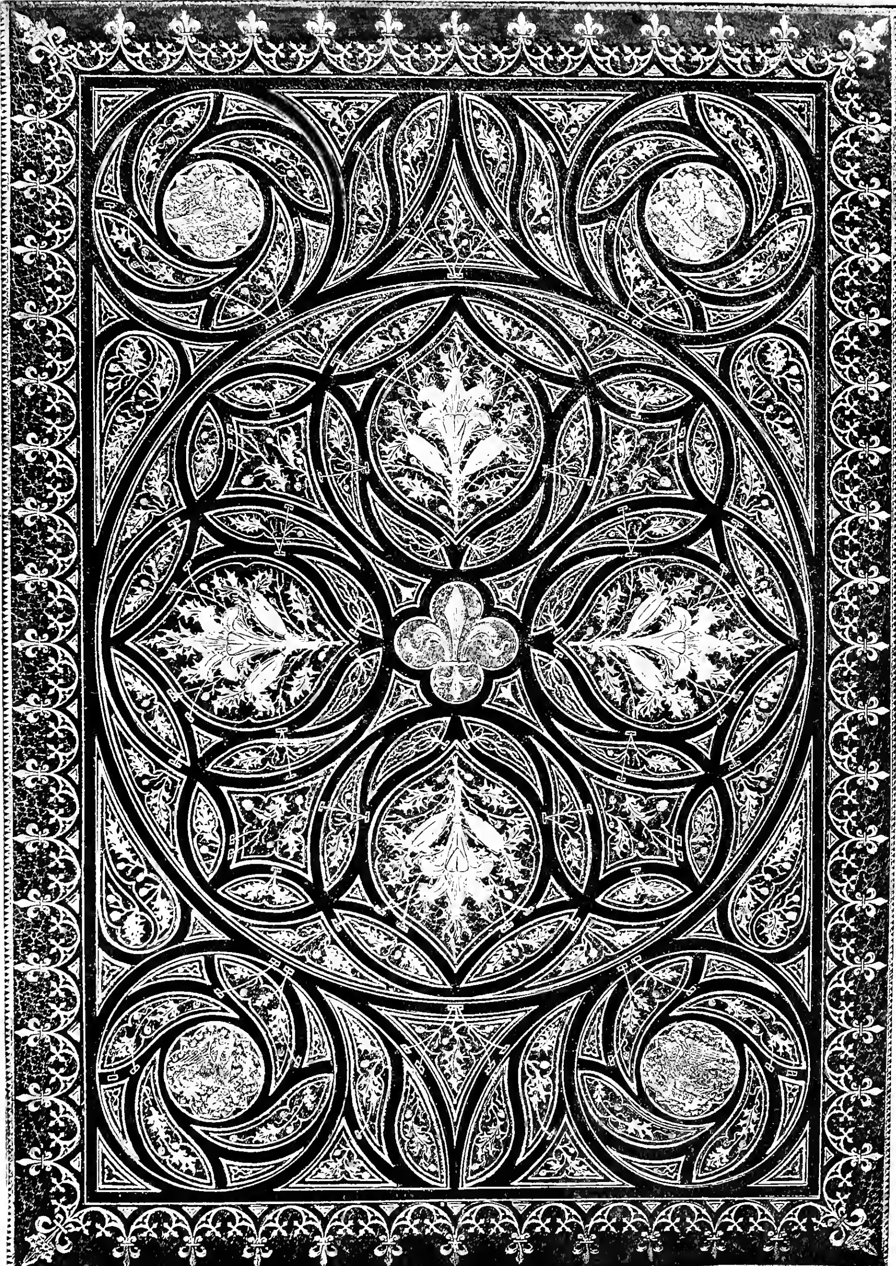
Héliog. Charreyre Imp. Ch. Wittmann

BALIVERNERIES D'EUTRAPEL, 1549

RELIURE DE THIBARON-JOLY

Trautz et tâchaient de le prendre par les sentiments de vieille affection, ou par les louanges, même par les supplications. Mais les nouveaux, ceux de 1875, employant des armes perfectionnées, y allaient comme des brise-tout, forçaient les prix, les triplaient, quintuplaient (douleur!). — *Mon* Ovide *avant six mois et je vous couvrirai d'or!*, disait Mercier. Inutile — *Je vous prends pour moi tout seul, à trente mille francs par an*, proposait Rothschild. Refus. Nous pourrions nommer un autre bibliophile qui n'allait chez Trautz que muni d'une boîte de cigares supérieurs et d'une bouteille de fine champagne, pour Echaubard. Il espérait, en flattant les vices de ce « corps d'ouvrage », que celui-ci retirerait un de ses volumes d'un train et le mettrait subrepticement dans un train plus prochain. Ce qui ne l'empêcha pas d'attendre SEPT ANS ses *Fables de Dorat*!

Il fallut se résigner : *faute de grives*, dit le proverbe, les plus ardents des trautzistes durent avoir recours à Thibaron, bon relieur, qui s'était associé Joly, doreur remarquable : la maison Thibaron-Joly faisait de parfaites reliures dans



Imp. Ch. Wittmann

[illegible] D'ANNE DE BE[illegible]AGNE

[illegible] DE BOSQU[illegible]

le système trautzien. Les bibliophiles commencèrent aussi à admettre Cuzin.

Mais les frénétiques riches ne pouvant s'assouvir directement chez Trautz, imaginèrent une nouvelle tactique, à l'usage des gros bataillons, je veux dire, des « gros sacs ». Arracher de force les livres, tout reliés par Trautz, à leurs confrères bibliophiles pour qui ils avaient été reliés, et naturellement, payer en conséquence.

On se rappelle l'histoire du collectionneur qui, voyant chez Spitzer une statuette que celui-ci venait d'acquérir pour quinze cents francs, la voulut immédiatement quand même. — Mais je ne veux pas la vendre! regimbait l'autre (*che ne feux bas!* avec son accent à la Nucingen). — Mais si! — Mais non! — Ainsi de suite, et les offres montaient. Finalement, le collectionneur l'emporta séance tenante, la statuette, — pour trente-cinq mille francs! L'amateur qui ne veut pas vendre est un vendeur terrible.

Trautz venait de relier depuis peu, en 1873, pour Bauchart, la fameuse *Louise Labé* que nous avons citée plus haut : quinze cents francs le livre, et quinze cents francs de reliure mo-

saïquée. James de Rothschild la voulut, pris d'un désir fou. Il chargea Morgand de s'entremettre. Ce fut une des plus célèbres transactions de la bibliophilie d'alors, un siège en règle. Bauchart refusait, criait au viol, opposait une résistance d'allure désespérée. Morgand poussait toujours. Un beau matin, *Louise* fut emportée d'assaut : vingt mille francs!

Dès lors, Trautz entre de son vivant dans la plus colossale apothéose de relieur qui se soit vue. Il n'est pas Minerve, comme jadis Thouvenin, mais il est « le grand artiste ». Ses adorateurs font mille momeries sur le moindre maroquin, sur le jaune saumon et le « bleu Tinan ». Dans le bruit du papier de garde ils entendent « chanter l'âme de Trautz »! Son nom, sortant du cercle restreint de la bibliophilie, pénètre jusque dans les hautes régions de la curiosité. Les écrivains d'art le connaissent, et les très grands collectionneurs aussi. Les reliures de Trautz sont admises à être citées dans les objets d'art, entre une médaille du Pisan et le *Dom Guéranger* de Gaillard.

Honneurs inouïs : Trautz est dieu!



Heliog Dujardin Imp Ch Wittmann

LES MIMES DE BAÏF, 1619

RELIURE DE TRAUTZ (DOUBLURE)



XXXIII

Les Trautzolâtres.

Trautz est dieu.

Comme tel, il n'a pas seulement des fidèles, mais des exagérés au delà de toute limite, des fanatiques, intolérants et persécuteurs.

Les Trautzolâtres !

Ils sont une dizaine peut-être, pas plus, mais les grands lamas de la bibliophilie, et comme tels, exerçant une action considérable.

Détail grave : Morgand, devenu client de Trautz, est trautzolâtre. Au comble de la force, audacieux et entier, il est le bras séculier qui

fait passer dans la pratique les sentences de la congrégation.

Détail curieux : il y a quelqu'un qui n'est point trautzolâtre, et c'est Trautz! Le bon et modeste « père Trautz », sans doute, est heureux de se voir apprécié, sollicité, honoré, et payé, à la fin d'une vie de travail. *Vous avez fait ma fortune*, disait-il tout réjoui à Morgand, *je n'ai profité de mon métier que depuis que je vous connais!* Mais, de tout le milieu trautziste, Trautz reste le juge le plus modéré sur son propre compte, et le plus équitable aux autres.

Ainsi, jusqu'au bout, nous n'aurons eu que du bien à dire du célèbre relieur. Et quand nous allons lui trouver un défaut, il ne sera point de son fait : c'est un défaut, — ceci est un peu fort! — que ses adorateurs se chargeront d'avoir pour lui.

Les trautzolâtres furent exaspérants.

Grands bibliophiles, nous l'avons dit, ils avaient une influence retentissante, pouvant s'employer en mal comme en bien. Dans quel sens en usèrent-ils?

D'abord, ils étaient tous *vénérants*. Et spécifions bien ce qu'est le vénérant. Ce n'est pas certes l'homme qui connaît et collectionne le livre ancien : les beaux livres que nous ont laissés nos prédécesseurs sont faits pour être recueillis et admirés par nous, de même que les exemplaires exceptionnels que nous créons aujourd'hui sont faits pour être plus tard recherchés et admirés par nos successeurs. Le vénérant, c'est l'adoration à genoux devant le passé, *sans distinguer*; c'est la proscription radicale du présent, *sans voir*. Travers explicable (à peine) en 1860, dans le milieu d'opinion que nous avons décrit ; mais en 1875, dans un autre milieu, alors que de nouvelles idées circulent, entêtement inexcusable.

En reliure, les vénérants trautzolâtres furent des réacteurs de l'exclusivisme le plus féroce. Contre toute tentative nouvelle, ils fulminèrent *a priori* l'excommunication majeure.

Lisez ce portrait, non suspect, que Bauchart a tracé de l'aimable, mais intransigeant Lacarelle, le souverain-pontife de la trautzolâtrie, le chef

d'orchestre des concerts d'imprécations contre tout ce qui n'était pas Trautz :

« *C'était un délicat, dans le sens absolu du mot; mais comme tous les délicats, il avait ses préférences, qui le portaient à l'intolérance et à l'exclusivisme.*

« *Il professait un souverain dédain pour les livres à sensation du XIXe siècle.*

« *Lui parliez-vous de nos relieurs modernes? Il n'en admettait qu'un, Trautz.*

« *Les autres n'existaient pas.* »

Ainsi, Trautz, seul, était! comme Allah! Il était celui qui est, qui devait être éternellement. Le « grand artiste »! Trautz, seul dieu! Trautz, a-t-on dit, cumulant, chose unique dans les fastes bibliopégiques, la position de relieur avec celle de manitou!

Quelques trautzolâtres en arrivèrent à croire que la possession d'un certain nombre de Trautz conférait la noblesse : ils prenaient, en même temps que la particule, des allures aristocrates, ne parlant que de « casser les reins » à celui-ci, ou de jeter celui-là par la fenêtre (il ne s'agit

bien entendu que de livres, mais quel parfum exquis d'ancien régime cela vous a!). Ce ton tranchant leur donnait apparence de bibliophiles « à tout casser », qu'ils furent d'ailleurs, en un sens. Quelle démolition de reliures anciennes! Tout était bon à casser pour être relié à nouveau par Trautz. C'est le moment où l'on cassa les Bozérian sur des grands papiers des éditions Bleuet, — la reliure du temps! — pour les faire remplacer par des Trautz. C'est le moment où, malgré les supplications de Paillet, on vit un bibliophile incontestablement grand casser la reliure du XVIe d'un roman de chevalerie, pour faire mettre à sa place un Trautz padeloupiforme à dentelle XVIIIe intérieure! La foi est aveugle.

Mais surtout les trautzolâtres, et à leur suite, toute la bibliophilie, décrétèrent que la possession des reliures du dieu assurait la fortune.

Ils avaient fait entrer Trautz dans la grande sarabande des prix de 1875, dans la bibliophilie épileptique. Quelle poussée dans les ventes! Quel

art de mise en scène! Les transactions sur les Trautz participaient de l'allure générale nouvelle imprimée au marché des livres. Ce n'étaient plus les roueries subalternes de petit libraire cherchant à enferrer le client. C'était une espèce de loyauté implacable, un duel à l'américaine de libraire à client, ou d'amateurs entre eux. Garde-toi, je me garde. Défends ta bourse et ton budget, je vais attaquer!

Tout objet de curiosité, a-t-on remarqué, a trois prix : le prix vrai, le prix d'affection, et le prix d'illusion. Trautz en eut un quatrième : le prix de surmenage effréné. Les trois grandes valeurs de spéculation de l'époque furent le Crédit mobilier espagnol, l'Union générale, et les reliures de Trautz.

Et nous voici à un point étrange, unique. Trautz ne fut pas seulement dieu, mais fétiche, pierre philosophale. Tout livre qu'il avait touché pour le relier devenait un lingot d'or. Une simple roulette poussée par lui, un simple filet était réputé non seulement chef-d'œuvre, merveille d'art, mais trésor. Avait-il mis cent francs de

reliure? cela en valait, *ipso facto*, mille. Cinq cents francs? Cinq mille. Mais s'il avait exécuté mille à quinze cents francs de mosaïque, alors cela valait quinze mille, dix-huit mille!

Oui, dans l'accès de fièvre chaude admirative et de spéculation outrée, il fut établi que le *Villon* de 1532 de Lacarelle, relié par Trautz en mosaïque à répétition copiée de Padeloup, valait quinze mille francs. Et de plus, que c'était, comme tous les Trautz, un « placement de père de famille » et une « valeur de tout repos », qui monterait indéfiniment : *Quo non ascendam?*

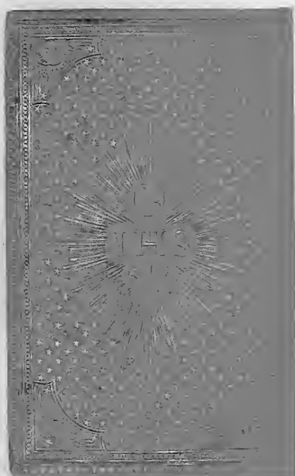
Le comble, c'est qu'elle les fit, cette mosaïque, en vente, les quinze mille francs!

A raisonner froid, cependant, ce *Villon* n'est pas encore le livre des livres et un objet à délirer. Si l'on voulait faire le difficile, on pourrait dire, d'abord, que les « Regrets de la belle Heaumière » n'ont de saveur que lus dans un rarissime *Villon* en caractères gothiques : quant à celui de 1532, ce n'est déjà qu'une réimpression « moderne ». Un peu plus ancienne que celle de la Bibliothèque Elzévirienne, voilà tout! Mais laissons cela.

Ce qui saute aux yeux aujourd'hui, c'est que pour un *Villon* de 1532 relié en 1874, il y a deux décors possibles : un décor restitué de 1532, ou un décor accusant nettement la date moderne de la reliure : un décor à filets 1874.

Mais le plus insensé de tout sur ce livre du XVI[e] relié au XIX[e], c'est une mosaïque copiée du XVIII[e] ! Cela n'a, même par Trautz, aucune raison d'être, et conséquemment n'a qu'une valeur relativement minime. Pourquoi pas tout aussi bien cinq cents francs que quinze ou dix-huit mille?

Dès lors, s'il y avait eu un Talleyrand dans la bibliophilie, il aurait pu pressentir un changement de régime et avoir des inquiétudes sur l'avenir de cet échafaudage extraordinaire de prix artificiels. Il aurait pu observer un curieux effet du surmenage de la bibliophilie ancienne et des reliures de Trautz : un effet de terreur exercé, sur les nouveaux arrivants à la bibliophilie, par ce qu'on pourrait appeler « la boutique à quinze mille », et qui les écartait à jamais des livres rétrospectifs devenus intangibles par leur prix, pour les rejeter sur le livre contemporain, plus abordable et plus clément,



Hélioġ. Charreyre Imp Ch. Wittmann

CATÉCHISME. 1580

RELIURE DE TRAUTZ (DOUBLURE)



auquel ils allaient constituer, par force, une magnifique clientèle.... Mais il n'y en avait point, alors, de prophète, et dans la bibliophilie à courte vue, nul ne prévoyait rien — que la hausse indéfinie — et de très bonnes affaires sur les Trautz.

Trautz fut flatté de la majoration du prix de ses reliures. Tout de même, il eut une dent contre les heureux bénéficiants, contre « l'art d'élever Trautz et de s'en faire des rentes », comme on disait dans le Passage. Il imagina une horrible vengeance : accepter tous les livres que ceux-ci lui portaient à relier, les mettre soigneusement dans un coin, et les y laisser. Les années passaient, les amateurs suppliaient et flattaient. Trautz souriait et promettait, ne reliait pas, et laissait les volumes dans leur papier d'enveloppe !

Encore une fois, gardons-nous du pamphlet. Et ne faisons pas des trautzolâtres de simples renfrognés inintelligents et agioteurs. Il y en eut de bibliophiles jusqu'au bout des ongles, et qui nous ont enseigné à avoir le frémissement de

volupté sur le livre ancien. La plupart furent, en outre, des hommes charmants, même joyeux, mais, sur le point particulier de la reliure, oblitérés ; ayant plaisir à faire bande à part, à former un faubourg Saint-Germain de la bibliophilie, voire un Coblentz ; se séparant même du monde sur un point spécial, se cloîtrant, pour n'écouter qu'eux, ne causer qu'entre eux, et pour se répéter la même phrase : *Frère, il n'y a que Trautz !*

Ils n'appréciaient avec raison que le travail d'une belle exécution, mais, fiers de leur prétention de savoir juger une reliure au toucher et au poids, ils en arrivèrent à confondre les questions, à placer l'art dans la couture et dans la « mise en paquets », à ne plus jurer que par Boyet, qu'ils appelaient un grand artiste alors qu'il n'est qu'un admirable ouvrier, à se pâmer à l'idée que Trautz rénovateur « commandait des cartons taillés sur le modèle des cartons de Boyet ». Ils délirèrent sur une simple roulette XVII[e] posée par Trautz, ils furent fous pour un trois-filets. Au nom de cela ils voulurent immobiliser l'art de la reliure. Et nous ne parlons pas des grands

jours où il sortait de la divine officine une dorure comme celle-ci :

[107] Doublure d'une *Christine de Pisan* (*Le Trésor de la Cité des Dames.*) 1536 ; exemplaire Bauchart, puis Lacarelle. Maroquin bleu à l'extérieur avec milieu doré. Doublure orange.

Ici les exclamations ne connaissaient plus de bornes (l'exécution était, en effet, admirable). Pour la composition, c'était, dira le catalogue Lacarelle, « *l'un des plus beaux spécimens de l'art français au* XIXe *siècle* ».

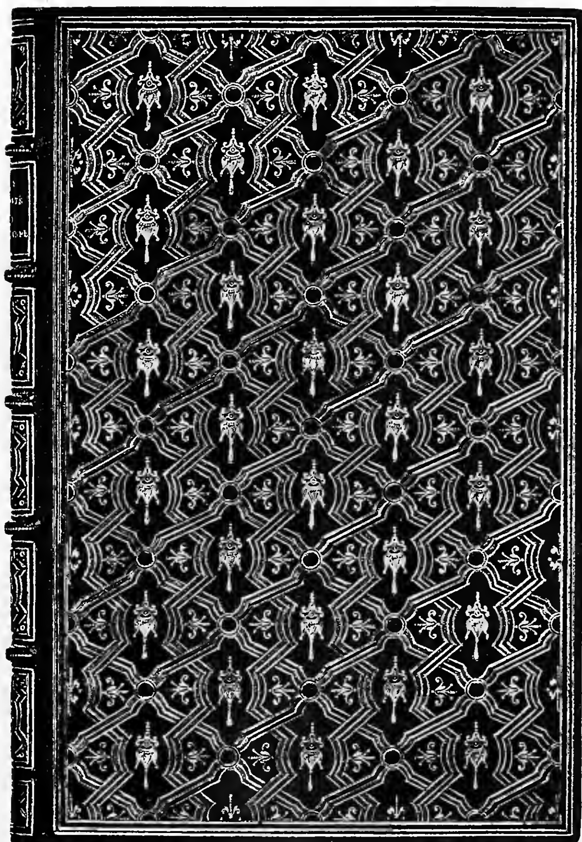
Ah ! mais non ! comme composition c'est une dernière dégénérescence de la *Fanfare*, et rien autre. A ce titre, de toutes les reliures du XIXe que nous reproduisons dans notre étude, c'est, avec le simili-Grolier donné plus haut (n° 104), la moins intéressante — comme « art XIXe », s'entend.

Les trautzolâtres, même très forts, en arrivèrent, aveuglés par la passion, à écrire des choses radicalement faibles. Ainsi, l'un d'eux,

dans un article nécrologique sur Trautz paru en 1879 en tête du catalogue de Morgand, chantait l'extermination de Bozérian (ce qui, nous l'avons vu, ne s'est nullement réalisé, au contraire), et la grande victoire de Trautz sur Thouvenin, *qui par des efforts malheureux avait lutté jusqu'au dernier moment contre le retour au passé* (ce qui est de toute fausseté, tout le monde sachant que Thouvenin, au contraire, créa le retour au passé avec sa Fanfare et reliures conséeutives). Et il terminait en se félicitant de voir les relieurs « s'inspirer des dessins de Trautz », et en disant — ce qui est vrai pour l'exécution matérielle — que le plus grand éloge que l'on puisse désormais décerner à un volume sorti de l'un des ateliers de reliure contemporains est de dire : *C'est un Trautz!* — Prononcez, je vous prie, comme si vous disiez : *C'est un Dieu le Père!*

Ainsi se trouve vérifié ce que nous avons dit de la séduction particulière qu'exerce la ferme reliure de Trautz, la beauté de ses maroquins, le brillant de son or, et qui va jusqu'à rendre fanatique, sectaire, intransigeant, déraisonnable.

Plus, même, persécuteur. Il y eut un moment



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

LES CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE. 1623

RELIURE DE TRAUTZ

où une demi-douzaine de trautzolâtres devinrent, pour tout autre relieur que le dieu, véritablement haineux. Ils se firent les détracteurs, les ennemis personnels de tous les relieurs, sauf de Thibaron et Cuzin, mordant sur toute tentative nouvelle avec une rage d'abonnés du Conservatoire. Décidément cette queue de la bibliophilie de 1845 devenait nuisible.

Fermés à toute idée de nouveauté, ils se tinrent absolument indifférents à l'avenir de cet art charmant de la reliure auquel ils devaient de si grandes joies, et qu'il proclamaient eux-mêmes — notez-le bien — être présentement, grâce à Trautz, dans un état de renaissance brillante.

Que s'ils voulaient prévoir l'avenir et prophétiser, c'était pire.

Insensibles à la question d'art, et se ratatinant au rôle de pinceurs de coiffes, les trautzolâtres en arrivèrent à pronostiquer ceci :

Que Trautz monterait toujours (nous l'avons déjà dit), qu'il était le seul relieur, et le dernier, et *qu'après lui tout serait fini*. Qu'il suffirait que Trautz vécût assez pour relier leurs livres; mais après eux, le déluge! On ne relierait plus, et ce

bel art si vivace depuis trois siècles et demi finirait avec eux, trautzolâtres. Et quand on demandait comment on ferait habiller des livres, ils répondaient par ce mot célèbre de désespoir comique :

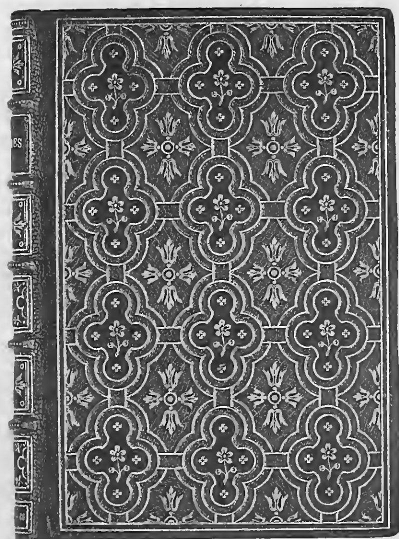
On fera cartonner!

Tuer en espérance la reliure française : singulier idéal de grands bibliophiles!

Ajoutez à cela des traits d'esprit (!) à l'adresse de pauvres diables de relieurs, et, à l'usage des reliures que l'on n'aime pas, des méchancetés de jugement inouïes, et des épithètes tombant en couperet de guillotine : *infect*, *immonde*, *ordure*, usitées chez les bibliophiles du meilleur ton.

Et vous comprendrez que les trautzolâtres ont préparé contre Trautz une réaction qui est allée depuis jusqu'à l'excessif, et qu'ils ont leur large part dans les accusations en partie justes, en partie injustes, dont les collectionneurs vont être bientôt chargés — d'être l'obstacle au renouvellement de l'art.

Car ici encore, et c'est toujours le point intéressant, la bibliophilie n'est que le fragment



[illegible] Charreyre — Imp Ch. Wittmann

HEURES D'ELISABETH SENAULT

RELIURE DE MARIUS MICHEL

d'une situation générale. C'est tout le monde collectionneur qui se grise dans la contemplation du passé, et qui devient de plus en plus méprisant et dur pour les œuvres du présent. Croyez que, s'il ne fait pas bon avoir affaire aux trautzolâtres, il ne fait pas meilleur avoir affaire à l'espèce des sectateurs du XIIIe quand même, et à celle des *italianissimes quattrocentistes*. Et pas davantage aux *louisquinzolâtres*, aux industriels fossilisés dans la copie du XVIIIe, meubles, bronzes ou orfèvrerie, et entendant bien ne pas être dérangés. Collectionneurs et industriels ont toujours des raisons péremptoires pour se dispenser d'avoir des idées à eux. « Louis XIV n'est plus là. On ne peut rien faire sous une démocratie. Tout a été trouvé. La Révolution a supprimé la classe dirigeante, l'aristocratie, qui seule pouvait imposer un art, etc. » Enfin il ne fait même pas meilleur avoir affaire aux ouvriers de certains métiers, qui sculptent ou cisèlent l'ornement Louis XIV, Louis XV et Louis XVI ; renouveler l'art du décor, c'est leur ôter le pain de la bouche...!

Revenons à la trautzolâtrie, dont vous comprenez maintenant l'intérêt.

Nous nous sommes longuement étendu sur l'apothéose et la déification du grand relieur, et il le fallait ; nous lui avons donné l'importance qu'elle eut en réalité, car elle fut vraiment pendant quinze ou vingt ans l'essence de l'histoire de la reliure, et l'un des plus curieux épisodes de cette histoire. (Après tout, peut-être y en eut-il d'aussi curieux jadis, au XVIe par exemple, mais nul ne s'est avisé, alors, de les noter au passage.)

La trautzolâtrie, ses prétentions d'être tout, de s'opposer à tout, et de tout emporter avec elle, et d'un autre côté les efforts faits par la reliure pour se renouveler en dépit des trautzolâtres, c'est l'histoire même de l'art de la reliure à la fin du XIXe siècle.

Maintenant, voulez-vous, par hasard, savoir d'avance le net de cette histoire future?

Eh bien, prenez, en tout, le contre-pied absolu de toutes les prédictions trautzolâtres, et vous aurez la vérité de ce qui va se passer.

XXXIV

Renouvellement du décor. — La période d'éclat de la reliure du XIXe siècle.

Au moment précis où les trautzolâtres prophétisaient la mort prochaine de la reliure et la fin des idées nouvelles, commençait pour la reliure une période d'exceptionnelle prospérité : les idées nouvelles se faisaient jour de toutes parts, pour ne plus cesser de se produire jusqu'à la fin du siècle, et toujours en augmentant de nombre et d'originalité.

La recherche du nouveau, nous l'avons fait voir, n'avait jamais été totalement abandonnée par les relieurs.

Oui; mais (nous l'avons vu aussi) elle était tombée dans les mains des relieurs du second plan, qui se livraient à des essais officieux, par pur amour-propre professionnel, et en dehors de la bibliophilie.

Tandis que maintenant, au contraire, la recherche du nouveau va se faire par les relieurs de premier ordre, par les relieurs de bibliophiles, officiellement et efficacement, sous l'excitation, sous la surveillance et avec la collaboration des bibliophiles.

Le renouvellement est devenu, au moment où nous sommes arrivés, une nécessité de situation; il est obligatoire, fatal. A force de copier depuis près de cinquante ans, les relieurs ont tout reproduit, tout répété en fait d'ancien, tout usé. Or, s'il est dans notre tempérament national de nous endormir paresseusement quelquefois dans une routine, il est dans notre même tempérament de sortir de ces somnolences brusquement, d'un bond en avant, en donnant le « coup de collier » essentiellement français.

Voici la reliure (et tout l'art industriel) acculée

à ce dilemme : ou se renouveler, ou périr. Or, comme elle n'a pas la moindre envie de périr, elle va se renouveler.

Se renouveler comment? par décret? du jour au lendemain? avec un plan d'ensemble tout fait, un style surgissant comme dans une féerie?

Il n'y a pour espérer cela que les gens qui n'ont jamais fait faire une reliure et ne sont jamais entrés pour leur compte dans un atelier de relieur.

Renouveler l'art de la reliure est une des choses les plus difficiles et les plus longues qui soient :

Parce que les relieurs ne sont pas des producteurs spontanés, et qu'ils ne peuvent agir que sur la commande des bibliophiles et dans le sens indiqué par ceux-ci;

Parce que les relieurs généralement ne savent pas dessiner, et que s'ils savent dessiner et s'ils ont spontanément des idées, il faut alors pour être réalisées que ces idées obtiennent l'agrément des bibliophiles;

De plus, il vient s'interposer entre la velléité

d'un nouveau décor et sa réalisation une difficulté financière, la gravure du matériel de fers, difficulté à peu près insurmontable si le relieur n'est pas doublé de clients fervents, riches, point regardants à la dépense, et point spéculateurs, c'est-à-dire point regardants à la perte possible....

Je vous entends : vous répondez que l'on pourrait faire du nouveau et du beau à peu de frais, comme dans le grand temps, sans fers spéciaux, avec les éléments simples et primordiaux : les entrelacs et arabesques de filets droits et de filets courbes....

Oui. Mais cela, c'est le comble de la difficulté et le comble de l'art, c'est le décor du XVI[e] : ne le renouvelle pas qui veut!...

Les critiques qui n'ont pas des relieurs une expérience pratique et payante accusent l'art de la reliure d'être le plus immobilisé de tous, le plus stagnant, — le plus encroûté, disons le mot, — le plus difficile à faire marcher.

Et cependant, ces relieurs — et ces bibliophiles — tant accusés, ces prétendus retar-

dataires, ils vont être plutôt les premiers que les derniers à entrer dans le renouvellement général de l'art décoratif. Ils vont y précéder de plus de vingt ans, par exemple, l'orfèvrerie ou l'argenterie, l'ébénisterie ou l'ameublement.

Sans doute, encore une fois, le renouvellement ne va point se faire par un coup de baguette : la reliure est d'évolution lente, et veut ne point être brutalisée ou précipitée, sous peine de ne produire que du mal fait. Mais le besoin de l'inédit est dans l'air. Le nouveau vient peu à peu.

Surtout il vient merveilleusement à propos, à l'époque de 1875 : commandés par des bibliophiles raffinés, les nouveaux décors vont être exécutés sur des corps d'ouvrages de relieurs consommés (dans la formule de Trautz), par des doreurs d'une incomparable habileté. Nous sommes, plus que jamais, ne l'oublions pas, dans l'ère des grands doreurs.

Quant à la matière, les maroquins sont superbes, et offrent toutes les combinaisons de teinture, toute la gamme des tons primordiaux ou intermédiaires et dégradés, le rouge, bleu,

citron, orange, tête de nègre, et le rose, crevette, havane, fauve, tabac, feuille morte, vert olive, vert russe, vert myrte, bleu passé, bleu hussard, bleu noir, ivoire, etc., que sais-je? Mais que valent au juste, comme solidité, ces couleurs? Repassez dans cent ans, et je vous le dirai.

Avec de tels éléments, le succès est certain. La reliure va se remettre à marcher en avant.

Regardez bien ces décors copiés ou imités des anciens, qui ont dominé jusqu'à présent, et que la main de nos artistes exécute d'ailleurs à miracle; regardez cette doublure de *Christine de Pisan* par Trautz, dont nous parlions tout à l'heure; regardez encore, par exemple :

[108] Joly. Large dentelle genre xviie, sur la doublure d'une *Chronique de Turpin*, 1527[1], Dorure admirable.

[109] Thibaron-Joly. *Baliverneries d'Eutrapel*, 1549, mosaïque à répétition genre Padeloup, de la plus délicate exécution[2].

1. Communiqué par MM. Leclerc et Cornuau.
2. Bibliothèque A. Dupré.

[110] Bosquet. *Heures d'Anne de Bretagne.* Plat couvert d'une riche mosaïque à rosaces, genre gothique.

Regardez-les bien, les décors genre xve, xvie, xviie, xviiie, leur règne va finir. Loin de représenter le point d'arrivée, le *non plus ultra* de l'art du xixe, ils vont être, au contraire, le terme dont la reliure va chercher à s'éloigner à tout prix; lentement d'abord, en hésitant, en se frottant les yeux comme quelqu'un qui se réveille; timidement, en cherchant encore à s'appuyer sur le passé de peur de faux pas; puis d'une façon plus délibérée, puis prenant de plus en plus le goût de l'indépendance complète, puis heureuse de se sentir vivace et dans la main des jeunes, de respirer le grand air, délivrée de l'obsession du passé; même folle bientôt de se sentir émancipée d'une lourde tutelle et allant, je le crains, jusqu'à des extravagances qui lui attireront quelques rappels à l'ordre.

Au total, dans le dernier quart du siècle,

beaucoup plus d'idées que dans les trois premiers quarts, — ce qui nous oblige ici à forcer les proportions pour attribuer en toute justice à la production récente et actuelle une place et des développements en rapport avec sa vitalité, sa variété, son importance.

Il faut l'examiner de près. Ce qui nous sera d'autant plus facile que nous avons vu s'effectuer sous nos yeux toute la production des vingt-cinq dernières années.

Suivons — en serrant autant que possible l'enchaînement et la logique des idées (car, même dans la reliure, sorte de réduction, de microcosme de l'art industriel, il y a une logique et un enchaînement) — suivons cette marche, désormais ininterrompue, vers le nouveau.

XXXV

Idées diverses. — Trautz, Thibaron-Joly, Cuzin, etc.
Les mosaïques.
Les jeux de filets : le style XIXe.

Le nouveau, avons-nous dit, est partout.

Il est d'abord chez Trautz, — de qui, s'il avait vécu de nos jours, on eût obtenu des merveilles de décor renouvelé.

C'est du nouveau — applicable aux livres anciens — que Trautz avait le désir de créer avec ses compartiments carrés ou oblongs, son décor « en parterre de jardin », comme celui-ci par exemple :

[111] Trautz. Doublure des *Mimes de Baïf*

de 1619, in-18. Décor à compartiments remplis de petits fers.

C'est peu de chose, mais c'est un début ; ce n'est pas du nouveau de 1900, certes ! — mais c'est du nouveau de 1871.

Et ceci, dans un autre genre :

[112] Trautz. Doublure d'un petit *Catéchisme* jésuite de 1580, in-32 ; maroquin citron ; milieu et coins à fers spéciaux, semis d'étoiles sur le fond.

C'est peu de chose encore ; *c'est un rien, un souffle, un rien*. Mais en 1875, cela paraissait aux grands bibliophiles être beaucoup. Et comme l'exécution de la reliure — corps d'ouvrage et dorure — était élégante et ferme, il n'en fallait pas davantage, comme décor, pour provoquer les contorsions pâmées des trautzophiles.

Ce même décor, ou à peu près, a été mis par Trautz sur la doublure en vélin blanc de l'*Office de la Vierge*, manuscrit de Jarry, relié

pour Eugène Paillet, comme nous l'avons dit.

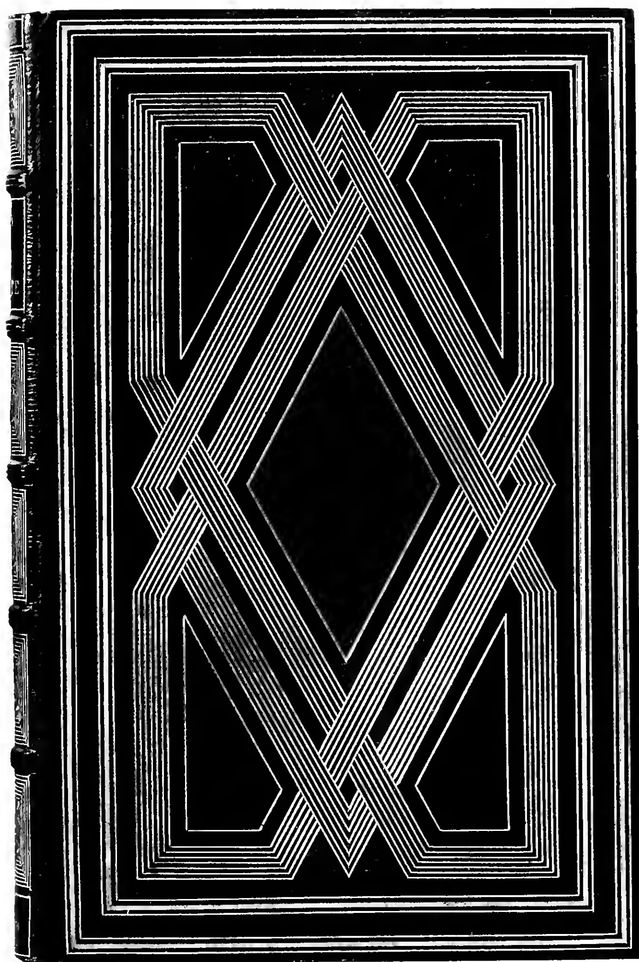
Eugène Paillet, que nous retrouvons ici, était admirateur et client de Trautz, mais à l'antipode de la trautzolâtrie. Aussi a-t-il rendu à l'art de la reliure d'inappréciables services. Il croyait qu'il n'y avait aucun intérêt à voir cet art s'éteindre avec Trautz; qu'il fallait donc le perpétuer en suscitant de nouveaux relieurs; que ces nouveaux relieurs on les créait, non pas en les mettant en interdit *a priori* et en les criblant de sarcasmes, mais bien en leur donnant du travail (sauf à avoir quelques œuvres défectueuses au début), en les conseillant, en les guidant, en les rectifiant, en les amenant à la perfection : bref, en les formant.

A Trautz même, Paillet demandait du nouveau. Il lui fit faire sa plus belle mosaïque :

[113] Trautz. *Les Caquets de l'Accouchée*, 1623. Maroquin La Vallière, mosaïque de maroquin bleu, brun et rouge : dorure à filets brisés formant un grand nombre de petits compar-

timents remplis par des fleurons et des hochets. La reproduction n'en peut donner qu'un froid *schéma*. Ce qui était admirable, c'était la beauté de l'exécution, et le miroitement de l'or lorsqu'on faisait mouvoir cette reliure dans la lumière frisante.

A noter ici un point important dans l'histoire de la reliure : l'emploi de plus en plus fréquent de la mosaïque. Ce qui signifie : la commande de plus en plus répétée de reliures d'un prix très élevé. Les bibliophiles, évidemment, se mettent à redoubler de frais pour l'habillement de leurs livres. Et nous avons vu combien, dans la période 1840-1870, ils étaient circonspects et économes sur ce point. Nous avons vu Trautz rester onze ans sans exécuter une seule mosaïque : mais voici que dans les dix dernières années de sa vie il en exécutera une quinzaine, plus d'une par an ! Chiffre alors jugé considérable. Et il faut voir quel événement est l'apparition d'une mosaïque du maître, même quand ce ne serait qu'une simple bande bleue sur fond citron, comme sur des *Heures de la Vierge*, de Simon



Dujardin Imp. Ch. Wittmann

LE ROMAN DE LA VIOLETTE

DÉCOR A FILETS PAR TRAUTZ



Vostre, actuellement dans la bibliothèque du comte de Sauvage. Le monde trautzolâtre en est électrisé jusqu'aux moelles....

Vous souriez, en pensant à tout ce bruit — souvent intéressé — mené autour de quelques mosaïques, généralement copiées, et vous rappelant la prodigieuse production des artistes du XVI[e] ! Soit. Mais l'exécution des mosaïques de Trautz était admirable. Puis, il y a un commencement à tout, et nous ne sommes qu'au point de départ. Bientôt le mouvement va s'accentuer : pour des bibliophiles de plus en plus amoureux de reliure nouvelle, Cuzin, en quatorze ans, exécutera trente-cinq mosaïques environ ; joignez à cela la production des autres ateliers, Lortic, Marius Michel, etc.

Et vingt ans plus tard, la proportion des reliures mosaïques, qui en 1860 n'était pas d'une sur mille, aura centuplé ; on mosaïquera pour ainsi dire à tout coup, — comme dans le grand temps, comme au XVI[e].

Parmi les mosaïques à répétition exécutées pour les bibliophiles de 1875, citons encore celle de Thibaron-Joly sur les *Simulachres de la Mort*,

Lyon, 1538, — et celle de Cuzin sur la *Satyre Ménippée* de 1593. Les deux, pour la bibliothèque Paillet.

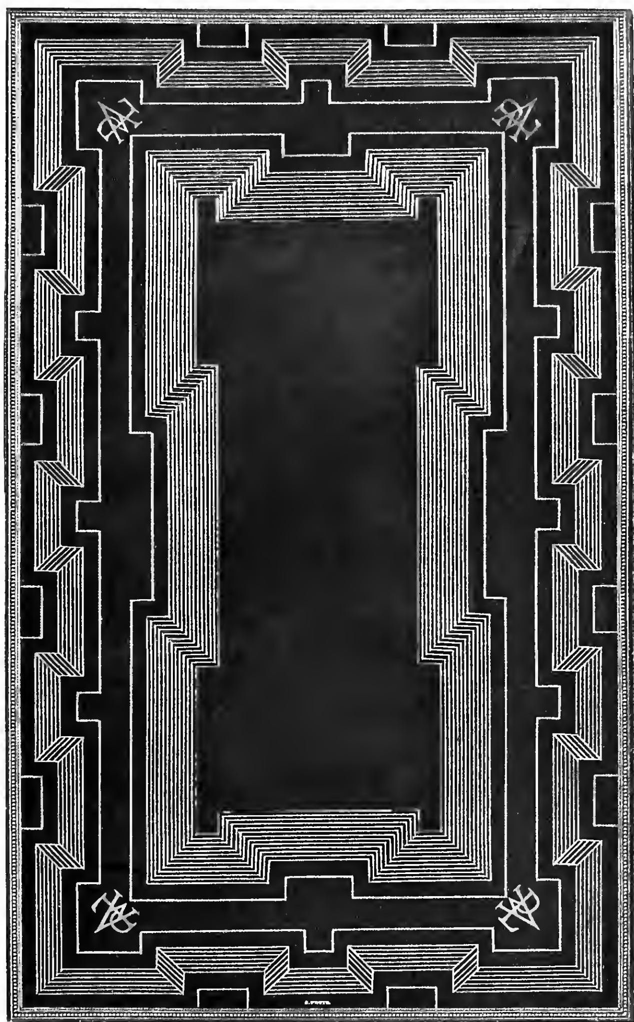
[114] Et encore celle-ci, de Marius Michel fils, sur un *Livre d'Heures d'Elisabeth Senault*[1].

Nous ne parlons que des mosaïques à décor relativement original.

En fait de mosaïques de Trautz, il y en eut d'étrangement singulières, et nouvelles, et imprévues.

Nous avons dit que Trautz avait pour client le fameux Hankey, qui avait eu l'originalité très particulière d'apporter dans l'érotomanie la correction, le *stiff* anglais, et, chose très rare, de conserver dans la recherche du livre et de la vignette libres un véritable goût de bibliophile. Sa bibliothèque n'était qu'un « enfer », mais de distinction. C'est lui qui possédait le *La Popelinière* avec gouaches de Caresme, le *Diable*

1. Communiqué par M. Rondeau.



Héliog Dujardin — Imp Ch.Wittmann

CANDIDE

RELIURE DE R PETIT (DOUBLURE

au corps avec dessins originaux, relié par Thouvenin; les *Liaisons dangereuses* de 1796, également avec les dessins originaux, etc.

Érotolâtre trautzomane, — ou érotomane trautzolâtre, comme on voudra, — Hankey réalisa une de ses obsessions en faisant exécuter par Trautz, sur le *Parnasse satyrique du* XIXe *Siècle*, la célèbre reliure « aux fleurs du mal » : citron doublé de noir; sur la doublure noire, dentelle de fleurs cyniques et papillons concupiscents, etc.

Puis, sur je ne sais quel *Meursius français* ou quel *Portier des Chartreux*, il lança le brave Trautz dans la mosaïque la plus follement spintrienne qui se pût imaginer.... Pour du nouveau, c'en fut, et signé!

C'est Hankey, ce jeune Anglais que les Goncourt notaient dans leur journal comme « confinant aux abîmes »! Ceci est pour son début.

Et voici son « mot de la fin ». Il était au lit de mort, quand retentit un coup de sonnette à la porte d'entrée. Hankey, dans une dernière pensée, se rappelle un désir de bibliophile, longtemps caressé et inassouvi : *Ah!* dit-il, *c'est un*

libraire qui m'apporte une Justine EN PAPIER VÉLIN *!* Et il meurt.

Revenons à Paillet ; il mit Trautz à un régime plus honnête, — mais non moins scandaleux au point de vue trautzolâtre (quoique Trautz, chez Bauzonnet, eût orné de filets bien des livres modernes) : il lui fit relier du XIXe! Six volumes des *Mille et une Nuits*, Galliot, 1822-25, par exemple : maroquin citron, filets et fers arabes ; ou un *Béranger* de 1816 en papier vélin, ou un *Béranger* de 1847 (Trautz reliant *Béranger* : les purs n'en revenaient pas !), ou l'édition originale de la *Physiologie du Mariage*, 1830, sur papier jonquille, avec un neuf-filets à ressauts et des têtes de cerf portant des cornes de feuillage.

Neuf-filets ! Nous voici donc encore dans les filets. Pour mieux dire, nous y voici toujours.

Au milieu des idées variées, décousues, sans lien entre elles, pendant une recherche du nouveau tantôt timide, tantôt fiévreuse et même capricante, l'idée du décor par jeux de filets droits reparaît constante, depuis soixante-dix ans.



Heliog Charreyre — Imp Ch. Wittmann

LES FANFARES, 1863

RELIURE DE BELZ

LES FILETS MULTIPLES, avons-nous posé plus haut en principe, RESTERONT LE MODE DE DÉCOR LE PLUS CARACTÉRISTIQUE DU XIX[e] SIÈCLE.

Les relieurs de la Restauration les emploient pour relier entre eux les fers d'angles. On pourrait citer telle reliure de Thouvenin où ces angles sont reliés par un vingt-filets. (Comme exemples de décors par filets, reportez-vous aux reliures 15, 16, 20, 21, 22, 23, 24, 29, 36, 40, 47.)

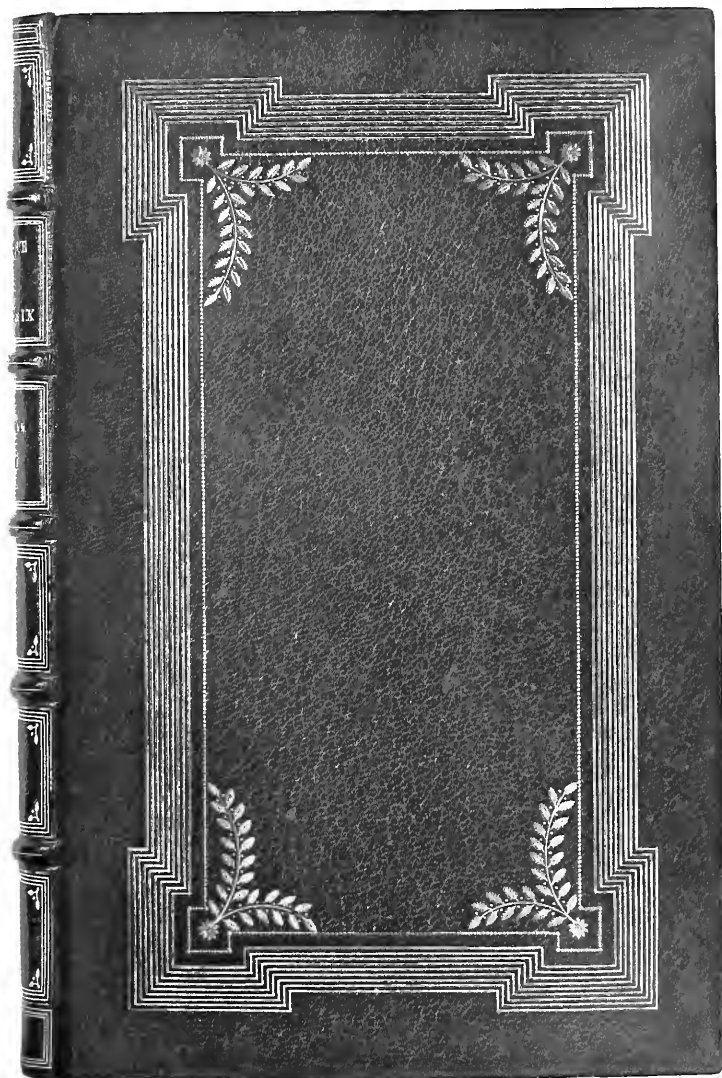
Les filets multiples et serrés deviennent aussi, à eux seuls, le décor. Nous avons vu Thouvenin mettre un dix-filets sur un petit *Rabelais* de Desoer, 1820 (41), et Purgold employer sur une *Atala* de 1827 une heureuse combinaison de cadres de filets et de fers de milieux (42) ; d'autres exemples nous ont montré Bauzonnet, à son début, encadrant un plat avec neuf filets groupés trois par trois, ou avec huit filets en quatre séries de deux (46, 48).

Enfin Bauzonnet érige en système l'emploi des filets droits serrés ; il s'en fait une spécialité, un style, — et une célébrité : les filets à la Bauzonnet ! filets gras, filets maigres, trois-filets, huit-filets, dix-filets, quinze-filets, etc. (voyez reliures

49 et 68). Lebrun pousse l'idée à l'extrême, et à l'Exposition de 1844 il envoie ce que l'on pourrait appeler un tout-filets : des filets serrés couvrant tout le plat d'une reliure.

C'est peu de chose, comme idée, dira-t-on, et y a-t-il là de quoi appeler Bauzonnet « le grand maître des filets », et les filets eux-mêmes, des « filets à la Bauzonnet »? — Eh, mon Dieu, ne dites-vous pas couramment, avec une emphase dont vous ne vous apercevez plus : « un Du Seuil ! J'ai ce livre dans un Du Seuil ! » La combinaison de filets dite Du Seuil n'est cependant pas d'une imagination transcendante. Habituons-nous donc à faire toujours même mesure aux hommes du passé et à ceux du présent.

Ce qui fait la beauté des filets, c'est, en même temps que la sobriété et la sévérité de l'idée, la vigueur et le brillant de la dorure. Tout le mérite des filets est dans l'exécution : on connaît l'exécutant des filets de Bauzonnet depuis 1835, c'est Trautz. Si donc les filets sont le décor caractéristique du siècle, et si Trautz en est l'exécutant, on arrive à cette conclusion que Trautz a joué, dans l'ornement moderne de la



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

CHRONIQUE DE CHARLES IX, 1876

RELIURE DE THIBARON



reliure, un rôle plus considérable qu'on ne le croirait au premier abord.

A l'occasion, d'ailleurs, les jeux de filets pouvaient prendre une importance exceptionnelle :

[115] Un exemple donnera le *nec plus ultra* du genre, en montrant le parti que l'on savait tirer de l'emploi du filet, du temps même de Bauzonnet. C'est le plat d'un *Roman de la Violette* sur lequel Trautz a poussé, d'abord deux cadres formés chacun d'un filet gras entre deux filets maigres; puis, au centre, un miroitant entrelacs de sept filets, obtenu par l'enchevêtrement d'un losange et de deux hexagones irréguliers[1].

Les filets à angles droits, ou obliques dans divers sens, ont un charme particulier, résultant d'un effet de miroitement ; — comme une diatomée que vous regardez sous le microscope en la faisant pivoter dans la lumière, et qui montre, suivant l'éclairage, des systèmes de stries différents : — faire miroiter les ors, faire prédominer

1. Payé 1 200 francs en vente publique, 1895. Aujourd'hui dans la bibliothèque Descamps-Scrive.

tour à tour le brillant de chaque série de filets, faire vivre la dorure, si l'on peut dire, c'est une volupté chère à l'œil exercé du bibliophile.

Dans le dernier tiers du XIXe siècle, l'emploi des filets redouble et se généralise plus que jamais. Le filet a l'avantage de convenir à tout. Il est à sa place sur le livre ancien relié au XIXe siècle : il y accuse franchement la date de la reliure. Sur un livre de notre temps, il est plus qu'à sa place, il est topique. Autre avantage très pratique : partant des combinaisons les plus simples, et pouvant arriver aux plus compliquées, l'emploi du filet parcourt toute l'échelle des prix, et il permet au bibliophile de doser sa dépense à coup sûr. (Ce détail est terre à terre, mais non point indifférent.)

Innombrables sont les livres qui depuis trente ans ont reçu pour ornement un simple cadre de filets droits serrés (à la Bauzonnet, toujours). Voyons quelques combinaisons plus compliquées :

[116] Doublure d'une reliure de R. Petit sur *Candide*, édition Jouaust. Très riche combinai-

Heliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

LE LION AMOUREUX 1882

RELIURE DE CHAMBOLLE



son d'une bande de treize filets à ressauts, dans un encadrement de sept filets également à ressauts. Aux angles, monogramme d'Arnauldet[1].

[117] Reliure de Belz, sur une réimpression des *Fanfares*, 1865. Décor simple et élégant.

[118] Bande de filets avec angles saillants, coins de feuillage à l'intérieur des angles.

C'est le décor mis par Trautz sur la *Physiologie du Mariage* d'Eugène Paillet. Il a été depuis, répété à l'infini, avec variantes, par divers relieurs. Il constitue donc un type, une famille de reliures.

Ici il est mis par Thibaron sur la *Chronique de Charles IX* des Amis des Livres, illustrée par Edmond Morin[2].

[119] Filets droits entrelacés, avec un rang de perles au milieu. Très jolie reliure de Chambolle, sur *Le Lion amoureux*, édition Conquet, 1882[3]. Maroquin citron mosaïqué de bleu.

1. Aujourd'hui, dans la bibliothèque Descamps-Scrive.
2. Bibliothèque Eugène Paillet.
3. Communiqué par M. Chambolle.

[120] Bande de deux séries de filets croisés de distance en distance (on pourrait les appeler *à interférences*). Ceci est encore un décor type, et ayant créé une famille de reliures.

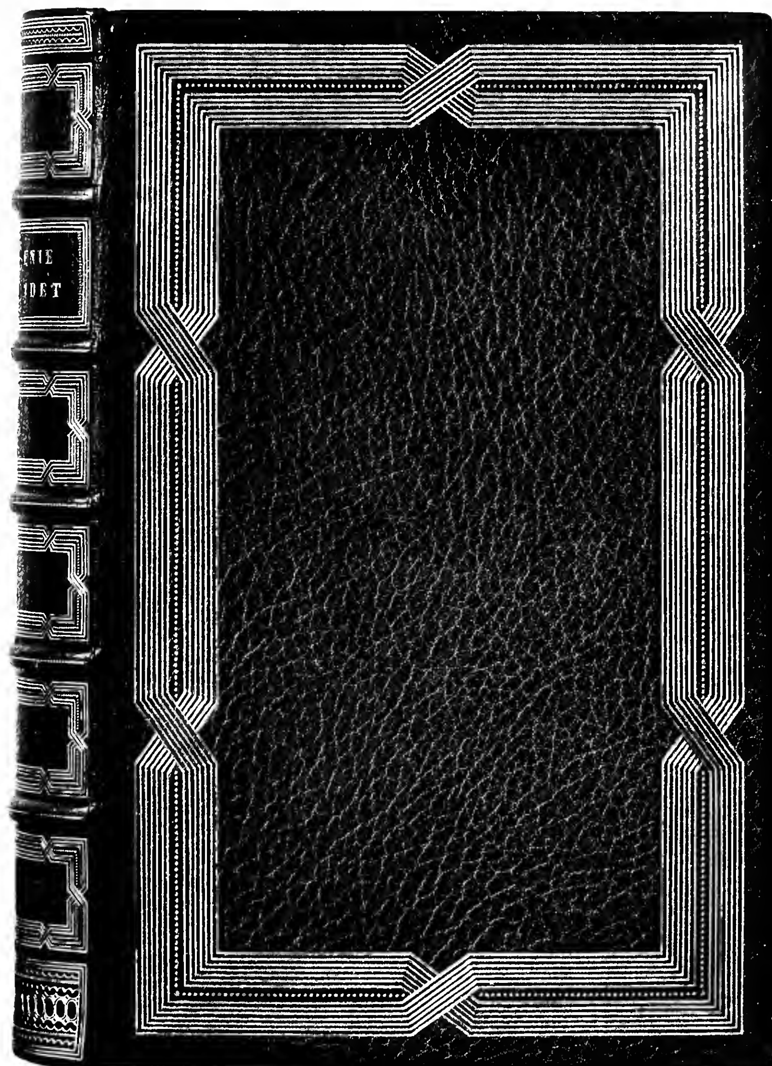
Ici il est mis par Cuzin sur le précieux exemplaire de l'*Eugénie Grandet* de la Société des Amis des Livres (1883), qui contient les dessins originaux de Dagnan-Bouveret[1].

Nous trouverons encore à montrer bien des combinaisons nouvelles de filets droits.

Mais dès maintenant, reprenant notre proposition initiale, nous pouvons conclure :

La reliure du xixe siècle a trouvé un style de décor, par l'emploi des jeux de filets droits. Si bien qu'il est maintenant passé dans la langue courante de dire une reliure a filets xixe, et que ce terme évoque immédiatement une idée précise, une des idées du décor de reliure : entrelacs et fanfares xvie, filigranes-pointillés xviie, dentelles xviiie, filets xixe.

1. Bibliothèque Eugène Paillet.



Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

EUGÉNIE GRANDET 1883

RELIURE DE CUZIN

XXXVI

Lortic. — Le décor à caissons.

Aux alentours de 1872 il se passa quelque chose de notable dans l'histoire du décor. Lortic eut une idée.

Lortic! une des personnalités les plus tranchées de la reliure. Relieur fameux, certes, mais le plus furieusement contesté qui fut jamais. Lortic! nom d'un véritable champ de bataille où les passions des bibliophiles atteignirent leur paroxysme: nom sur lequel il fut discuté et disputé presque autant que sur la bulle *Unigenitus*. L'article premier de la foi

trautziste fut d'être lorticophobe. De là des attaques acharnées, un dénigrement implacable, des sarcasmes, malédictions, anathèmes, fureurs....

— Nous vous entendons : c'est une querelle de Gluckistes et de Piccinistes. Les trautzolâtres et les « lorticoles »....

— Ah! vous êtes loin de compte; dites une guerre de religion, avec prétentions à l'infaillibilité dans l'un des camps, excommunications, iconoclastie : le rêve des soi-disant orthodoxes eût été une Saint-Barthélemy des reliures de Lortic!

Aujourd'hui qu'on juge avec plus de calme et de sûreté, un bibliophile écrivain, d'Eylac (baron de Claye) a pu dire avec justice qu'on ne déchaîne pas de telles colères et de telles haines sans être quelqu'un.

Lortic fut quelqu'un.

D'abord, il fut un des plus célèbres relieurs de son temps, et, malgré ses défauts, le concurrent parfois heureux de Trautz.

Et surtout, il fut une physionomie. C'est

même par là, plus que par ses idiosyncrasies de métier, qu'il dut cabrer ses adversaires. La vraie singularité de Lortic? pour parler à peu près comme le Beaumarchais de *Tarare* :

Elle est toute *dans* son caractère.

Caractère original, tranché, l'opposé absolu de Trautz. Entre les deux, toute la distance d'un Allemand à un Gascon.

Lortic, petit Languedocien brun, agité, volontaire, ardent, avantageux, ambitieux, passionné pour la reliure et enragé pour parvenir, aimant ce qui brille — sur un livre, et sur une poitrine; parti de rien en 1840 et déjà arrivé dix ans après; ne manquant pas une exposition, et pas une médaille; conquérant légitimement d'ailleurs la série des récompenses, jusqu'à la plus haute; devenant, parallèlement à son succès, de plus en plus entier, despote — disons le mot; orgueilleux — et, ce qui est plus grave, orgueilleux avec l'accent toulousain; prononçant une *espécialité* et un *espécimin* : ceci, sur le moment, donna barre sur lui aux moqueurs. Eh mais! jadis, Le Gascon a dû avoir cet accent-là!

Surtout aucune passivité. Il eut cette originalité de ne faire en reliure que ce qu'il voulait. Il ne faisait qu'à sa tête, il n'écoutait que lui. Quand cet intransigeant se trouva en présence des trautzolâtres, les plus intransigeants bibliophiles connus, l'incompatibilité d'humeur dut forcément être absolue.

Lortic imagina de relier d'autorité, sans attendre le client. Ayant intelligemment reconnu combien le métier de relieur est ingrat, il y joignit avec profit le commerce des livres. *Lortic*, dit la préface du catalogue de sa vente après décès, *achetait des raretés bibliographiques pour les habiller à son aise et suivant son goût.* Ceci est original. Et le catalogue d'ajouter : *Il ne s'en dessaisissait ensuite qu'à regret et pour être agréable à quelque client éminent.* Ce n'est point autrement que le père de M. Jourdain faisait pour les étoffes. Bref Lortic, libraire, faisait commerce de livres tout habillés par Lortic, relieur. Ce qui, par parenthèse en fit de prime abord la bête noire de messieurs les libraires.

C'est ainsi, pour donner un exemple, que naquit le fameux exemplaire Paillet des *Petits*

Conteurs. Cet exemplaire ne fut pas confié par le bibliophile au relieur, pour être habillé. Ce fut le relieur qui acheta un jour la suite des épreuves d'artiste, un autre jour un texte broché, et qui vendit le tout au bibliophile sous condition que le livre serait relié par lui, Lortic, et suivant son idée également à lui, Lortic.

Lortic avait du livre relié une conception à lui : il le voulait ferme, très bloc, fin de cartons, très fin de nerfs : au total, élégant. Il couvrait ses dos d'un matériel de fers tortillés qui lui était particulier et fait reconnaître ses reliures entre toutes. Il a fait de très gracieuses plaquettes.

La densité du livre, il l'obtint quelquefois par un battage exagéré, voire par le laminage. De là des hurlements dans le camp trautziste : *Lortic agrandit les livres à force de les laminer! C'est précieux pour les elzévirs courts ; vous lui en donnez un de 135 millimètres, il vous le rend de 138!* Ceci est un de ces traits sur lesquels on se pâme.

La vérité est que l'abus de la pression a été

le défaut de plus d'un relieur de notre siècle. Repassez vos Thouvenin, vos Bauzonnet, vos Trautz, et en feuilletant, vous ne trouverez que trop souvent des papiers brûlés, plombés, tués; vous ne trouverez que trop souvent, au milieu des feuillets mats, des témoins irrécusables d'un broyage abusif : les feuillets ayant formé la séparation des paquets de battage ou de laminage, outrageusement lissés, satinés; un « glaçage » complet. Voilà où mène la poursuite à outrance de la reliure dense, voilà les beautés du « bloc » !

Plus personnel, plus audacieux que Trautz, Lortic fut moins égal, moins sûr — pour user du mot à la mode : moins « impeccable » — dans le métier. Il eut deux défauts saillants : trop serrer les dos, et surtout la rage d'amincir le maroquin, ou de l'écraser au polissage jusqu'à le réduire à l'état de basane : la peau semble exténuée, prête à se fendiller, à s'écailler, à craquer. Pour l'en corriger, il n'y fallait pas penser. Il était indocile aux conseils.

Dans le choix et l'association des couleurs, il fut aussi moins sûr que Trautz, et tomba parfois dans les tons faux ou criards.

Pour le décor, Lortic, avec une passion véritable, concevait le livre relié comme un joyau : il aimait le riche, le fastueux, le flamboyant, les plats couverts d'or, les doublures scintillantes de feuillages et de semis; les tranches ciselées; les gardes de moire, même de brocart d'or. (Le tout, précieusement conservé dans des étuis, généralement en maroquin vert.)

Les gardes de moire : encore une affaire! Il y a trente ans, vingt ans, dix ans même, les bibliophiles les plus transcendants étaient habitués à voir, en face des riches doublures en maroquin, du papier peigne. C'était pauvre et laid, mais l'éducation de l'œil y était faite. Lortic, qui avait de l'initiative et un instinct de précurseur, voulut réagir et rétablit les gardes en étoffe, en tabis, en moire. Les trautzistes, qui acceptaient à la rigueur le tabis de ton passé sur des reliures anciennes, ne purent admettre l'étoffe fraîche sur des reliures neuves. Nous les avons vus faire dix ans, oui, dix ans de suite, tous les dimanches, des simagrées sur la moire des *Petits Conteurs* de la bibliothèque Paillet. Dix

ans de grimaces! On eût dit les femmes savantes choquées par une expression incongrue. Cette orthodoxie de papier peigne était un peu bien ridicule. Il eût été plus perspicace de se faire une nouvelle accommodation de l'œil.

Et comme, suivant la règle que nous avons posée, il faut prendre en tout le contre-pied des prédictions trautzistes, c'est l'étoffe de garde qui a eu le dessus et qui aujourd'hui détrône le papier peigne. C'est à l'étoffe qu'est faite l'éducation de notre œil; c'est le papier peigne qui heurte et semble inacceptable. Tu as vaincu, homme de Saint-Gaudens!

Pour la dorure, il l'eut caractéristique et extraordinaire : il faut compter Lortic au premier rang des grands doreurs. Non pas qu'il dorât de sa main. Mais dans un atelier de reliure, la dorure — tout comme le corps d'ouvrage — est, non ce que les doreurs la font, mais ce que le maître de l'atelier, le patron, veut qu'elle soit. Un atelier, comme un orchestre, vaut avant tout ce que vaut le chef d'orchestre.

Lortic voulut la dorure d'un bel or jaune,

chaude, très enfoncée, très repassée, très brillante, rutilante. Il l'eut toujours belle, magnifique et constante, semblable à elle-même bien qu'elle ait été faite de mains différentes.

Un détail en passant : Lortic, usant dictatorialement de son droit de chef d'industrie, ne laissa jamais un client pénétrer dans l'atelier, saisir le travail en voie de confection, voir les ouvriers, et « mettre le nez dans la jatte à colle ». Avec lui point de cette joie, si chère au vrai bibliophile. Il recevait invariablement dans un petit salon : au besoin, il y apportait la reliure ou la dorure en cours, et discutait avec le client, seul à seul. Nul ne pénétra plus loin.

Aussi, à l'occasion de l'exposition de Vienne, les délégués ouvriers, à qui l'autoritaire et peu souple relieur avait, paraît-il, refusé d'ouvrir ses vitrines, accusèrent-ils Lortic, dans leur rapport, de *masquer ses collaborateurs* et de priver ainsi de récompenses des coopérateurs.

Nous touchons ici, sans en avoir l'air, à l'une des grosses questions du travail contemporain : la désignation à faire, par un industriel, des artistes

ou des ouvriers d'une habileté exceptionnelle qui l'ont aidé à réaliser ses projets. Question simple en principe : un industriel ne doit pas cacher les noms de ses collaborateurs artistes. Question très complexe dans la pratique, parce qu'elle exige un dosage de la valeur du coopérateur. Où est le point précis où commence l'habileté exceptionnelle, et où il faut commencer à nommer? Voulez-vous savoir le nom du doreur qui a poussé le titre sur un cartonnage de trente sous? Ce n'est pas palpitant. Consentirez-vous à ignorer le nom du doreur qui, sur un livre précieux, vous a fait mille ou quinze cents francs de merveilleux travail? Jamais de la vie! Mais où est la limite entre ce qui n'est pas intéressant et ce qui le devient? Entre le droit incontestable et la prétention abusive?

Autre élément incertain : le client lui-même ; le client peu bibliophile n'aura jamais l'idée de demander de qui est une dorure, même merveilleuse : il ne connaît que le nom de l'atelier. Le bibliophile invétéré au contraire est curieux comme un inquisiteur; il veut tout savoir et arrive toujours à tout savoir : il veut savoir

non pas seulement qui a doré un livre, mais qui l'a battu, et qui l'a cousu, et qui l'a doré sur tranches, et qui l'a couvert, bref, qui l'a relié.

Car si le travail du doreur est plus flatteur à l'œil, et semble plus artistique, plus relevé, plus enorgueillissant pour celui qui le fait, le travail du relieur, plus obscur pour les profanes, conserve aux yeux du vrai bibliophile une importance primordiale. Avant tout, le livre bien relié. La dorure ne prend tout son aspect que sur un livre bien relié. Les doreurs ne sauraient avoir trop de considération pour ceux des camarades qui leur préparent le terrain. (Quand il leur passe par les mains un La Fontaine, ils peuvent relire *les Membres et l'Estomac.*)

Plus un industriel a de valeur personnelle, moins il masque ses collaborateurs, plus il les met en avant. Faire récompenser les autres, là est la vraie force. Ajoutons d'un autre côté que, généralement, plus les coopérateurs sont habiles, plus ils sont disciplinés.

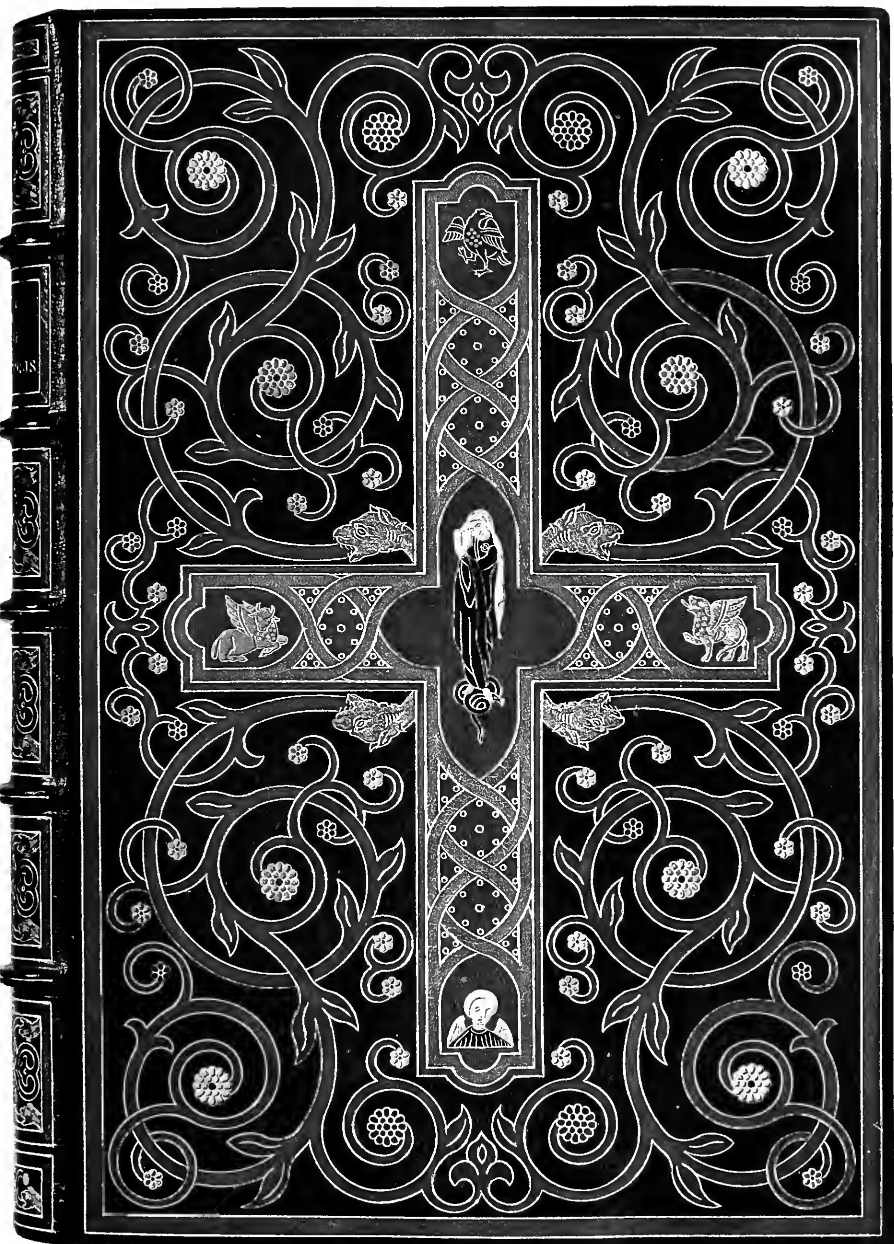
Ne plongeons pas plus avant dans ces graves questions qui ne sont pas de notre fait. Et concluons, non en chef d'atelier ou en coopérateur,

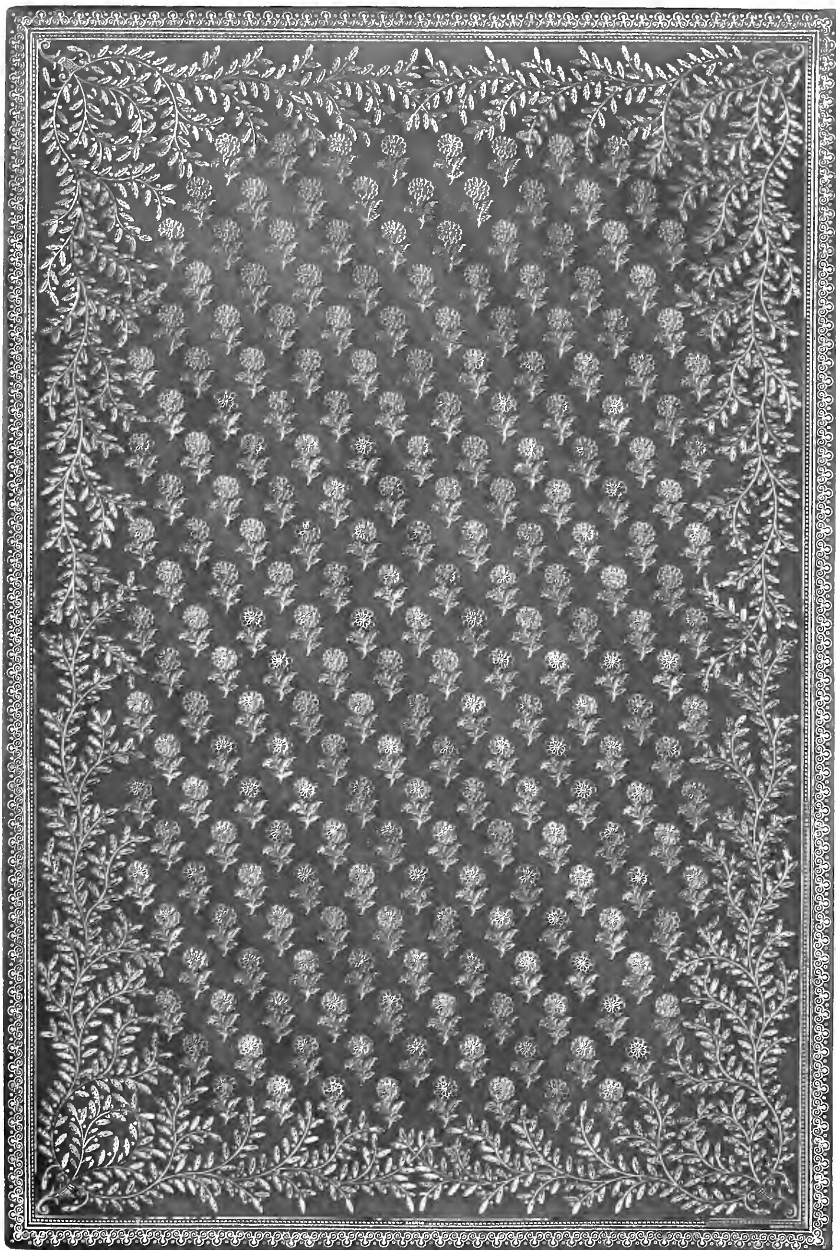
mais en bibliophile. Le patron, encore une fois, comme le chef d'orchestre, est tout. Mais dans un orchestre, les solistes qui ont exécuté un passage délicat, viennent recevoir les applaudissements des dilettantes. Les bibliophiles qui s'intéressent à la reliure voudront toujours connaître, et arriveront sûrement à connaître, pour les applaudir — ou les anathématiser, s'il y a lieu — les noms de tous ceux qui ont touché à leurs livres.

Ainsi, nous savons que Lortic eut pour principaux doreurs :

Wampflug, que nous avons vu obtenir à l'exposition de 1855 une mention de coopérateur (en même temps que d'autres doreurs : Mézamat et André, de l'Imprimerie impériale, Froment et Linassier, de la maison Mame, etc.). Depuis, Wampflug, après être passé chez Petit, de la rue du Bac, s'établit à son compte, le 1er octobre 1863 ;

Maillard, né à Bar-le-Duc en 1840 : il fut d'abord doreur chez Mme Despierres, relieur de l'Empereur. (Il a même conservé, de cette époque, de curieux frottis de décors « second





Empire ».) Maillard resta dix ans chez Lortic, de 1866 à 1876. Nous le retrouverons plus loin ;

Domont, né à Amiens en 1847, apprenti chez Mézamat, doreur chez Marius Michel, 1866-1868, puis, après son service militaire, chez Smeers, 1873-1876, puis chez Lortic, 1876-1879. Nous le retrouverons également plus tard.

Comme décor, Lortic fit généralement, pour répondre aux exigences de la bibliophilie de son temps, des copies : reliures monastiques, Grolier, Henri II, fanfares, ou des pseudo-copies, du nouveau dans le genre ancien, et en poussant toujours au flamboyant.

[121] Voici un exemple caractéristique de sa manière. C'est la reliure d'un *Missel de Châlons* 1543, in-fol., vélin de la collection Didot. A l'extérieur, riche dessin byzantino-xixe mosaïqué, avec une croix centrale portant en mosaïque une Vierge et les symboles des quatre évangélistes. (Lortic a beaucoup employé cette croix.)

[122] Doublure du même volume : sur maro-

quin rouge, semis de marguerites de couleurs alternées, dans un riche encadrement de feuillage genre XVIe [1].

On peut citer encore la reliure exécutée, pour le comte de Sauvage, sur les deux volumes grand in-fol. de la *Bible* de Hachette illustrée par Bida. L'extérieur, rouge ancien avec fers à froid. A l'intérieur, sur une doublure bleue, le plus étonnant, le plus éblouissant décor à compartiments et feuillages XVIe-XIXe qui se puisse imaginer, couvrant ces plats d'une si vaste dimension (deux mille francs de reliure par volume, d'ailleurs). C'est de haute virtuosité.

Dans les copies de fanfares, Lortic aimait tellement la richesse, qu'il trouva le moyen de renchérir sur les fanfares anciennes les plus chargées, et d'être, si l'on peut dire, encore plus fanfare que nature. Exemples : une *Bible* in-fol. d'Anvers, 1541, qui était restée chez Lortic et a passé à sa vente en 1894, et le

1. Communiqué par MM. Émile Paul, Huard et Guillemin.

fameux *Monstrelet* de Vérard, in-fol., de la collection Didot, qui passa en vente en 1878. C'était éclaboussant de dorure, et du plus étonnant métier. A son aspect, une clameur s'éleva du camp trautziste : *le monstre laid! le monstre laid!* Sur ce mot on se roula pendant deux mois chez Fontaine, dans les conciliabules.

Lortic eut des clients fidèles et enthousiastes. En première ligne Ambroise-Firmin Didot : sa bibliothèque, dont nous ferons plus loin la statistique au point de vue de la reliure, sur plus de trois mille articles nous en offre quatorze cents en reliure moderne, dont CINQ CENTS Lortic!

Parcourez le catalogue de cette collection Didot, si importante au point de vue documentaire, au point de vue de l'étude, et qui produisit en vente deux millions, parcourez-le et c'est là que vous saisirez le détail de la production de l'atelier Lortic.

Parcourez aussi le catalogue de la bibliothèque liturgique du duc de Parme (comte de Villafranca) publié en 1878. Lortic avait relié pour

cette collection spéciale près de cent cinquante missels ou livres de liturgie. Là il put donner carrière à son luxe de croix byzantines, semis, feuillages et gardes d'étoffes.

Un autre grand client de Lortic fut l'architecte Lesoufaché. Lortic a aussi relié pour le duc d'Aumale, la collection Destailleurs, etc.

Mais pour les purs, pour les croyants de Kœhler, de Niedrée, de Duru, de Bauzonnet et de Trautz, il n'a rien relié du tout. Jamais une reliure de Lortic ne força la porte de leurs bibliothèques, tabernacles inviolés. La proscription fut immédiate et radicale; la congrégation le mit à l'index; en quarantaine absolue. Ce fut pire que pour Capé.

Les choses ainsi posées dès le début, Lortic manquait de toute souplesse et de toute adresse pour les arranger.

Il ne savait pas admirer — ou faire semblant — la reliure des autres. Il n'aimait d'ailleurs que la sienne. Ceci, après tout, est d'un artiste, et rappelle le mot de Gustave Doré qui, un jour, lanciné, exaspéré par les critiques décochées à

ses grandes machines picturales, finit par ouvrir son cœur à Giacomelli, en s'écriant : *Eh bien, oui, là! je n'aime que ma peinture : c'est la seule qui me fasse plaisir. Et puis tous les peintres sont comme moi : seulement moi, je le dis!* Lortic, s'il ne le disait pas, le laissait voir.

Un jour, le comte de Lurde, trautziste absolu, se laisse aller, sur les supplications d'un bibliophile, à essayer de Lortic; il lui confie trois ou quatre volumes. Quand le relieur les rapporte, le bibliophile, suivant l'usage, lui montre sa bibliothèque; on examine des reliures de Bauzonnet, de Trautz. Lortic, plein de lui, manque de piété : il se laisse emporter à critiquer les dieux. Le bibliophile ne répond pas. Le relieur s'en va, descend; comme il traverse la cour, un objet tombant du ciel, vient s'écraser à ses pieds, puis un autre, puis un autre. C'étaient les livres qu'il venait de rapporter reliés, et que le bibliophile jetait par la fenêtre.

Cette défénestration, qui pour les bibliophiles a une bien autre importance que celle de Prague, déchaîna la guerre.

Les trautzistes vouant à Lortic une inexpri-

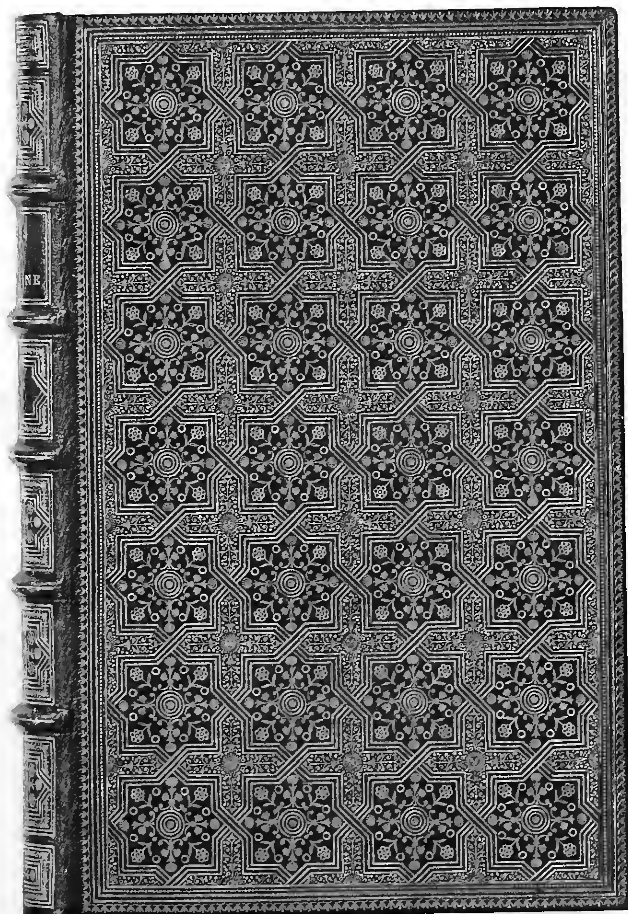
mable haine, donnèrent à toutes ses flamboyances d'ornementation le nom de *lorticulture*; sur quoi ils se tordaient. Leur joie, leur danse du scalp, fut de casser les reliures de Lortic, de *délortiquer* les livres. Et le plus farouche — ou le plus poseur — du clan ajoutait ce mot célèbre : *Moi, je ne veux même pas toucher les reliures de cet homme-là; je fais monter un commissionnaire pour leur casser les reins!*

Ces colères appartiennent à l'histoire.

On raconte encore qu'un jour le duc d'Aumale montrait à Lortic sa bibliothèque et, naturellement, toutes ses reliures modernes. Sur quoi le relieur demande la permission de dire son avis. — Dites, monsieur Lortic. — Eh bien, Monseigneur, ça manque d'*estyle!* — Et où voulez-vous qu'on aille chercher un style ? — Chez moi.

Comme tous les mots historiques, celui-ci n'a peut-être pas été dit, mais il caractérise l'homme.

Je veux créer un estyle! Pour ceci Lortic l'a dit à chacun de nous. L'accent faisait rire. Mais l'idée était juste, et elle restera le vrai mérite

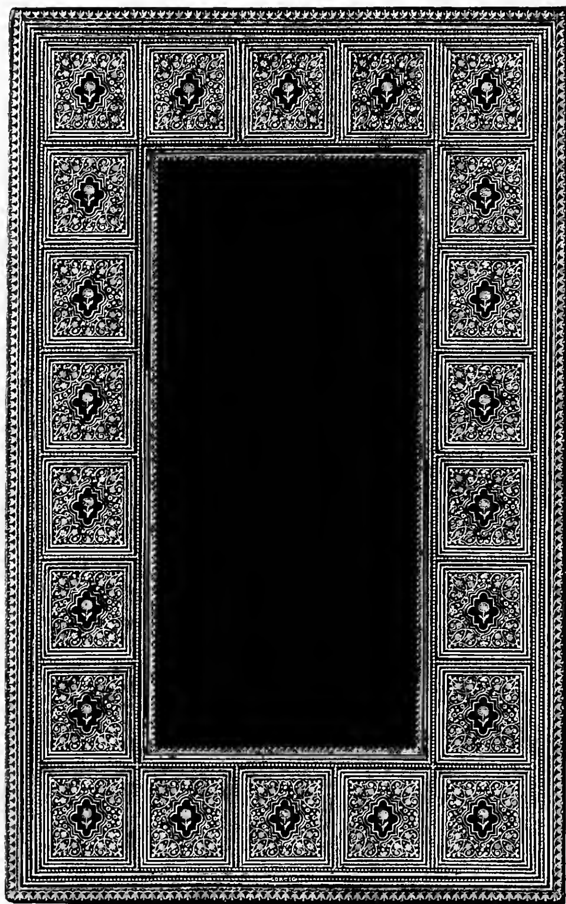


Heliog Dujardin

Imp. Ch Wittmann

CONTES DE LA FONTAINE. 1762

RELIURE DE LORTIC



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

CONTES DE LA FONTAINE, 1762

RELIURE DE LORTIC (DOUBLURE)

de Lortic, que l'exemple de son quasi-compatriote Le Gascon faisait rêver.

Lortic pensa avec raison que pour compter dans l'art de la reliure, il fallait dégager un nouveau type de décor. Il le voulut, et il le fit.

Il reprit, vers 1872, une nouvelle variante de décor plafonnant, à compartiments. Il couvrit le livre d'une série de caissons formés par des entrelacs de trois filets; le vide de ces caissons étant rempli de petits fers, ainsi que les intervalles en forme de croix qui séparent les caissons. Le tout est nouveau, scintillant, et d'une merveilleuse richesse.

Lortic a laissé de ce décor quelques *espécimins* précieux.

D'abord le *Recueil des meilleurs Contes en vers* (ou *les Petits Conteurs*), 1778, 4 vol. in-18, relié pour la bibliothèque Paillet. Sur la doublure en maroquin vieil or, dix-huit caissons séparés par des bandes mosaïquées bleues (Maillard, doreur)[1].

1. Reliure reproduite dans *Estampes et Livres*.

[123] *Contes de La Fontaine*, édition des Fermiers généraux. Maroquin vieil or, variante de la couleur La Vallière très chaude de ton. Décor à vingt-huit caissons. (Domont doreur.)

[124] Doublure de la reliure précédente: maroquin bleu; bande d'encadrement formée de vingt-deux caissons[1].

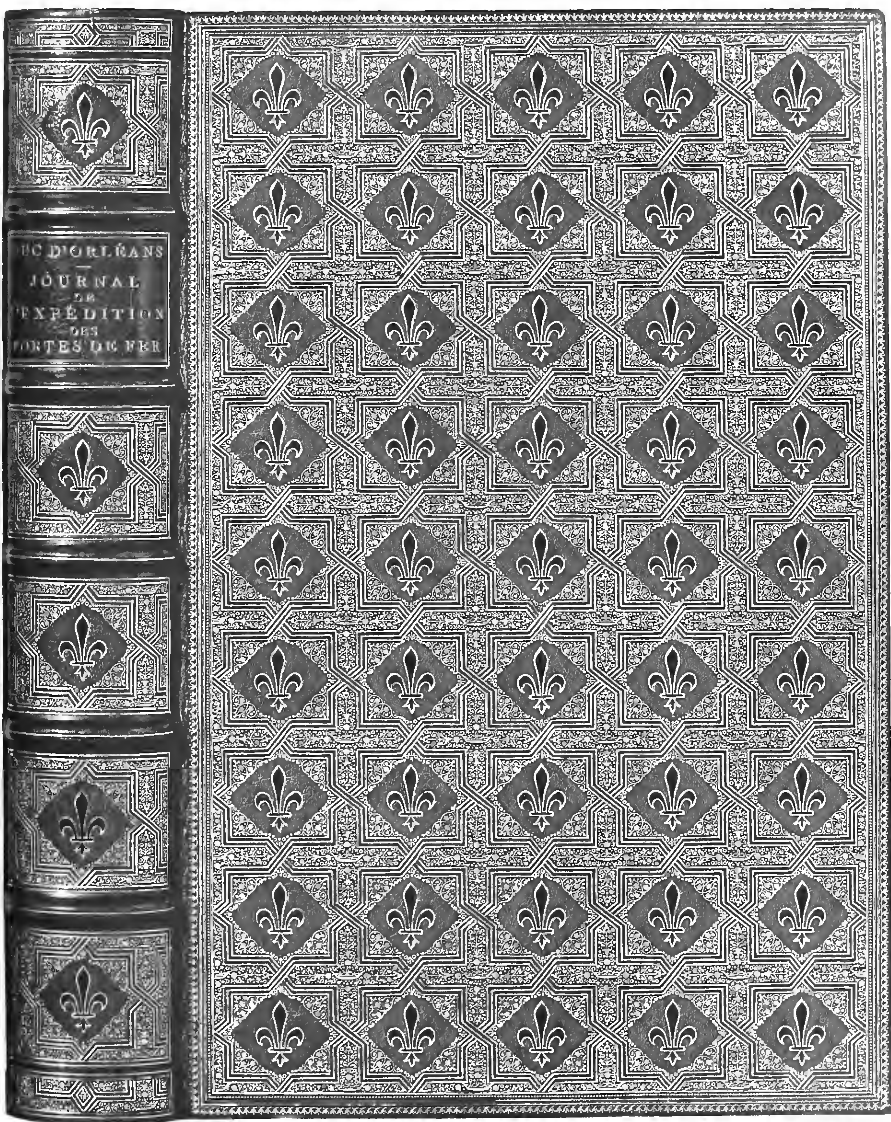
[125] *Les Portes de Fer*, 1844. Extérieur avec quarante-cinq caissons contenant chacun une fleur de lis. (Deux exemplaires: l'un doré par Maillard, l'autre par Domont.)

Et encore un *Temple de Gnide* (dorure de Maillard. Détail de métier: le dessin fut tracé directement sur la peau, sans être décalqué).

A l'exposition de Vienne 1873, où ces nouveaux modèles furent envoyés, Lortic les exposa résolument sous la rubrique « *dorure* XIXe ».

Bien qu'un peu aigre pour Lortic, le rapport

1. Bibliothèque du prince Alexandre Bibesco.


DUC D'ORLÉANS
JOURNAL
DE
L'EXPÉDITION
DES
PORTES DE FER

de la délégation ouvrière dit que sa vitrine, par le beau brillant de sa dorure très fournie en or à la couchure, surpassait tout.

Lortic avait donc fait une chose méritoire en dégageant une idée nouvelle.

Celle-ci plut immédiatement aux esprits transigeants, comme Paillet.

Mais les juges très forts, les trautzistes, que dirent-ils, en présence d'une œuvre originale? Ils redoublèrent de huées. Trautz étant pour eux l'Ingres de la reliure, Lortic en fut le Manet. Trautz étant dieu, Lortic était l'anti-Trautz, l'antéchrist, le diable. *Si je vais en enfer*, disait Lacarelle, *mon supplice sera d'y voir des reliures de Lortic.* (De tels mots ne sont pas, d'ailleurs, pour faire aimer les amateurs !)

Et pourtant, pendant dix ans, Lacarelle venait le dimanche examiner les *Petits Conteurs*, chez Eugène Paillet, les contemplait longuement et sans mot dire, essuyait son lorgnon, regardait encore, et finissait par crier : *Il a de la patte! Il a de la patte!* C'était mal tomber, puisque Lortic était l'idée, et n'était point la patte.

Pour l'un des exemplaires des *Portes de Fer*, les trautzistes assassinèrent son possesseur de sarcasmes jusqu'à ce qu'ils le lui eussent fait vendre de dégoût!

Enfin, sur le décor du *Temple de Gnide* fut dit par un trautzolâtre ce mot célèbre qui fit fureur, à l'époque où l'on venait d'inaugurer le monument de Garnier : *Ce n'est pas de la reliure, c'est le foyer du nouvel Opéra !*

Pendant dix ans, le marquis, le comte, le baron jouèrent, à la parlotte chez Fontaine, une vraie scène molièresque : *La Critique de l'école de Lortic.*

Toute cette rage de trautzistes est médiocre. Les trautzistes sont passés, sans les voir, et même en protestant, sur quelques-uns des plus merveilleux morceaux de l'ère des grands doreurs, et faits avec quel soin! tracés, dorés, redorés trois ou quatre fois; le croisement des filets était bien obtenu, au tracé, par un seul fer, mais le repassage s'en faisait au filet.

Lortic, sans s'émouvoir, continua à faire à son idée, et à verser des torrents de dorure malgré ses blasphémateurs. En 1878, après l'Exposition

universelle, il toucha au but, il reçut la croix, la seconde de la reliure, la première au titre français (celle de Trautz ayant été donnée au titre étranger). Cela le grisa d'ailleurs pour le reste de ses jours. Il est mort en 1892.

Aujourd'hui le procès de Lortic, qui en somme n'a jamais été perdu, est revisé. Encore au rebours des prédictions des trautzistes, les « foyers de l'Opéra » comptent dans les œuvres précieuses de la reliure. On reconnaît que le décor très chargé est tout aussi légitime de nos jours qu'il l'était du temps des Ève ou de Le Gascon. Personne n'est plus tenté de jeter par la fenêtre des livres qui se payent maintenant comme des joyaux (3 000 francs les *Portes de Fer*; 12 000 francs les *Petits Conteurs* : il est vrai que le contenu y est pour quelque chose !).

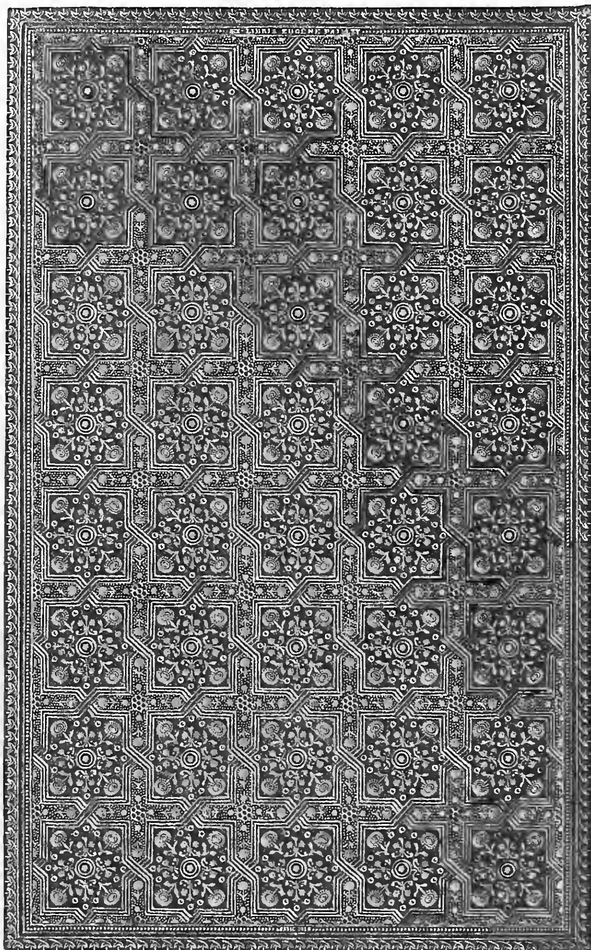
Et le dernier mot sur Lortic n'est pas encore dit. Il a créé un genre, c'est entendu ; mais les exemples en sont, au total, très peu, trop peu nombreux. Or cette situation peut même maintenant, et d'une façon posthume, se modifier. Lortic, en effet, a un continuateur, un de ses fils,

relieur, qui vient de reprendre le décor à caissons sur une reliure remarquablement dorée :

[126] Lortic fils. Reliure de *Bibliothèque d'un Bibliophile* (catalogue de la bibliothèque Paillet), 1885, in-8°. L'extérieur, en maroquin vieil or, porte une large bordure genre XVIIIe. La doublure, que nous reproduisons, est à caissons identiques à ceux des *Petits Conteurs*[1].

La renommée de Lortic est donc désormais dans la main de son fils ; que celui-ci fasse ce que faisaient les relieurs anciens : il a son décor à lui, qu'il l'applique le plus souvent possible, sans s'inquiéter du sujet du livre, et, quand il en aura ainsi couvert une vingtaine de volumes, — en variant les détails, bien entendu, — la reliure à caissons sera devenue une reliure typique, pour faire suite aux arabesques, aux filigranes et aux dentelles, et Lortic père, son inventeur, pourra, malgré ses défauts, être appelé le Le Gascon du XIXe siècle.

1. Bibliothèque Paillet.



Heliog. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

BIBLIOTHÈQUE D'UN BIBLIOPHILE, 1885

RELIURE DE LORTIC FILS (DOUBLURE)

XXXVII

Henri Marius Michel. — La flore ornementale.

Vers 1876, les conditions d'existence de l'atelier de dorure Marius Michel se modifiaient. Cet atelier, d'ailleurs, avait un quart de siècle de durée, et dans la vie les choses restent rarement identiques à elles-mêmes au delà de ce temps. Nouvelle génération, nouvelles idées.

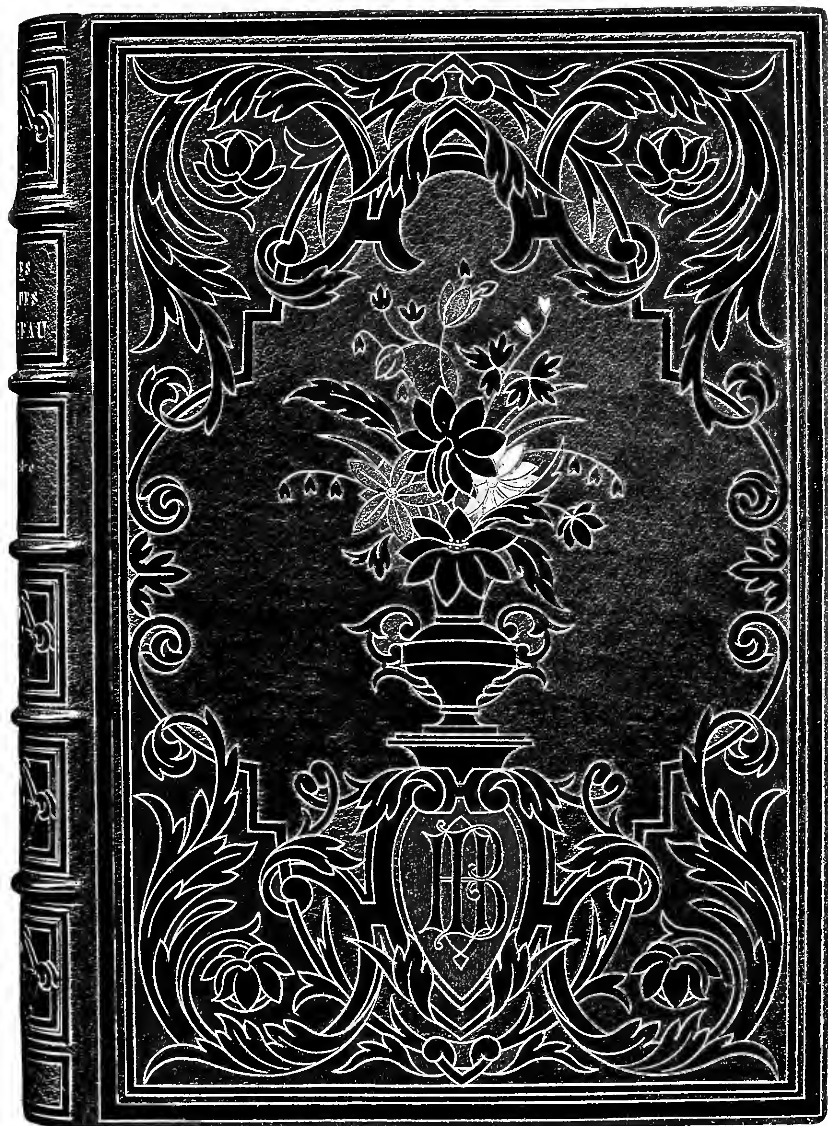
Premièrement, les bibliophiles qui confiaient leurs livres à des relieurs divers, à Chambolle, Thibaron, Hardy, David, Cuzin, étaient las de les voir revenir tous avec les mêmes modèles de fers de l'atelier Marius Michel, chez qui ces relieurs

faisaient dorer. Ils soupiraient après la variété.

Deuxièmement, le triomphe de la dorure enfoncée, à la Trautz, était absolu, et, pour être plus sûrs d'obtenir l'enfoncement et le nourri, les relieurs tendaient à la faire exécuter sous leurs yeux et sous leur contrôle en montant chez eux un atelier de dorure. Thibaron commença en s'associant Joly. Chambolle continua, en prenant Mayer, qui était précisément ouvrier chez Marius Michel. Puis ce fut Cuzin, qui engagea Maillard, et, adoptant résolument la formule de reliure et de dorure à la Trautz, amena à lui la clientèle des bibliophiles trautzistes.

Ces deux causes suffisent à expliquer le changement. Maintenant, si vous aimez les anecdotes de coulisses, on peut ajouter un autre détail, sous ce titre : l'incident de la signature.

C'était la mode, à l'époque 1860-1875, d'illustrer artificiellement des livres; de prendre des exemplaires en grand papier des classiques français, des Molière, des La Fontaine, etc., et de les remplir de toutes les suites d'illustrations exécutées à travers les siècles pour ces auteurs;



Imp. Ch. Wittmann

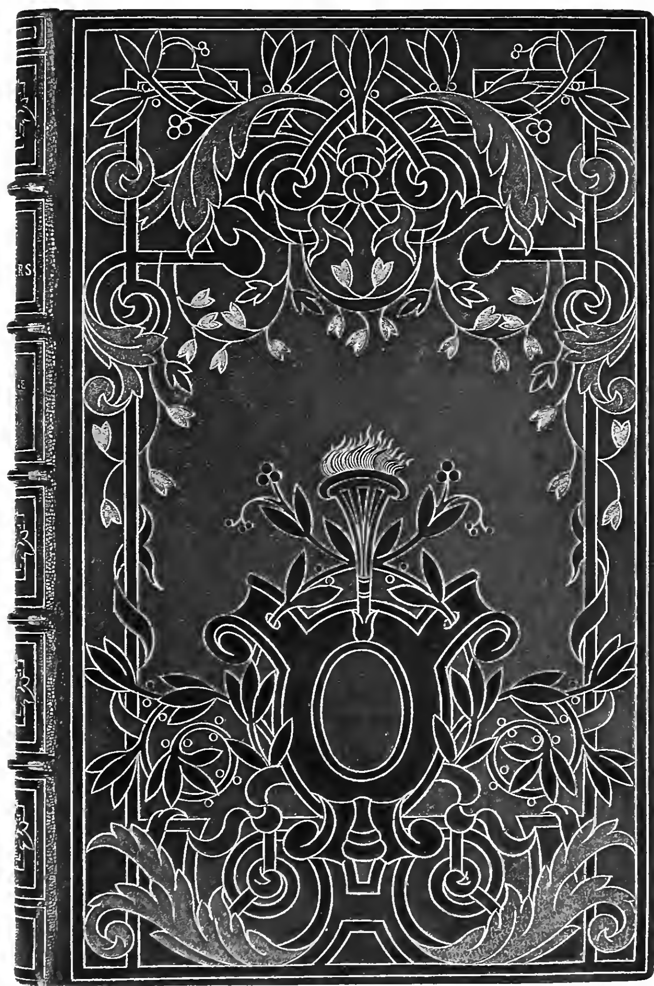
de prendre des mémoires ou autres livres historiques, des épistolaires, des Retz, des Sévigné, des Saint-Simon, des Grimm, des Thiers, etc., et de les bonder des portraits de tous les personnages nommés dans le texte ou dans les notes : c'est ainsi que se casèrent et s'épuisèrent pour jamais, en quelques années, tout ce qui existait dans les cartons des marchands d'estampes, de portraits de Moncornet, de Desrochers et d'Odieuvre, de Ficquet, de Savart, de Marcenay, de Saint-Aubin, de Grateloup, etc., etc., sans oublier les séries de portraits d'aspect sucré commandés au dessinateur Baudet-Bauderval. On se rappelle que l'Anglais Hervey s'était fait une réputation pour l'illustration des livres à portraits. Quant aux accumulations de vignettes disparates dans un texte unique, presque tous les bibliophiles spécialistes de livres à figures ont alors payé leur tribut à cette mode. Tout ce qu'il y avait en réserve, chez les libraires, de séries d'illustrations, depuis Cochin et Moreau jusqu'à Desenne et Johannot, jusqu'à Hédouin et Lalauze, y passa.

Damascène Morgand, jamais en retard, avait

lancé la maison Fontaine sur cette nouvelle piste, qui pour quelque temps pouvait conduire à des affaires, et tout de suite il avait poussé les choses aux extrêmes limites. Les immenses *trains* de classiques à illustration rapportée fabriqués dans le passage des Panoramas devinrent un des éléments notables d'existence des ateliers où on les envoyait relier. Ce fut le temps où l'on manutentionna des *Voltaire* de Beuchot à 30000 francs!

Pour conserver le souvenir de telles constructions, Damascène se mit en tête qu'elles pourraient être signées du nom de l'entrepreneur. Il demanda aux relieurs — avec l'autorité que donne le fait de tenir le travail dans la main — que le nom de Fontaine fût poussé en or sur les reliures qu'il leur commanderait.

Là-dessus, immense émoi dans le camp des relieurs, outrés et affolés de l'exigence, entrevoyant à bref délai la signature des libraires se substituant à celle des relieurs, comme jadis le nom de Giroux avait été apposé sur des reliures exécutées, en fait, par Thouvenin.... Il y eut des conciliabules, une manière de serment du Grütli entre Chambolle, David, Hardy; mais,



prudents, les conjurés cherchèrent un Guillaume Tell à qui déléguer la mission périlleuse de ne pas s'incliner devant Gessler. Ils trouvèrent Marius Michel, assez désintéressé dans la question puisqu'il ne signait généralement pas ses dorures, mais ardent et fier, et qui déclara tout net, militairement, que celui qui battrait en retraite sur cette question ne serait qu'un j...-f.... Quand Damascène vint chercher sa réponse pour la signature *Fontaine*, ce fut Marius Michel qui prononça un hautain et décisif *Jamais!*

Morgand ne tolère pas la résistance. A dater de ce moment, il supprima net la confection des livres à figures et à portraits. La maison Fontaine cessa de fournir ces formidables trains, et la manne manqua en partie dans les ateliers de reliure.

Racontars, — direz-vous, — minuscules cancans; la bibliopégie chez la portière! Eh! qu'est donc autre chose la grande histoire quand elle tombe dans la main des faiseurs de mémoires, parasites qui s'établissent, comme champ d'études, dans la perruque de Louis XIV ou sur la mèche de Napoléon?

Donc, les conditions de travail d'un atelier de dorure changeaient. Et puis, les natures énergiques se fatiguent de tourner indéfiniment dans le même cercle, et sont souvent prises, un beau jour, de l'irrésistible besoin de se donner de l'air, de se renouveler radicalement l'existence.

Le fils de Marius Michel, surtout, était las de la besogne de doreur copiste et sentait l'ardent désir de faire œuvre de créateur.

Déjà, dans l'atelier paternel, il ne manquait pas une occasion de se faire la main et d'essayer un dessin de son invention, lorsque les relieurs lui en donnaient licence. Il produisit ainsi des décors qu'il faut citer :

[127] Le *Boileau* de Mame, de la bibliothèque Henri Bordes, relié par Chambolle. Décor, non plus bissymétrique — c'est-à-dire donnant quatre quarts de plat semblables — mais simplement symétrique, c'est-à-dire donnant deux moitiés du plat semblables, à gauche et à droite; bref, décor en forme de portique obtenu par rinceaux. Dans le bas, sur une sorte de socle au



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

[illegible]

RELIURE DE MARIUS MICHEL

chiffre *HB*, un vase de fleurs, premier essai — un peu enfantin, — de flore décorative.

Les Jardins d'Arthur Mangin, de la bibliothèque Marquis, relié par Chambolle. Dessin en portique, rinceaux et flore décorative, chiffre *M*.

[128] Les *Baisers* de Dorat, de la bibliothèque Paillet, contenant les vignettes en tirage hors texte, reliés par Chambolle. Décor simplement symétrique, cartouche, flambeau, rinceaux, guirlande de muguet, mosaïque de dix couleurs.

Pendant dix ans, nous avons vu chez Eugène Paillet les trautzophiles faire les renchéris et se trémousser sur leur chaise, à l'aspect de cette reliure, comme des gens empoisonnés. Trautz, lui, sans tant de manières, la regardait toujours avec intérêt et la trouvait remarquable.

Déjà elle a été reproduite dans le catalogue de la librairie Morgand et dans *Estampes et Livres*. Et nous sommes obligé de la reproduire encore, parce qu'elle compte dans l'histoire du décor. Redisons-le ici, encore une fois : en tout temps, les morceaux notables de la reliure d'art sont

rares, on les compte — même facilement — et on retombe toujours sur les mêmes.

Détail intéressant. Les trois volumes ci-dessus ont été dorés par Marius Michel père. Ce sont les trois seuls décors modernes qu'on ait de la main du célèbre doreur.

Ajoutons encore quelques autres morceaux de Marius fils : une *Porcelaine* de Jacquemart, avec décor approprié, sur une reliure de Hardy, et deux exemplaires de *Justine*, pour des bibliothèques très sérieuses et des moins suspectes. Eh quoi? Les bibliophiles graves admettent donc *Justine*? Parfaitement, en tant que livre *rare*. Comme texte, ils ne la prendraient pas avec des pincettes; comme curiosité, ils la cueillent avec un billet de Banque, et ils la font relier doublée. Après quoi ils ne l'ouvrent plus, le bibliophile ne lisant pas dans ses exemplaires précieux. Seuls, les spécialistes pornomanes lisent *Justine*, dans des réimpressions de Bruxelles.

Marius Michel père et fils fondèrent en 1876



Hélioġ Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

JOSEPH

RELIURE DE MARIUS MICHEL

un atelier de reliure d'art. Grave détermination; c'était assurément monter en grade, mais peut-être changer le purgatoire pour l'enfer : la sûreté des recettes de la dorure pour le redoutable aléa de l'atelier de reliure.

Les Marius Michel s'établirent, 15, rue du Four, au premier. Juste sous l'atelier de Trautz!

Là, toujours vaillant jusqu'à sa mort, Marius Michel père continua son métier de doreur.

Mais le vrai chef de l'atelier, le relieur, l'homme à idées, fut son fils.

Marius Michel fils — pour abréger, Marius, ainsi que nous l'appelons couramment — Marius donc, alors âgé de trente ans, aborda la reliure avec une remarquable initiative et un vrai tempérament d'artiste. On l'a défini en trois mots : il dessine, il écrit et il cherche. Trois choses rares dans le métier!

Il fut intéressant dès le début. A un goût personnel et fin, il joignait des connaissances approfondies : sachant à fond l'anatomie de la reliure longuement étudiée et disséquée; possédant la technique du métier de doreur pour l'avoir pra-

tiqué dix ans de sa main ; ayant une connaissance raisonnée du décor, de l'art dans la reliure, pour avoir étudié avec passion les plus beaux modèles du passé, et même pour les avoir vu refaire et avoir contribué à les refaire, ce qui lui donnait l'expérience classique de quelqu'un qui connaît ses auteurs. Il avait aussi dessiné nombre de nouveaux fers dans les anciens styles, afin de varier, au moins relativement, le matériel : fers aldins, fers azurés de l'école lyonnaise, fers Le Gascon, fers Ruette, fers Derome.

A cette connaissance des anciens, qu'il a toujours jugée indispensable en tant que constituant les humanités du relieur, et qui lui avait laissé, en définitive, une préférence visible pour les plus belles œuvres de la grande époque de la Renaissance, il associait une éducation spéciale moderne : les cours de la « petite école » — les cours de la rue de l'École-de-Médecine — l'avaient doté d'un bagage ornemental de Ruprich-Robert et de Galland ; il arrivait, l'imagination meublée d'une flore interprétée (*stylisée*, comme on dit prétentieusement aujourd'hui), élément absolument nouveau qui



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

LE LIVRE DE RUTH

RELIURE DE MARIUS MICHEL

allait faire de lui l'agent le plus influent de la rénovation du décor à la fin du XIXe siècle....

N'anticipons pas. Nous sommes en 1876, Marius est un débutant relieur qui a sa position à faire, et qui est plein d'ardeur, plus même, de flamme, et d'une telle flamme... qu'elle lui fait le plus grand tort.

Nerveux, agité, fiévreux au travail et ayant le travail facile, Marius avait la manière d'opérer des nerveux : beaucoup de dépense de tête, puis des coups de collier ; après quoi, un invincible besoin de se dégourdir, d'aller renouveler ses idées, de discuter sur son art, de déverser ce qu'il avait dans l'esprit. Il s'installait de longs moments chez les libraires, et, devant les bibliophiles assemblés, avec une facilité intarissable, il partait en guerre contre la dorure enfoncée, contre le livre trop bloc, contre le maroquin trop poli, contre le papier peigne, contre les décors copiés, contre l'abus de l'admiration des anciens. Sous tout cela, peut-être sentait-on chez lui quelque amertume, légitime d'ailleurs, à l'idée que Trautz était tout, alors qu'il y avait de par le monde un doreur merveilleux qui n'était pas

loué suivant son mérite. Marius avait pour son père une véritable adoration, et les éloges, à la fin excessifs, décernés toujours au même nom, lui semblaient un peu un vol commis au détriment de la gloire paternelle. Il aurait voulu gagner sa cause, convaincre; il redoublait d'arguments, d'autant plus que, étant fort attaqué en dessous, il se défendait....

Et il parlait, l'imprudent, devant les trautzolâtres; il les heurtait de front, et poussait la controverse jusqu'à l'esprit de contrariété. Les orthodoxes, à entendre prêcher ce réformateur, le prirent en grippe. Il sentait le fagot. *Marius*, dit une bonne langue de bibliophile, *Marius est l'homme qui parle le mieux sur la reliure.* Inutile de faire ressortir l'arrière-pensée du trait. Ou encore : *Marius a les plus belles peaux de Paris. C'est dommage qu'il ne sache pas s'en servir!* Marius, en effet, choisissait des maroquins de toute beauté; il aimait les laisser dans tout leur grain et se refusait obstinément à les écraser au polissage, sans vouloir faire là-dessus aucune concession.

Et cependant il était déjà bien intéressant à

suivre — en dépit des erreurs possibles — ce relieur ménageant le livre avec un soin et un respect extrêmes, ce décorateur plein d'idées, plein aussi d'illusions généreuses, croyant, dans son amour-propre d'artiste, qu'un relieur peut aller de l'avant, couvrir, *proprio motu*, des in-folio de mosaïques superbes, et que le client se trouvera ensuite.

Au moment où il s'établit, l'exposition universelle de 1878 approchait. Il était indispensable d'y figurer avec éclat.

Marius revint donc à la grande idée, celle qui, prématurément reprise par Rossigneux en 1848, était passée inaperçue : retrouver le grand décor ornemental comme l'avaient pratiqué les artistes du XVI[e]; ne pas le chercher de hasard, mais suivant des principes certains, et le renouveler par l'adaptation d'un élément nouveau, la flore ornementale, se développant autour d'une « carcasse » de dessin ferme et logiquement tracée. De là, depuis 1876, une série d'œuvres de premier ordre, nouvelles, et d'un grand effort d'art magnifiquement développé.

[129] *Esther*, édition Hachette, 1882. In-fol. Mosaïque des mêmes couleurs que *le Livre de Ruth* ci-dessous, n° 131. Nous en donnons le tracé.

Autre *Esther* : décor rouge sur rouge.

[130] *Joseph*, Hachette, 1883. In-fol. Rinceaux, bourgeons décoratifs, mosaïque[1].

[131] *Le Livre de Ruth*, Hachette, 1876. In-fol. Fond tête de nègre, squelette de décor brun, feuilles en deux tons de vert, bourgeons La Vallière clair, fleurs ivoire. (Vendu à Morgand.)

Autre *Livre de Ruth* : décor à deux tons bleu sur bleu, mosaïque sertie d'or.

Tobie, Hachette, 1883. In-fol.

Paul et Virginie de Curmer, exemplaire de M. Paul Gallimard, avec les *fumés*, en deux tomes. Répétitions réduites des décors ci-dessus, n°s 129 et 131.

1. Bibliothèque de M. Vielcazal.



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

PAUL ET VIRGINIE 1806

RELIURE DE MARIUS MICHEL

[132] *Paul et Virginie* de Didot, 1806. In-4°. Squelette du décor à deux tons de citron et un d'orange; flore ornementale bleue.

[133] Comme travail exceptionnel, il faut citer deux exemplaires du journal *L'Art*, in-fol.

L'un, relié sur la commande de l'administration du journal, ne comprend que quatre ou cinq volumes.

L'autre série, reliée pour le prince Demidoff, comprend dix-neuf volumes. Maroquin tête de nègre, carcasse du décor La Vallière, laurier vert foncé, banderole à revers rouge, flore ornementale rouge et orange.

Manon Lescaut, illustrée par Hédouin. Décor genre XVIII[e], par copie de plafond de bois sculpté, bleu sur bleu.

Œuvre d'Hédouin, flore ornementale, rouge sur rouge, serti de noir. Etc.

Comment fut accueilli Marius, risquant à l'exposition de 1878, en même temps que l'envoi

de copies de grandes reliures anciennes, ce coup décisif du renouvellement du décor?

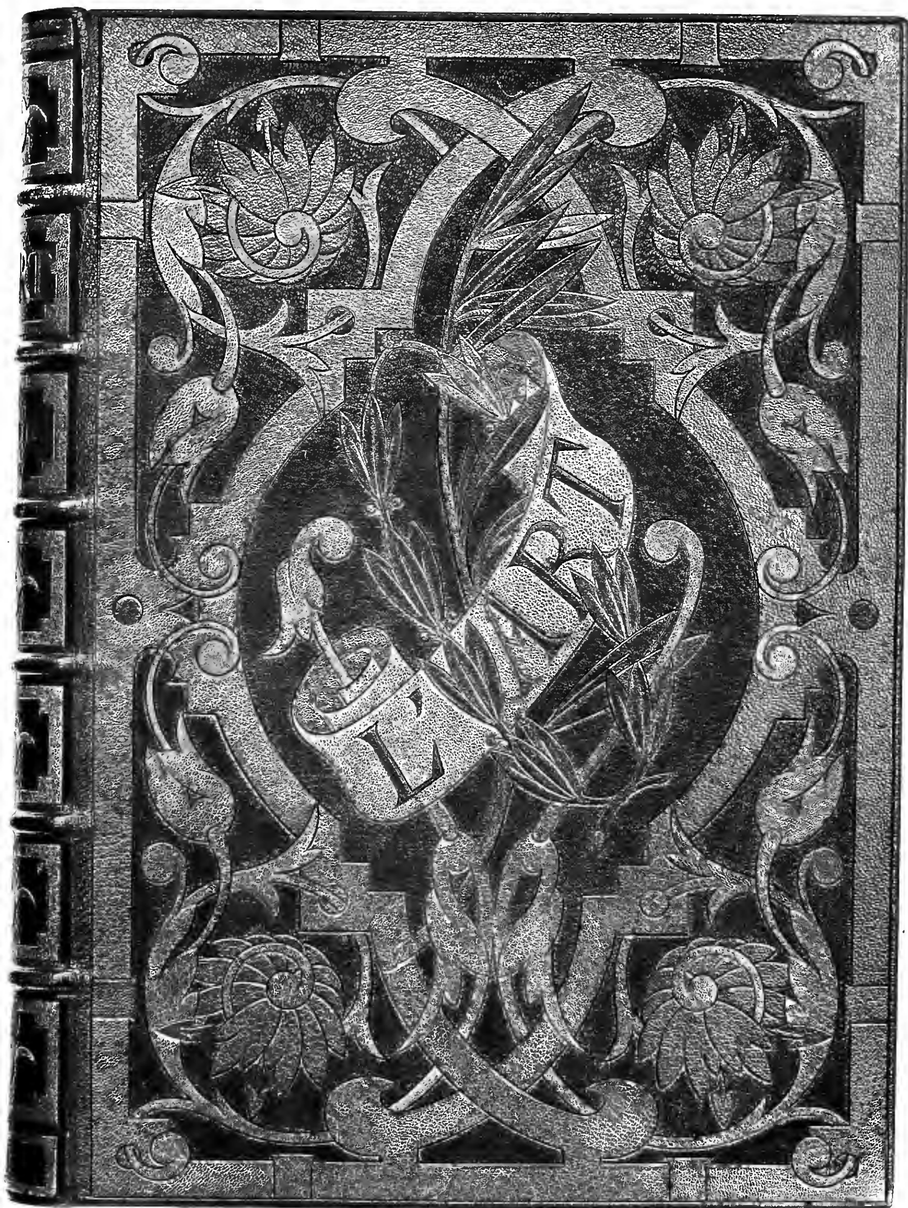
On sait qu'il eut une des premières médailles, avec Lortic et Gruel. Ce que pensa le jury, on ne le sait pas; le rapport revenait, par superfétation, à l'expert en tableaux Haro, juré pour les articles de dessin, mais point spécialiste pour la reliure d'art; ce rapport n'a pas vu le jour.

Les esprits non prévenus furent très intéressés.

Mais le jugement le plus net fut, le croirait-on? celui de Trautz, qui s'écria positivement, devant la vitrine de Marius : *De toute la reliure d'aujourd'hui, c'est peut-être ceci qui restera!*

Et les trautzistes, les grands bibliophiles, que dirent-ils? Le côté technique des reliures était inattaquable; mais cependant, comme forme et comme aspect, cela changeait la donnée habituelle. Les grands bibliophiles émirent donc ce jugement resté célèbre : *C'est de l'art. Ce n'est pas de la reliure!*

Ce *c'est de l'art* ne sera jamais assez admiré, qui sous-entend : « C'est de l'art, donc ce n'est pas notre affaire et nous sommes incompétents; nous ne le redevenons qu'en face des œuvres



Hel og. ...   ... Ch. Wittmann

dont on peut dire : *C'est de la reliure, ce n'est pas de l'art.* »

Le mot n'en cassa pas moins les reins à Marius. Paillet lui-même n'essaya rien avec lui!

Naturellement, Marius regimbait comme un diable, outré de se voir ainsi excommunié par les dévôts qui montaient respectueusement à l'étage au-dessus de lui, chez le dieu Trautz.

Représentez-vous cette scène dans la librairie de Morgand. Trois acteurs : James de Rothschild, Morgand, Marius. Grande discussion bibliopégique, puis enthousiasmes exclusifs sur Trautz. Marius s'emporte, il lance des critiques, qui semblent des lardons. Morgand, avec cette exaltation qu'il sait toujours avoir quand il faut, brandit un janséniste de Trautz, et montrant le dos du livre : *Trouvez-moi*, dit-il avec véhémence à Marius, *trouvez-moi un relieur, un seul, qui soit simplement capable de pousser un titre de cette façon-là!* Et Marius — exaspéré — de répondre, bravant les mécènes de Trautz, bravant la foudre : *En effet, il est de travers!!!*

La congrégation, réunie chez Fontaine, mais cette fois en conseil de guerre, puis en peloton

d'exécution, décréta ceci : *On ne fait pas relier chez Marius.* Le coup de grâce!

Marius tomba; au lieu d'arriver d'emblée, il lui fallait désormais conquérir la clientèle et imposer ses idées peu à peu.

Heureusement cependant, le tir des trautzistes n'était pas si certain qu'il paraissait; Marius avait été mal fusillé, et — toujours au contre-pied des prédictions trautzolâtres — on allait bientôt faire relier chez lui, et considérablement, et c'est lui qui allait exercer une influence capitale sur le renouvellement des idées.

XXXVIII

Mort de Trautz.

M

Vous êtes prié d'assister au Convoi, Service et Enterrement de Monsieur Georges TRAUTZ, *décédé le* 6 *novembre* 1879, *en son domicile, rue d'Assas, n°* 72, *dans sa* 72e *année, qui se feront le vendredi* 7 *courant à* 11 *heures très précises, au Temple de la Rédemption, rue Chauchat.*

De la part de Madame Trautz, sa veuve, de Monsieur Albert Trautz, son fils, de Monsieur Bauzonnet, son beau-père....

L'Inhumation aura lieu au cimetière Montparnasse.

Trautz mourait au comble de la gloire, avec une renommée que nul relieur n'avait jamais atteinte, pas même Thouvenin. Son beau-père

Bauzonnet, âgé en 1879 de quatre-vingt-onze ans, lui survivait!

Quelque chose, cependant, manqua à Trautz. Non pas les regrets de ses clients et adorateurs. Non pas les articles nécrologiques; James de Rothschild le déifia très convenablement dans le catalogue de Morgand, et, dès le début d'une revue mensuelle qui se fondait en 1880, *Le Livre*, paraissait sous la signature d'un bibliographe, Jules Le Petit, un article qu'il est bon de lire. Mais cela ne dépassait pas le milieu spécial. Ce qui manqua à Trautz, et qui n'avait pas manqué à Thouvenin et à Capé, c'est un Charles Nodier poussant le cri désespéré; c'est un grand pleureur comme Janin pour révéler le relieur *urbi et orbi*, en le couvrant de larmes en plein *Journal des Débats!*

Tout de suite, quelques notes inquiétantes. Trautz mourait à l'apogée de la hausse et des prix inouïs. Et l'article du *Livre* disait : « Dans les dernières années, la *vogue* de ses reliures était arrivée *à la manie, à l'exagération, presque à la folie.* »

Le plus grave fut que contrairement aux

prédictions et aux espoirs des fervents, le monde ne cessa pas de tourner, ni la reliure d'exister et que les bibliophiles se posèrent cette question :

Chez qui et comment allons-nous faire relier?

Le fils de Trautz ne s'était jamais occupé de reliure. Ce fut Motte, le couvreur, qui prit l'atelier.

Ici, un gros point d'interrogation. Qui sera chargé de la dorure, du décor?

Pour des gens sans préjugés, la réponse eût été facile : les doreurs habiles abondaient.

Mais pour les bibliophiles à préjugés, la question était insoluble. Un successeur à Trautz? Vous raillez. L'article du *Livre* nous montre « l'état d'âme » de la bibliophilie à ce moment.

« *Peut-être les amateurs exclusifs qui n'admettent pas d'autres doreurs que Trautz en seront-ils maintenant réduits à se contenter des reliures sévères auxquelles les jansénistes ont donné leur nom. S'il ne tombe pas un jour ou l'autre du ciel, sous la forme d'un ange ou d'un séraphin, un doreur au visage transfiguré, aux ailes et aux pinceaux étincelants, pour fasciner les amateurs difficiles, nous sommes*

peut-être condamnés, malgré les gracieuses compositions de deux ou trois artistes nouveaux, qui marchaient de pair avec Trautz, à voir revivre le jansénisme, sinon au sein de notre mère l'Église, au moins dans l'art de la reliure du XIXe *siècle!*

Eh bien, prenez encore ici le contre-pied de ce que disent les trautzistes.

Le successeur de Trautz ne sera pas Motte, dont l'atelier, malgré ses qualités, s'effondrera en peu de temps. Et quant à l'atelier très remarquable de Thibaron-Joly, puis de Joly seul, il se fermera bientôt par la mort de Thibaron et par le départ prématuré de Joly, pris du désir de vivre à la campagne.

Le vrai successeur de Trautz fut Cuzin.

L'être « surnaturel » — dont la venue semblait douteuse à moins d'un miracle — le doreur se retrouva. Il n'eut pas d'ailes, il est vrai, mais une bonne main solide, avec de jolis fers au bout. En l'espèce c'était suffisant.

Loin de se faire janséniste, le décor va se développer de plus en plus.

XXXIX

Cuzin. — Le décor « XVIIIe-XIXe ».

Voici d'abord un type de décor sorti tout naturellement de la nécessité.

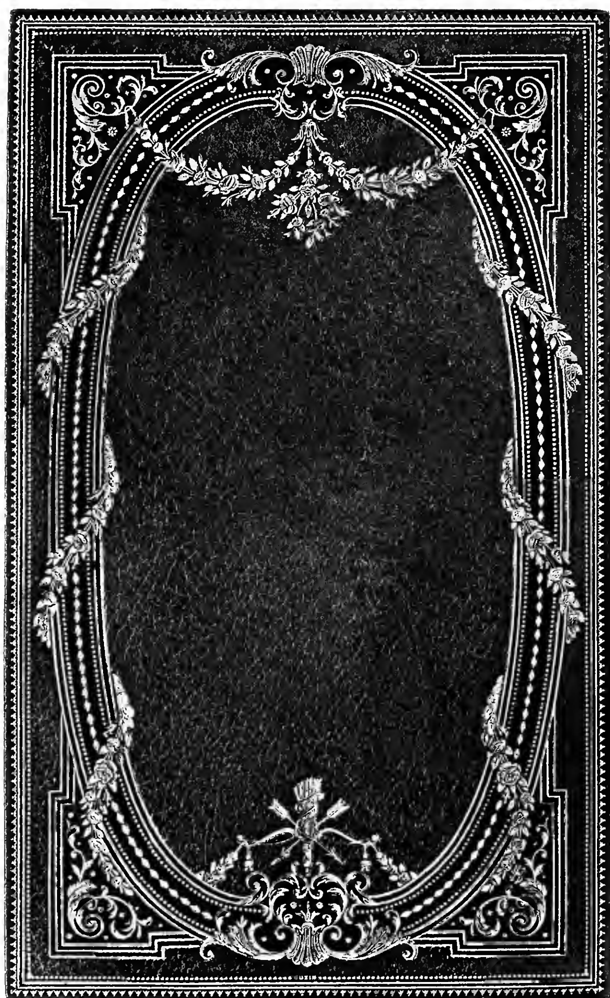
Vers 1880, la poussée sur le XVIIIe (et d'ailleurs sur tous les livres) atteint son paroxysme.

Les livres illustrés du XVIIIe se recherchent alors en deux conditions absolument différentes :

Ou bien — pour les bibliophiles sensibles au toucher du livre — dans la reliure du temps. Si cette reliure ancienne est bonne et bien conservée, si le volume est « dans un Derome d'une fraîcheur *exquise!* — virginale!! inso-

lente!!! » (Bauchart *dixit*), il forme un objet de curiosité — un bibelot — parfait. Que si, par surcroît, ce Derome d'une pureté virginale porte une dentelle — une dentelle Pompadour, Monsieur! — on ne se connaît plus! Il faut dépenser des sommes folles pour constituer comme Danyau une petite bibliothèque de livres illustrés du xviii[e] exclusivement en vieux maroquin.

Ou bien, — pour les iconophiles qui ont l'œil fait à « la Belle Épreuve » — avec des illustrations d'une qualité exceptionnelle. Non pas seulement avec des épreuves très bonnes, mais avec des épreuves extraordinaires, retrouvées après coup, et que la passion des amateurs spéciaux et le bouillonnement du marché faisaient sortir de leurs cachettes : épreuves avant la lettre, épreuves d'artiste, fleurons tirés hors texte et états d'eau-forte (dans le langage des bibliophiles de 1875 : les « tirages à part » et les « eaux-fortes pures »). Ces épreuves extra, on les achetait encore pour rien en 1871, à la veille de la frénésie. (Une suite avant la lettre des illustrations de Moreau pour les *Chansons de*

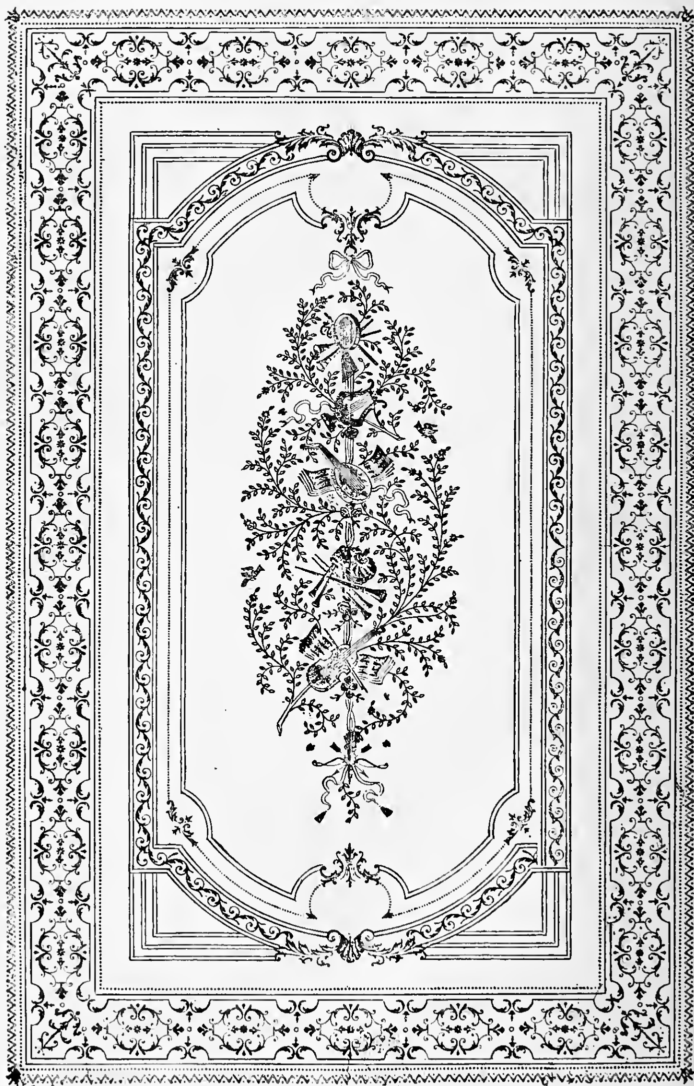


[illegible] CINQ [illegible]

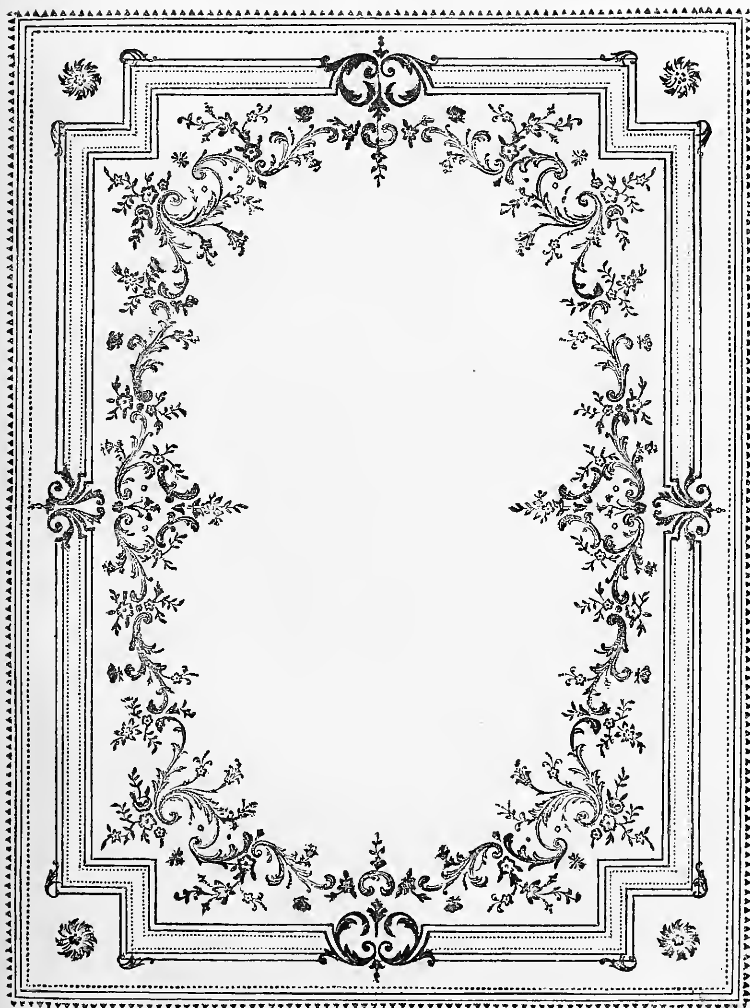
[illegible] DE CU[illegible]



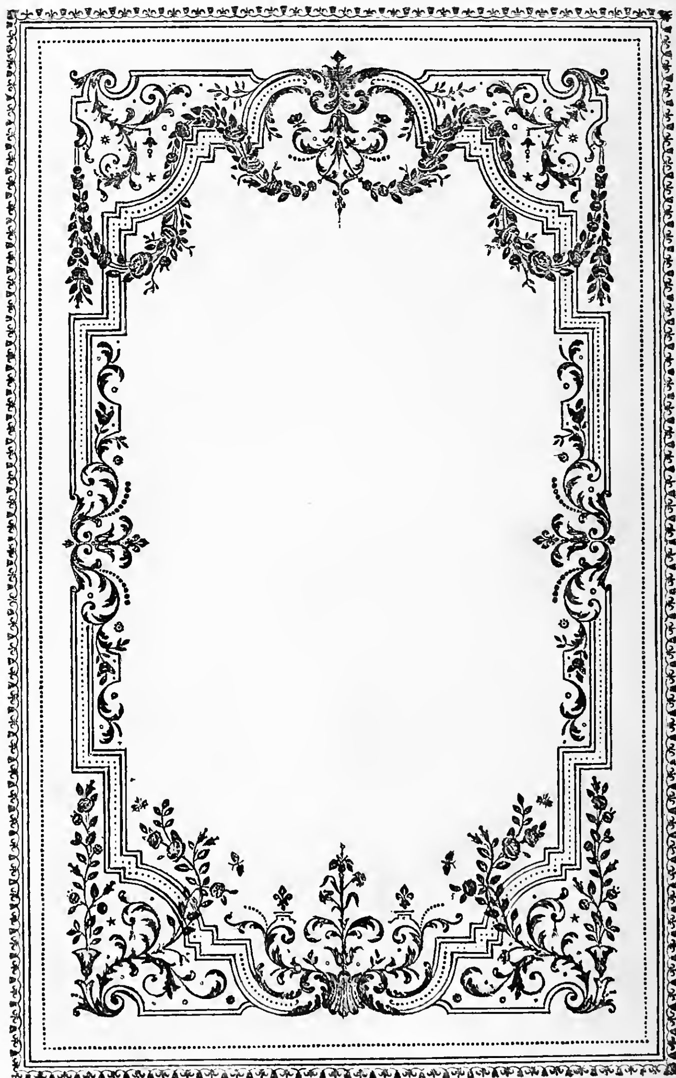
Cuzin



Cuzin



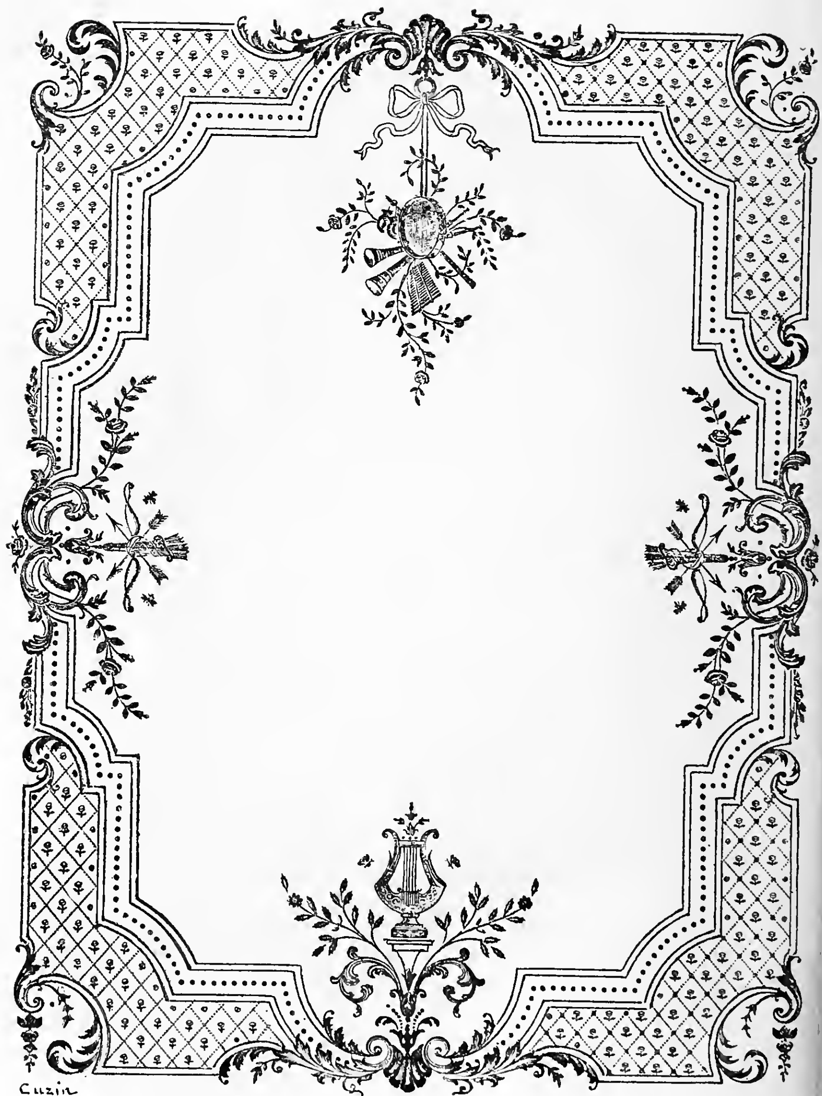
Cuzin



Cuzin



Cuzin


Cuzin

5, RUE SÉGUIER.

F. CUZIN

RELIEUR-DOREUR

Monsieur H^ri Béraldi à Bagnères de Luchon Doit

PARIS le 31 Août 1887

1 vol. in 8°	Origine des Grâces 1777. Maroquin rouge, dos orné à dent de rats. 3 filets et dent de rats, fers à l'oiseau dans les coins, doublé de Maroquin bleu cendré, Cadre bleu plus foncé dorure à petits fers à la Guirlande tr. dorées sur Etui avec dos orné	500"

3 Septembre 1887 — Cher Monsieur Béraldi

Je vous envoie aujourd'hui votre exemplaire de l'Origine des Grâces. Vous jugerez de l'effet du bleu sur bleu, c'est assez drôle. Je ne suis pas mécontent de cette petite Reliure, elle est bien mieux réussie que celle de l'exemp. à M. Paillet.

Pour le modèle de dorure que je vous ai envoyé il y a quelque temps, je suis tout à fait de votre avis, cela fera mieux pour l'Anacréon, avec des couleurs plus claires. Je cherche quelques choses de nouveau pour l'Éventail j'espère réussir. La Marie Thérèse, Monsieur Madame et Bébé, et l'histoire de France. Tout a la dorure sur tranche, ci-joint dans le paquet pour la reliure de Monsieur Madame et Bébé un essai des plats extérieurs, le dos et un essai intérieur, avec bleu différents, en regardant ce petit essai avec vos glaces vous pouvez trouver plusieurs dessins très gracieux.

Je suis en train de faire la Mobilisation de l'Anacréon qui sera bientôt prêt à recevoir les figures, il a été réparé on a enlevé quelques taches. La Pucelle attend ses

graveurs. Les *Quatre parties du Jour* est chez le laveur, *l'Aiguille* sera battue bientot la *Henriade* avance, le *Zélomir* aussi la *Caricature* marche plus vite que vous ne pensez.
Veuillez presenter mes sentiments respectueux a Madame Bérai
Je souhaite que vos petits Bibliophiles aillent bien.
en attendant le plaisir de vous lire, veuillez recevoir mes meilleurs compliments

Ch. Cuzin
5 r. Séguier

Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

HISTORIETTES D'IMBERT, 1774

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

La Borde ne trouvait pas d'acquéreur à huit cents francs!) En 1880, elles étaient inabordables, tout comme les épreuves d'état des estampes dites de l'École française, et se payaient au poids du billet de Banque. On plaçait ensuite ces très précieuses et incomparables images dans des textes brochés ou le plus grands de marges possible, et on faisait relier.

Enfin, notons aussi que pour la vente courante, on était obligé de faire relier les exemplaires non reliés ou dont la reliure ancienne tombait en ruine.

Sur ces reliures quel décor mettre? Il était tout indiqué : une copie des dentelles XVIIIe. On ne s'en fit pas faute. Jamais aussi il ne fut tant usé du « fer à l'oiseau »; même, l'ayant sous la main, quelques relieurs le mirent indistinctement sur tout, y compris les livres les plus purement dix-neuvième!

Dans les grandes occasions on risqua une copie des mosaïques Padeloup à répétition. Exemples, les *Grâces* et les *Saisons* de la bibliothèque Paillet, et plus tard un *Daphnis et Chloé* de la même bibliothèque.

Eugène Paillet était alors, en fait de livres à figures du XVIIIe, le bibliophile incomparable. Pour la beauté des épreuves, il était l'Œil par excellence.

Il avait toujours sur le chantier quelque exemplaire précieux, avec épreuves extraordinaires, à faire relier.

Et c'est tout naturellement chez lui que le nouveau décor prit naissance. Il sortit d'une des conversations bibliophiliques du dimanche, — conversation dont nous pouvons d'autant mieux garantir l'authenticité que, Paillet étant l'un des deux interlocuteurs, nous étions l'autre.

Eugène Paillet, donc, venait de parachever la réunion des six vignettes de Moreau pour *Pygmalion* en « tirage à part » et d'un texte broché. Le moment était venu de relier. Que mettre sur la reliure? Une dentelle du XVIIIe? Toujours, alors? On n'en sortirait pas? Toujours le même matériel de fers! la lassitude était incontestable. Pourquoi donc ne pas prendre, dans les vignettes mêmes de nos livres du XVIIIe, dans les encadrements de titres et les fleurons, des motifs indiscutablement XVIIIe, mais inédits



Heliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

ANACREON, 1773

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

comme application à la reliure, et que l'on ferait graver en fers à dorer? Objection : on ne réussirait peut-être pas au premier coup? Eh bien, on réussirait au second. En matière de recherche de reliure il ne faut pas se croire déshonoré par un raté. Par exemple, ne pourrait-on pas commencer en essayant un encadrement en forme de bande avec guirlandes de roses, d'après le cadre du titre des *Grâces*, de Moreau?

Cette idée bien discutée, et trouvée réalisable, Eugène Paillet porta son *Pygmalion* chez Cuzin.

Francisque Cuzin, à ce moment, arrivait enfin à la réputation, à quarante-cinq ans, après un début de carrière des plus pénibles.

Né en 1836 à Montmerle, dans le département de l'Ain, il avait été mis en apprentissage à treize ans chez un petit relieur de Bourg nommé Tiersot, lequel, reconnaissant chez son apprenti une vocation déterminée, lui prédit qu'il deviendrait un relieur de premier ordre. Quelque chose comme trente ans après, le vieux Tiersot, venant à Paris visiter l'Exposition de 1878, trouva sa prédiction réalisée.

A Paris le jeune Cuzin végétait chez des relieurs vulgaires, sans pouvoir arriver à se placer dans un atelier de reliure d'art. Alors il prit la grave et courageuse résolution de s'établir; ce qu'il fit en 1861, avec cent francs pour tout actif, et bientôt, comme passif, une mère et un frère à soutenir, puis un ménage et de nombreux enfants.

En dehors de son habileté professionnelle, de son amour de la reliure et du désir d'arriver, il eut une qualité maîtresse : une bonne grâce personnelle extrême, la figure aimable, le parler doux, beaucoup de souplesse et de déférence avec les bibliophiles, aimant combiner avec eux le travail à exécuter; sous la modestie de la forme, très judicieux et très net dans son opinion, et très précieux dans son avis.

Aussi ses clients lui furent-ils tout particulièrement affectionnés, et sincèrement attachés. Daguin et Paillet lui avancèrent jusqu'à vingt-cinq mille francs, qu'il put rembourser tout en constituant sa réserve de peaux et de papier. Ils étaient de ceux qui pensent qu'en bibliophilie aussi, administrer c'est prévoir, et que si l'on



Charreyre — Imp. Ch. [illegible]

veut dans l'avenir trouver à sa disposition des relieurs hors de pair, il faut commencer par prendre la peine de les former dans le présent.

En fait, c'est à Trautz que nous devons Cuzin. Par un goût très spontané, qui se trouva être politique, Cuzin, admirateur de Boyet, dans le passé, et de Bauzonnet ensuite, relia exclusivement dans la formule trautzienne : reliure ferme, livre ovoïde, maroquin poli, dorure enfoncée, composteurs gras. Ce qui lui valut, comme à Thibaron, la bienveillance et l'appui de la clientèle trautziste. Trautz étant débordé de travail, Cuzin devint un succédané du dieu.

Il put corser son atelier, prendre un « corps d'ouvrage » et un couvreur, Charles Molinier et Noël Jouve, qui, depuis, ne l'ont plus quitté.

La grosse affaire, c'était la dorure. Cuzin, à son début, avait d'abord fait dorer chez Marius Michel, puis s'était tenu à Wampflug. Mais ceci ne donnait pas encore, malgré les recommandations, l'enfoncé de la célèbre dorure à la Trautz.

Cuzin résolut d'installer la dorure chez lui. En 1876 il saisit Maillard sortant de chez Lortic, et se l'attacha pour cinq ans par un traité qui eut

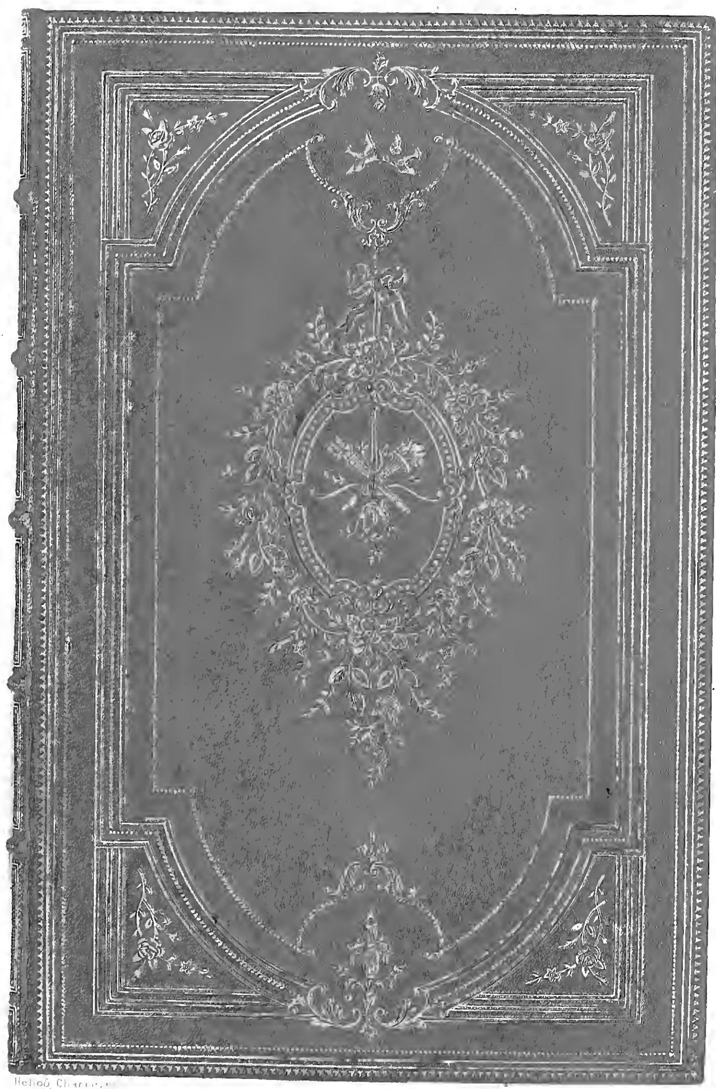
ceci de particulier qu'il attribuait au doreur le droit de signer. La signature *Maillard dor.* donne par conséquent une époque certaine, 1876 à 1881, aux reliures de Cuzin qui la portent.

On était en pleine période de la copie. Les dorures faites chez Cuzin par le très habile Maillard furent donc des reproductions d'anciens modèles. Comme exemple on peut citer trois volumes de la bibliothèque Paillet : un *La Rochefoucauld* de Barbin, genre Le Gascon mosaïqué; *Les Grâces*, mosaïque Padeloup à répétition; *Chansons de La Borde*, large dentelle Derome.

Maillard quitta l'atelier à la fin de 1881. Il fallait lui donner un remplaçant.

Cuzin trouva chez Smeers un doreur obscur, qui paraissait patient, consciencieux, modeste; il le prit et se chargea de le former, bien que lui-même, Cuzin, ne fût pas doreur. Mais pour avoir de la dorure extraordinaire, l'essentiel n'est pas de la faire soi-même, c'est de la vouloir (et, bien entendu, de la payer).

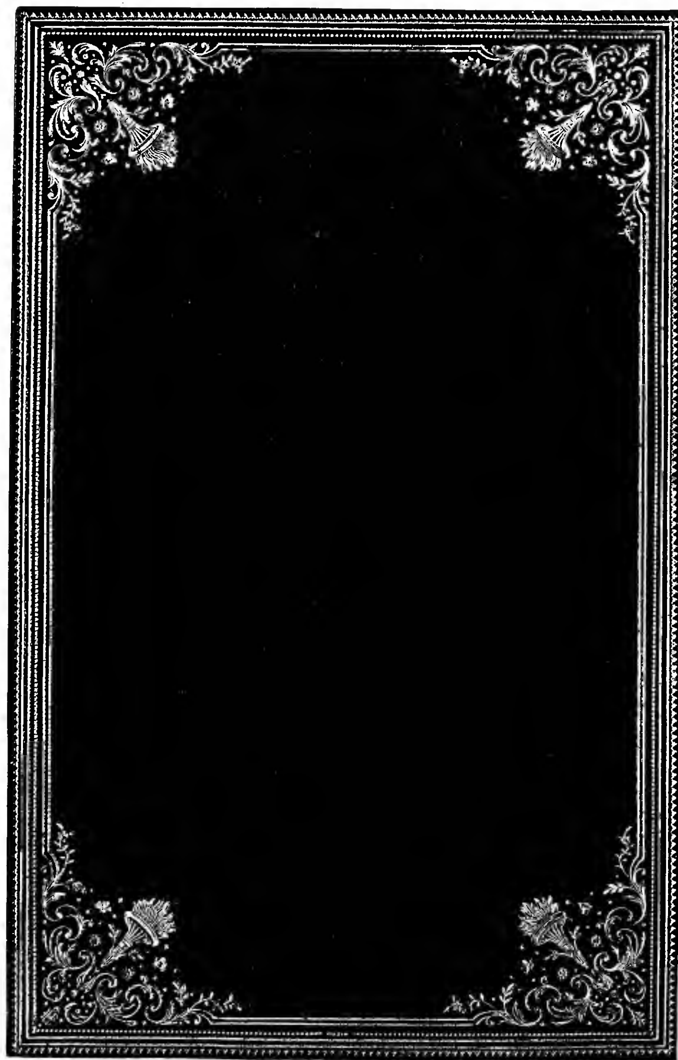
Cuzin eut la main merveilleusement heureuse. Dans Émile Mercier il y avait — et on le vit bientôt — l'étoffe d'un doreur d'une habileté



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

ADONIS 1775

RELIURE DE CUZIN



Imp Ch. Wittmann

ADONIS [illegible]

[illegible] DE CUIR [illegible]

inouïe. Et il savait assez dessiner pour composer un décor et faire rectifier la gravure du fer.

C'est à ce moment qu'Eugène Paillet porta à Cuzin son *Pygmalion*.

Cet exemplaire extraordinaire fut relié vert doublé de rouge; à l'intérieur, une dentelle Pompadour, pure copie, mais de la plus étonnante vigueur. A l'extérieur, un cadre enguirlandé inspiré du titre de Moreau pour *Les Grâces*.

Le succès fut complet. — James de Rothschild fit répéter par Cuzin ce cadre sur son exemplaire des *Grâces*; on le perfectionna même en rendant plus légères les guirlandes de roses.

Répétée encore sur *La folle Journée* de la bibliothèque Daguin, puis sur nombre d'autres volumes, cette ornementation inaugurait un genre nouveau, le décor XVIIIe-XIXe.

Décor XVIIIe par les modèles dont il s'inspire; — XIXe parce que, en tant qu'application à la reliure, il constitue une création.

En d'autres termes, décor XVIIIe que les relieurs du XVIIIe n'ont point pratiqué; décor emprunté à un ancien style, mais non copié sur

d'anciennes reliures; — emprunt d'ailleurs parfaitement justifié et légitime pour les livres auxquels il s'appliquait.

Ce genre se développa. Mis en goût par le succès, Eugène Paillet reprit ses *Chansons de La Borde*, dorées par Maillard; les doublures offraient des panneaux vides. Il fit remplir ce vide par des trophées, au moyen de fers gravés spécialement d'après les panneaux de Trianon. Ces milieux furent donc exécutés par Mercier.

Ainsi, au moment où nous sommes arrivés, certains bibliophiles n'hésitent plus à faire graver des jeux de fers pour diversifier leurs reliures; et le relieur se trouve à l'aise pour produire.

[154] Voici une variété d'encadrement, — d'*armoire à glace*, comme disaient certains bibliophiles réfractaires à toute nouveauté, — mise par Cuzin sur une doublure de *L'Origine des Grâces*. Elle est mosaïquée ton sur ton, le cadre bleu foncé sur le fond bleu plus clair.

Ce décor, exécuté en 1887, est encore devenu un type, et très souvent répété, a donné naissance à une famille de reliures.



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

RECUEIL DE DESSINS DU XVIIIme SIÈCLE

[illegible]



Encouragé, mis en possession d'un magnifique matériel de fers, Cuzin fait exécuter des décorations dans le goût des titres du XVIII[e], de plus en plus compliquées :

[135] Encadrement à deux compartiments, le supérieur plus grand, l'inférieur plus petit, dans le goût de certains titres de Moreau ; par exemple, sur une doublure des *Historiettes d'Imbert.*

[136] Le plus considérable effort de dorure en ce sens a été fait sur un *Anacréon* de 1773. Sur la doublure rouge est la reproduction, à petits fers gravés tout exprès, du titre de N.-F. Martinet pour *Le Prix de la Beauté ou les Couronnes Pastorales* 1760. Rien ne saurait dire l'étonnante exécution de la dorure. Mercier a poussé, repassé et encore repassé de sa main à la fois vigoureuse et délicate, revenant des cinq ou six fois sur le même détail sans jamais l'empâter. Pour un pareil travail, reliure, gravure de fers, dorure, il en coûta 2 500 francs. (1889.)

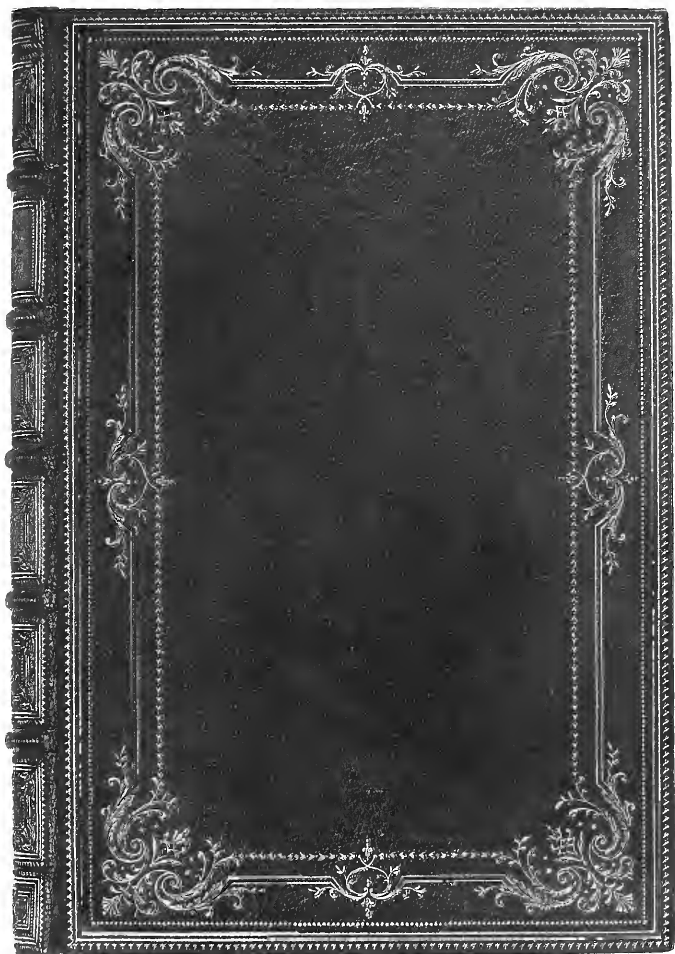
[137] Doublure d'un *Jugement de Pâris* de

1772, décoré par Mercier, d'après un panneau de Salembier. Sans viser à faire exprimer à la dorure autre chose que ce qu'elle est faite pour exprimer, le doreur s'y joue de toutes les difficultés.

Parallèlement à ces décors copiés sur des dessins du XVIIIe siècle — d'aussi près que le moyen d'exécution, c'est-à-dire le petit fer, le permettait, — il sortit de l'atelier Cuzin toute une autre série de décors non pas copiés mais simplement inspirés du goût XVIIIe et composés, l'on peut dire, en collaboration par le relieur, son doreur, et quelques bibliophiles. Les reliures ainsi ornées furent très nombreuses. Montrons seulement quelques exemples :

[138] Un *Adonis*, poème de Fréron, de 1775 : maroquin cuisse de nymphe, avec panneau de filets droits et courbes au centre duquel pend un médaillon à trophée, entouré de fleurs. C'est sûrement une des plus jolies reliures de Cuzin.

[139] Doublure du même. Maroquin bleu, angles à petits fers, avec flambeaux.



Photog. Charreyre — Imp. Cl. Wittmann

LA PUCELLE [illegible] 1786

[illegible]



Heliog. Charreyre Impr. Ch Wittmann

LA PUCELLE 1780

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

[140] Reliure d'un album de dessins du XVIIIe siècle. Maroquin rouge : très riche cadre XVIIIe à angles et milieux ornés; médaillon central avec pampres, tête de chèvre. In-fol.[1]

[141] *La Pucelle*, Londres (Cazin) 1780. Maroquin vieil or, encadrement de plat *genre Cuzin.*

[142] Doublure de la même reliure. Mosaïque de trois bleus tons sur ton. Riche cadre XVIIIe.

[143] Panneau de feuillages et fleurs avec motif central, trophée, lyre, etc., pour la doublure d'un *Temple de Gnide* de Colardeau 1773. Ici le relieur a très élégamment tiré parti de son matériel de fers courants, pour en former un décor approprié au livre.

[144] Décor genre XVIIIe, dont les fers ont été primitivement gravés pour un *Tableau de la Volupté* de 1771, et ont depuis été employés sur divers autres ouvrages. Dans la reproduction que nous donnons il est mis sur les *Mémoires de*

1. Communiqué par M. Greppe.

Madame de Staal-Delaunay[1]. Il a été également mis par Mercier sur l'exemplaire d'*Estampes et Livres* qui appartient à ce grand doreur.

Grand doreur, le mot est dit. En peu de temps, Cuzin, qui ne dorait pas, avait fait de Mercier un doreur incomparable : « l'ère des grands doreurs » continuait. Les morceaux exceptionnels sortis de l'atelier de Cuzin dépassaient en richesse, en complication, en brillant, les plus célèbres dorures de Trautz. — Mais sans Trautz nous ne les aurions pas eus.

Ils marquent donc un moment dans l'histoire de la reliure, ces livres à dorures éclatantes. Les décors XVIIIe-XIXe, grassement dorés, multipliés par l'atelier de la rue Séguier, ont fini par former une classe spéciale de reliures, que l'on a appelée *le genre Cuzin*.

Et voilà l'immortalité du nom ainsi conférée à ce très habile, intelligent, et aimable relieur.

Le genre Cuzin a été ensuite adopté par d'autres ateliers de reliure. Un pseudo-XVIIIe,

1. Bibliothèque Villebœuf.

Heliog Charreyre

Imp Ch Wittmann

LE TEMPLE DE GNIDE, 1772

RELIURE DE CUZIN (DOUBLURE)

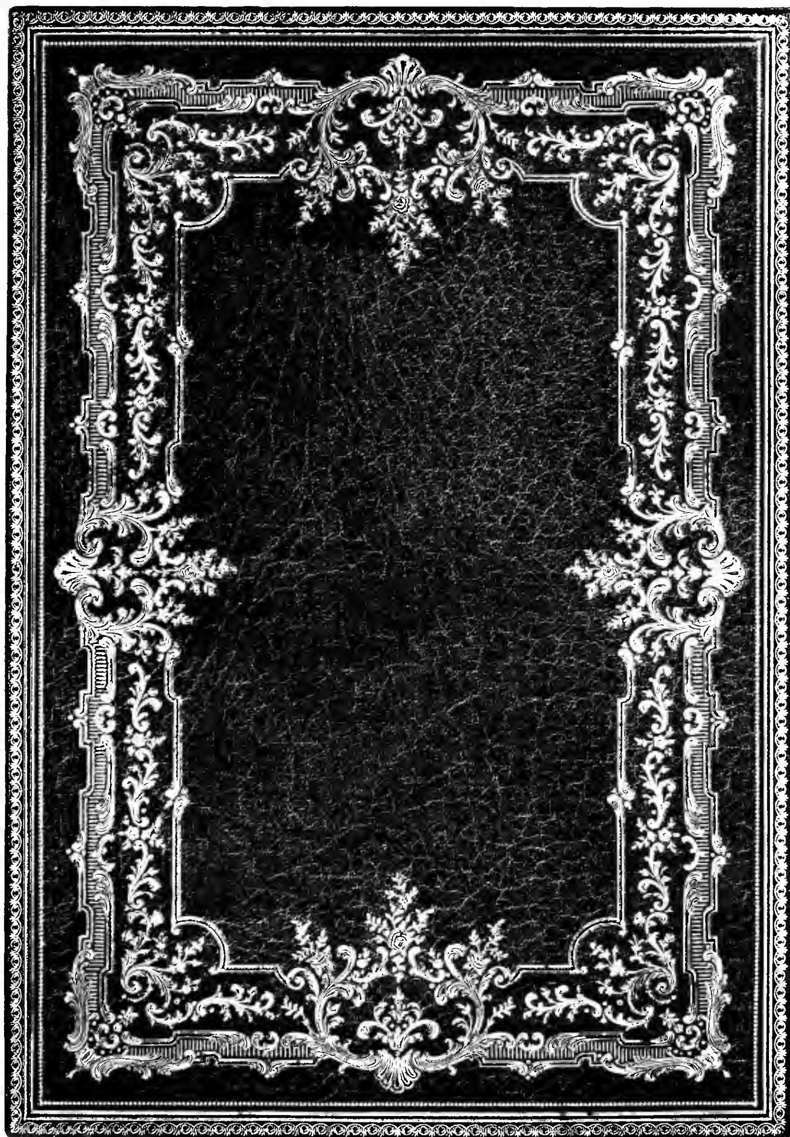
quelquefois pitoyable, allant jusqu'à la caricature notamment chez les relieurs américains, a été employé à tort et à travers. Il trouve encore quelquefois sa raison d'être, aujourd'hui, sur des livres du XVIIIe siècle, ou sur des ouvrages comme *Le dernier Abbé*, *Jeannette*, etc.

Ils marquent encore autre chose, ces exemplaires précieux des livres du XVIIIe siècle, si richement reliés. Ils marquent l'apogée de la frénésie bibliophile sur les livres à figures, — et avec eux sur tous les autres livres, — l'apogée du chauffage à blanc des livres. Apogée qui commence aux alentours de 1878 et de la vente Turner, et qui finit vers 1886 avec la dispersion de la bibliothèque Paillet...

Oui, Paillet se sépara de ses livres! Oui, cette nouvelle invraisemblable s'abattit un jour sur le monde bibliophile. Oui, sept cent mille francs de livres tombèrent chez Morgand, qui dut les coter aux prix les plus raides qu'on ait jamais connus. Bauchart fut dépassé, et de beaucoup. Mais — tant il est vrai que l'excitation entretient l'excitation — la hauteur vertigineuse de ces

prix inouïs, loin de décourager les amateurs, les rendit fous de désir. Ils escaladèrent les mille et les mille, grimpèrent, — non pas seulement *à l'arbre*, comme on dit agréablement en librairie, — mais au Cervin ou à la Meije, sautant des crevasses de cinq mille, des « bergschrund » de dix mille, gravissant des à pic de vingt mille, trente mille, cinquante mille; écorchés, saignants, jamais las, et criant de plaisir! On vit un de ces alpinistes d'un nouveau genre, un enragé, — et que depuis, d'ailleurs, aucun traitement, même Pasteur, n'a encore pu guérir, — un bibliophile à qui son ami Paillet avait donné la primeur de l'annonce de sa vente (quel *tuyau*!) et qui avait pu, en conséquence, mûrir son choix, on le vit, disons-nous, monter à cent cinquante-neuf mille, avec huit articles!

Ce fut le paroxysme de la bibliophilie épileptique.



Héliog. Charreyre

[illegible]MOIRES DE Mme DE [illegible]AL [illegible] 18[illegible]

[illegible]

XL

La reliure emblématique. — Japonisme.

Comme toute armée, les bibliophiles étaient précédés d'une avant-garde. Éclaireurs indisciplinés, peu exigeants souvent sur la qualité matérielle ou même sur la qualité d'art de la reliure, mais trouvant toujours que le nouveau ne venait pas assez vite, ou qu'il venait encore entaché de réminiscences classiques : ce qui, d'ailleurs, était vrai. Prompts à qualifier de « pompiers » et de « bonzes » les plus illustres des relieurs du siècle; prompts à acclamer comme chefs-d'œuvre des essais qui accusaient plus de bonne volonté que de talent; épris de

tous les néologismes en fait de reliure, bref, l'opposé absolu des trautzolâtres. Au total, très utiles (à la guerre, le succès de plus d'une charge de cavalerie a été dû aux seuls chevaux emportés). Rêvant un renouvellement intégral du décor de reliure; préoccupés des premiers dès 1875, par cette idée qui bientôt, dans l'art décoratif, va hanter tous les cerveaux : rompre avec toute tradition et CRÉER LE STYLE XIX[e], un style XIX[e] qui ne ressemblerait absolument à rien, un style original naissant de toutes pièces, du jour au lendemain. Croyant, enfin, avoir trouvé le mot magique qui ferait tomber tous les obstacles et ouvrirait le paradis d'un art nouveau.

La reliure emblématique! voilà le mot que les échos de la bibliopégie se mirent soudain à répéter! LA RELIURE EMBLÉMATIQUE!

Qu'est-ce que la reliure emblématique? C'est une reliure qui annonce, ou a la prétention de faire deviner, par la simple inspection de l'enveloppe d'un livre, quel genre de livre, même quel livre déterminé cette enveloppe renferme.

Qui a imaginé la reliure emblématique? Point du tout ceux qui en parlèrent vers 1875. Le mot

était nouveau : *reliure emblématique*, *reliure allégorique*, *reliure parlante*, *reliure symbolique*; (on disait *symbolique*, dans la reliure, quinze ans avant de le dire dans la littérature). La chose est aussi ancienne que la reliure elle-même.

Deux sortes de reliures ont été presque forcément emblématiques, et, chose curieuse, les plus opposées, la plus riche et la plus pauvre, la reliure d'orfèvrerie et la reliure commerciale. Emblématiques au premier chef, les évangéliaires, avec leurs plaques de métal ou d'ivoire représentant des scènes de l'Évangile; emblématiques souvent, les anciennes reliures gaufrées, à personnages. Emblématiques, de nos jours, les reliures comme celles du missel de Rossigneux, comme les livres de piété couverts d'émaux, ou de sculptures de Liénard et de Riester. Emblématique, d'ailleurs, toute la reliure de livres religieux, qui inscrit volontiers sur le plat supérieur le plus net des emblèmes : la croix! Emblématiques, les reliures gothiques sur les livres troubadours, et la plaque à la cathédrale sur *Notre-Dame de Paris*. Emblématiques, jusqu'à devenir de la vignette, la plupart

des plaques de la reliure industrielle moderne.

Mais la question qui se posa vers 1875 fut de transporter nettement *dans l'art du relieur-doreur et mosaïste* les habitudes de l'orfèvrerie et de la plaque. Là encore il y a, dans notre siècle, des précédents de plus en plus fréquents. Emblématique, dès le premier Empire, la reliure de l'*Histoire de l'Abeille* portant au dos, pour fers spéciaux, des ruches. Emblématique, la *Description de l'Égypte* avec fers spéciaux. Emblématique, la reliure du *Roman de la Rose* à semis de roses. Emblématiques, les reliures à émaux de Popelin, les reliures à camées de la *Vie de César*. Emblématiques, la reliure de Trautz pour un catéchisme (n° 112) et le décor à hochets pour les *Caquets de l'accouchée* (n° 115). Archi-emblématiques, la reliure « aux fleurs du mal » et autres de même audace, et aussi la reliure, restée à l'état de projet dans le cerveau d'Hankey, d'un livre sur la Commune relié avec la peau d'une pétroleuse fusillée (*sic*). Emblématiques, les reliures que nous avons montrées pour les *Heures d'Anne de Bretagne* (n° 110) et le *Missel de Châlons*, (121) etc., etc.,



Heliog Charreyre

Imp Ch Wittmann

LA GUIRLANDE DE JULIE

RELIURE D'AMAND

Où donc est la nouveauté? Elle consiste à considérer l'emblème comme une planche de salut, à le considérer comme seul caractéristique de notre temps; à l'ériger en système, l'emblème obligatoire, et à proclamer que la reliure du XIX[e] sera emblématique ou qu'elle ne sera pas.

La reliure emblématique est un genre à la fois très séduisant et très périlleux. En localisant le décor, en rendant nécessaire la recherche d'une idée spéciale pour chaque livre, elle donne satisfaction à notre ardent besoin de nouveauté. Mais l'emblème a des degrés : il commence modestement avec la simple appropriation des couleurs du maroquin, puis il admet dans l'ornement quelques allusions discrètes, ou même bien nettes quoique restant ornementales; il est la reliure-titre, la reliure-frontispice, — à moins qu'il ne devienne la reliure-rébus et ne fasse dérailler l'ornement de la reliure dans un art à côté : l'illustration, la reliure-vignette en mosaïque, trop souvent simple caricature.

Nous ne devons pas omettre ici le nom du

relieur Amand. Il aimait son métier, sans le posséder en perfection. Il eut l'instinct qu'il fallait du nouveau, sans avoir le goût assez sûr pour s'imposer. Pris de l'idée qu'il devenait nécessaire « d'égayer la reliure », il fut le premier peut-être à ériger l'emblème à l'état systématique. Il mit sur les plats et les dos de ses livres de petits sujets allégoriques mosaïqués : sur les *Contes de Perrault* un chat botté, sur *Paul et Virginie* des oiseaux qui se becquètent, sur le *Théâtre Séraphin* un polichinelle, sur *Faust* un Méphistophélès, sur la *Nana* de Zola une cantharide, sur les *Fleurs du mal* les os du bassin d'un squelette — ce fut la première reliure macabre — et ainsi de suite.

[145] Voici le type de son genre : sur une réimpression de *La Guirlande de Julie*, guirlande d'encadrement ; ceci est l'emblème, le symbole. Au milieu, papillon, oiseau sur une branche où pend une lyre : voilà le danger, la vignette en mosaïque, d'exécution gauche, presque caricaturale, avec son papillon large comme la lyre, sa lyre petite comme l'oiseau.



Héliog Charreyre — Imp Ch. Wittmann

L'ÉVENTAIL

RELIURE D'AMAND (DOUBLURE)

[146] Autre exemple : doublure de la reliure de *L'Éventail*, bordure et écran japonais[1].

Et ajoutons : sur quantité d'autres volumes, des doublures d'étoffes ou papiers japonais.

Encore une occasion où la reliure n'est qu'une manifestation particulière d'un goût général. Elle japonise parce que la révélation de l'art du Japon vient de se faire. Chose très curieuse : les écœurés de la copie, les enragés de nouveau donnent comme un seul homme dans la copie servile du Japon. Et, en couvrant une reliure d'un papier-cuir japonais, nul ne s'aperçoit qu'on ne fait pas œuvre de créateur; que cette idée peut être originale, dans le sens de singulière ou d'amusante, mais qu'elle n'est pas inédite. Nul ne se dit qu'on n'est pas moins copiste à copier du japonais que du pompéien, et que tous nos néo-japonisants ont, en somme, moins d'invention que Percier et Fontaine.... Non ! le japonisme est devenu un « état d'âme ». Inutile de lutter : il n'y a qu'à attendre et laisser passer.

1. Collection de Madame Ed. Rouveyre.

Amand ne réussit guère. Des clients, cependant, s'intéressèrent chaudement à lui : Burty, Arnauldet, Uzanne, etc. Mais encore une fois, il manquait de métier. Or, après la perfection matérielle qui règne dans la reliure depuis un demi-siècle, toute reliure mal reliée, mal mosaïquée, mal dorée est, quelle que soit l'idée de son décor, inacceptable. Amand n'arriva pas à percer, et en dernier lieu, exposant en 1882 à l'Union Centrale, fut assez malmené par le rapport. Depuis, frappé par une hémiplégie, il a cessé de relier et est aujourd'hui aux Incurables.

C'est donc une carrière malheureuse que la sienne. Cependant il mérite que son nom ne soit pas oublié. Il a été moins un relieur qu'une physionomie de relieur. Sans réussir lui-même brillamment, il a fait figure de précurseur. Son verre n'était pas grand, mais il s'est trouvé que, depuis, chacun y a voulu boire, et en fin de compte, ce verre est devenu l'urne d'où a coulé un fleuve d'emblèmes. Fleuve trouble d'ailleurs, fort mêlé, et qui a besoin d'être filtré par une critique impitoyable.

XLI

Les relieurs érudits. — Les histoires de la reliure ancienne.
Renaissance d'un procédé.
Marius : le cuir incisé encastré. — Gruel : le cuir ciselé.

Pour être dans l'exacte vérité, l'histoire de la reliure exigerait ici un chapitre spécial qu'on pourrait intituler, à la manière de Victor Hugo : *Marius a plusieurs bonnes idées de suite, 15, rue du Four-Saint-Germain.* (Et aussi boulevard Saint-Germain, 179.) Mais ce chapitre serait trop touffu. Fractionnons.

Des idées de Marius, la dominante fut celle qu'il avait de lui. Entendez ceci sans raillerie. Nous voulons dire : la conviction forte qu'il garda,

quoique excommunié par les bibliophiles alors les plus réputés, qu'il était, lui Marius, dans le vrai en cherchant du nouveau, et que la bonne manière de prendre exemple sur les relieurs anciens, de faire ce qu'ils avaient fait, était, non pas de les recommencer éternellement en les copiant, mais de les continuer en créant des décors originaux pour les livres de notre temps. Pour du nouveau, il avait la certitude d'être de taille à pouvoir en donner. Et là-dessus, luttant avec une ténacité âpre, encouragé par quelques rares bibliophiles, il s'échauffait, protestait, attaquait, et dans des conversations-tournois tenues chez les libraires, continuait à rompre force lances contre les préjugés des bibliophiles, et pour ses idées; enflammé, loquace, combatif, c'était en chair et en os le Chassagnol de *Manette Salomon* transporté dans le monde de la reliure. Vraiment il devenait de plus en plus curieux à suivre, ce Marius!

Il lui prit une colère contre les trautzolâtres, en qui il sentait l'obstacle, et fonça dessus. De quel droit, d'abord, se déléguaient-ils eux-mêmes comme de prétendus sauveurs de la reliure,

chargés de la maintenir pour son bien dans la voie de la copie? Parce qu'ils pinçaient les coiffes, confondaient souvent le métier avec l'art, et poussaient de petits cris hystériques sur une reliure aux armes de Madame de Pompadour ou même de Marie-Antoinette, ils se figuraient donc, ces vénérants, être seuls à connaître le glorieux passé de l'art de la reliure, tandis que les autres l'ignoraient?

Marius répondit par un coup droit: « Comme procédé exterminateur, vous avez toujours la reliure ancienne à la bouche. Eh bien, parlons-en donc une fois! » Et en 1880 il publia, chez Morgand et Fatout, *La Reliure française, depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la fin du* XVIIIe *siècle.*

Ce beau volume, — Marius a aussi de fort bonnes idées sur la confection matérielle des livres, — ce travail, ni trop dilué, ni trop bref, mais d'heureuses proportions, bien documenté comme reproductions à l'appui, apprend sur la reliure ancienne tout ce qu'il faut savoir, et demeurera un des livres de chevet de l'amateur de reliures. Serrant le sujet en homme du

métier, qui ne se laisse pas émouvoir par des considérations latérales, pas même à l'occasion par la provenance des Valois, à plus forte raison par le *Boutez en avant* de la Du Barry, il s'en tient à ces deux éléments, le métier et l'art, la reliure et le décor, et ses admirations sont directement proportionnelles à l'art. Impossible de parler avec plus de passion des reliures de la Renaissance. Rien de plus intéressant que le chapitre sur le grand doreur de Henri II, écrit par le fils d'un des grands doreurs du XIX[e] siècle.

Nous disons : écrit par Marius fils. En effet, bien que le titre de *La Reliure française* porte : *par MM. Marius Michel, relieurs-doreurs*, le livre est exclusivement du fils, et le nom du père n'y a été mis que par piété filiale. Marius, encore une fois, avait pour son père un véritable culte; il ne l'avait jamais quitté, si ce n'est pour la campagne de 1870-71; ensemble ils s'étaient toujours excités à deviser de leur art, ensemble ils avaient formé leur collection de frottis des beaux modèles anciens. Marius put donc, en fait, considérer son père comme son collaborateur.



Heliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

PORTEFEUILLE



Pour sa gloire, d'ailleurs, Marius Michel père n'a point besoin d'être Marius le critique, il lui suffit d'avoir été « Marius le Doreur », auquel Eugène Villemin, en 1868, adressait ces stances :

Sous ton fer, Marius, comme au temps du Valois,
Dentelles et fils d'or croisent leurs arabesques....

Des vieux rimeurs c'est toi qui redores les tombes,
Tes mains avec amour en sculptent le portail;
La reine Marguerite y tient son éventail,
L'œil rieur et penché sur un nid de colombes.

Le Doreur tient son art de la fée ou du gnome,
Des toisons du Maroc il cisèle la peau;
Cellini de notre âge, à son humble escabeau
Des gloires d'un grand siècle il rajeunit le dôme....

Il creuse avec l'outil l'ogive, l'arc, le cercle;
On dirait qu'un Génie aux doigts de papillon
De ce brillant labour lui trace le sillon.
Et le livre flamboie, orné de son couvercle.

Le vieil amour que j'ai pour nos poudreux chefs-d'œuvre
Te doit grâce et louange, artiste au burin d'or.
Embaume ces débris; sauve-nous ce trésor
Qui veut des soins d'apôtre et non pas de manœuvre.

Sous ton fer, Marius, comme au temps du Valois,
Dentelles et fils d'or croisent leurs arabesques....

Rapprochez maintenant la remarquable étude de Marius fils des superficielles connaissances de Lesné sur le passé de la reliure et voyez le chemin parcouru, de 1820 à 1880. Le siècle du collectionnisme, de la critique, et de la copie, s'est interposé entre les deux, faisant de tous les relieurs, plus ou moins, des érudits sur l'histoire de la reliure. Les moins instruits connaissent la reliure ancienne pour l'avoir maintes fois copiée. Ceux qui ont poussé plus loin connaissent à fond la reliure rétrospective et la jugent avec un goût sûr. Le livre de Marius ouvre une série.

Léon Gruel, continuateur de la maison de son père, d'abord avec son frère du second lit, Edmond Engelmann, puis seul, est à la fois érudit et passionné, ce qui ne va pas toujours ensemble. Il sait causer sur la reliure. Eh! beaucoup le savent, ou en ont la prétention. Mais quand il parle sur son sujet, Gruel est vif et chaud : voilà qui est rare. Il a formé dès longtemps, autant par goût que par nécessité professionnelle, une collection de reliures, ou plutôt un musée où sont entrés tous les objets ou

documents divers relatifs aux reliures : actes de l'état civil, règlements, comptes, factures, adresses, autographes, brochures, rapports, etc. Ainsi armé, Gruel a publié le *Manuel historique et bibliographique de l'amateur de reliures*, 1887. Ce travail diffère absolument de celui de Marius. C'est, à la suite d'une brève étude sur les anciens styles, un curieux dictionnaire des relieurs, biographique et analytique, très développé. Ce qui est également nouveau, c'est le nombre et l'intérêt des reliures et autres pièces reproduites à profusion.

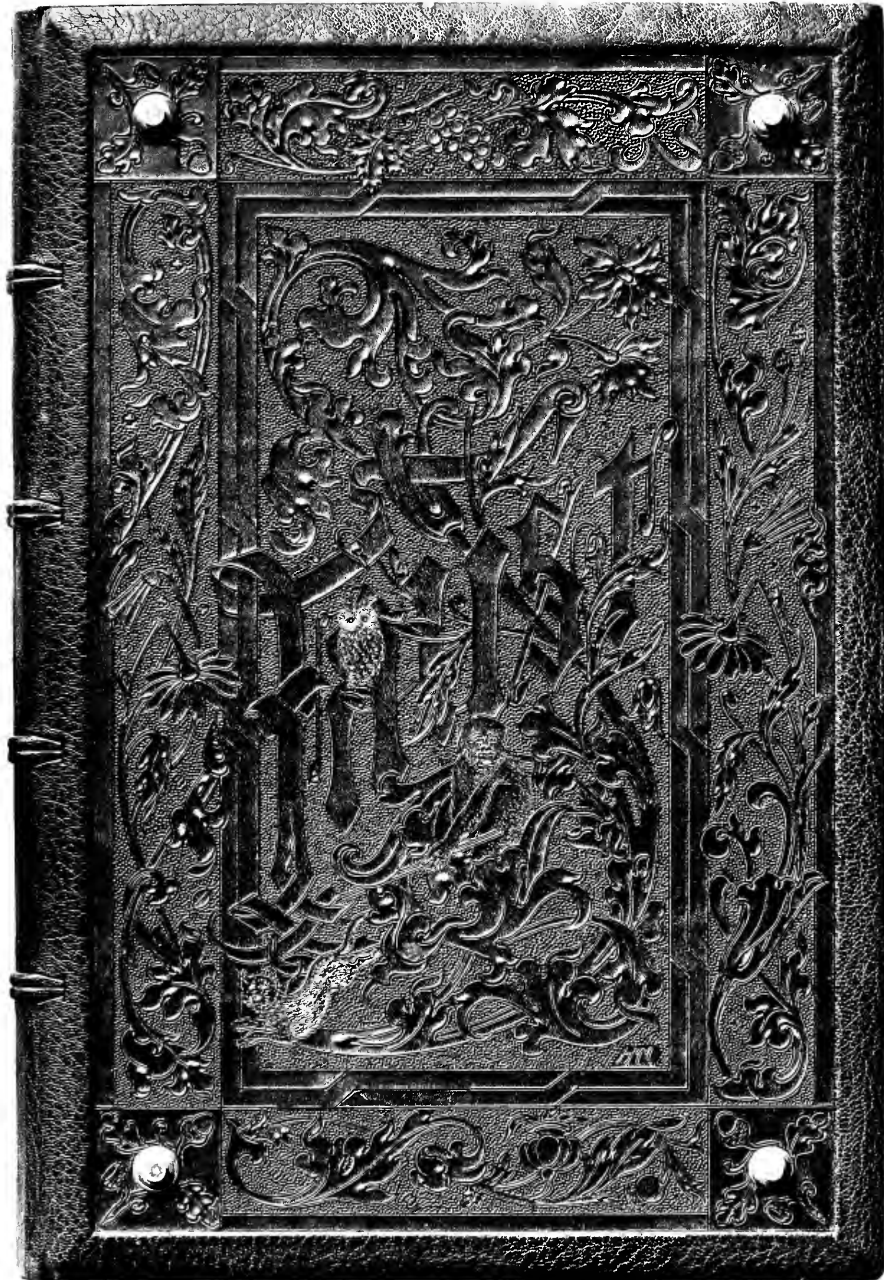
Ajoutez à cela la partie rétrospective et critique du *Traité de l'art du Relieur* d'Émile Bosquet, — et le cours professé par Wynants aux élèves relieurs de l'école Estienne.

Parallèlement aux travaux des relieurs érudits, prenez ceux des écrivains d'art : le chapitre de la reliure dans *Le Livre* d'Henri Bouchot, — *La Reliure ancienne*, 116 planches, d'après les modèles anciens ou leurs copies, introduction par Gustave Brunet, — *Les Reliures d'art à la Bibliothèque nationale* par Henri Bouchot, avec 80 planches, — *Les Relieurs français* d'Ernest

Thoinan, en trois parties : histoire de la communauté des relieurs, étude sur les styles, dictionnaire des relieurs, avec cette épigraphe empruntée au comte de Laborde : *La reliure est un art tout français*; — les notices éparses dans les répertoires de libraires, car les libraires, eux aussi, sont devenus des érudits en fait de reliure ; — les notices critiques insérées à l'occasion dans le catalogue de la librairie Morgand; — la préface des *Femmes Bibliophiles* d'Ernest Bauchart; *La Bibliothèque des Valois*, du même ; — les séries de reproductions comme celle du catalogue Lacarelle, ou celle du catalogue Dutuit que Morgand va publier; etc., etc. Enfin, si vous voulez, les études publiées à l'étranger, comme le *Bookbinding in France* de Fletcher, dans le *Portfolio.*

Et vous reconnaîtrez que, sur le fait de la reliure rétrospective, nous sommes aujourd'hui formidablement documentés.

Toute cette érudition d'ailleurs, nous l'avons dit en commençant, n'arrive point à nous apprendre ce qu'il serait surtout intéressant de savoir, trois ou quatre points, mais capitaux :



qui dessina les décors de la Renaissance? qui fut Le Gascon? qui trouva la dentelle XVIIIe? etc.

Elle laisse aussi de côté le XIXe siècle. Par discrétion, les relieurs n'osent pas écrire sur les relieurs modernes, et les bibliophiles ne veulent pas, par dédain.

Enfin cette immense documentation arrive juste pour remplacer par des images les réalités plus tangibles, au moment où la reliure ancienne, accaparée et fixée dans les grandes bibliothèques, disparaît de plus en plus de la circulation et s'épuise comme objet de vente.

L'érudition de nos relieurs n'a pas produit que des histoires de la reliure, résultats relativement platoniques. Elle a profondément modifié le champ d'action du décorateur de reliure, en ressuscitant et rajeunissant un ancien procédé oublié depuis des siècles, et en donnant comme rival, au cuir doré, le cuir travaillé.

Incidemment faut-il dire ici un mot des cuirs de Dulud? Oui, à titre de curiosité anecdotique.

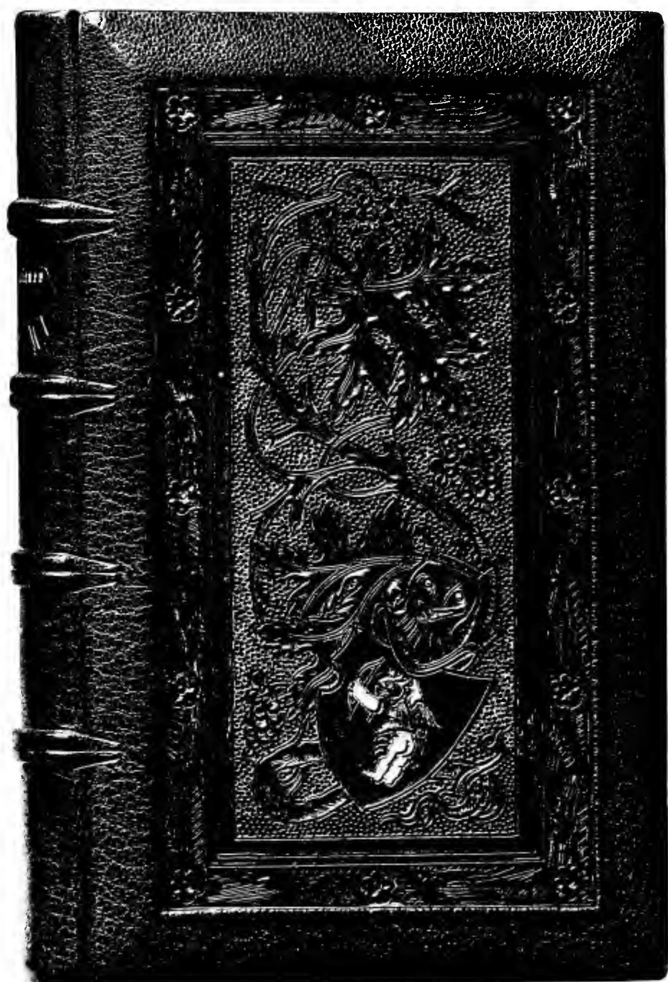
Vers 1840, Dulud, fabricant de cuirs pour

ameublement — sa maison existe encore aujourd'hui rue de Richelieu — modelait le cuir, en le chassant, après l'avoir amolli, dans les creux d'un moule de fonte; la surface extérieure du cuir prenait l'empreinte et donnait ainsi un relief; la surface interne se creusait, et on la nivelait en la remplissant d'une pâte durcissante faite de colle et de sciure de bois.

[147] Voici une application de ce procédé qui rentre dans notre sujet. C'est un portefeuille, dont le plat supérieur forme un panneau d'arabesques, avec médaillon central à relief très considérable, et dans les angles, les statues de la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, et la Musique. Ces statues sont du xixe, les arabesques sont Renaissance, le sujet central un peu troubadour, et le tout est curieusement 1840[1].

Rossigneux, qui nous renseigne sur cette fabrication, se souvient que les premiers paquebots à vapeur de la Méditerranée furent décorés intérieurement avec des cuirs en relief de Dulud.

1. Collection Gruel.



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

LES CONTES DROLATIQUES

CISELÉE DE MARIUS MICHEL

Seulement, les vers, affriolés par ce menu à trois services, cuir, sciure et colle, n'en firent qu'une bouchée, et rapidement les panneaux décoratifs devinrent des écumoires.

Reprenons. En 1879, Marius saisi d'une nouvelle idée, avait commencé ses recherches sur les cuirs gravés, incisés : procédé perdu depuis le XVI[e] siècle. Ses visites à la collection Spitzer, chez M. Lebarbier de Tinan (transfuge de la bibliophilie de 1875 qui, divorçant avec sa bibliothèque, avait passé armes et bagages à la collection des boîtes en cuir), enfin un coffret prêté par l'architecte Corroyer, mirent l'adroit relieur au fait, et dès 1881 il se montrait maître absolu du procédé dans la reliure d'un *Faust* de 1828 avec lithographies de Delacroix.

Le procédé de Marius consiste à prendre une plaque de cuir de bœuf, très épaisse — un demi-centimètre — et à graver, à inciser avec une pointe à froid ou à chaud le dessin à obtenir. On peut ensuite modeler le cuir en le soulevant. Enfin on peut le colorer de teintes diverses. La plaque de cuir une fois terminée, on la fixe dans

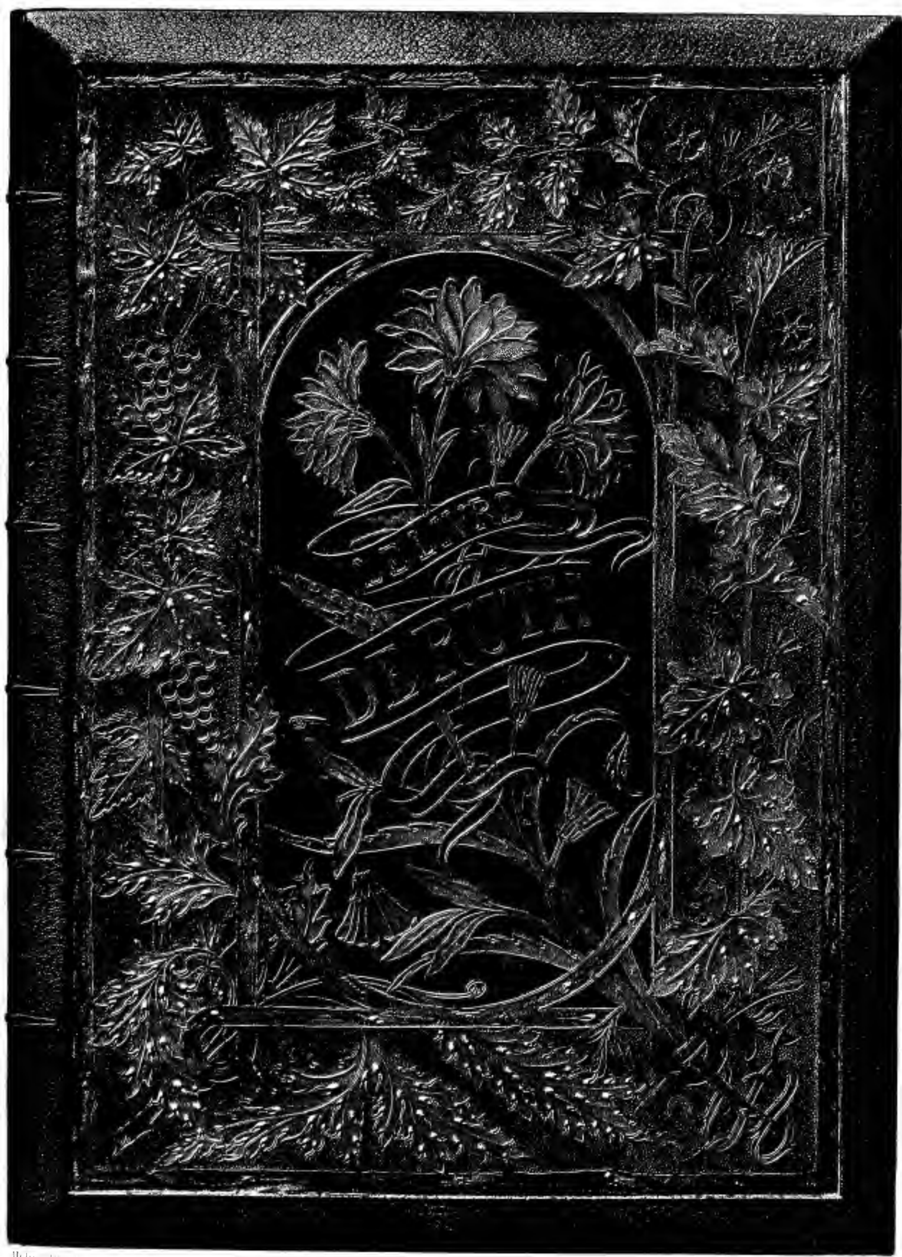
le plat de la reliure, où un vide a été ménagé pour recevoir cet objet pour ainsi dire étranger. Le cuir encastré de Marius ne fait pas corps avec la reliure, il est rapporté, comme le serait un émail ou une plaque de métal.

[148] Nous reproduisons, non pas le premier *Faust* relié par Marius[1], mais une répétition à peu près identique, sur un second *Faust* : bande d'encadrement, coins avec gros clous, panneau central; titre du livre et flore décorative se détachant sur un fond criblé; chouette, singe, chat[2]. L'exécution est très nerveuse.

Un des plus remarquables cuirs ciselés de Marius fut placé dans la reliure d'un *Tewerdanck*, vendu par Morgand il y a quelques années. Le sujet en était un homme d'armes d'après Albert Durer, de la plus belle facture.

On devine qu'il est toute une catégorie de livres auxquels convient d'emblée un cuir incisé

1. Il a été reproduit dans *Estampes et Livres*.
2. Bibliothèque Eugène Paillet.



moyen-âgeux : *Rabelais*, *Notre-Dame*, *les Cent Nouvelles nouvelles*, *le Juif errant*, etc., enfin :

[149] *Les Contes drôlatiques*. En même temps que le feuillage ornemental, sur fond criblé, Marius a mis ici très à propos un petit rappel de l'illustration de Doré[1].

Jusqu'ici, le cuir incisé, appliqué à des livres anciens ou genre ancien, affecte des allures archaïques; mais Marius, l'employant bientôt pour des livres modernes, montre que le procédé ressuscité est aussi susceptible de rajeunir et de prendre un style absolument différent de celui des modèles anciens :

[150] *Le Livre de Ruth*, Hachette, 1876. In-folio. Décor obtenu par la plante ornementale[2].

Ici nous sommes bien en présence d'un art original, imprévu, qui ne rappelle rien du passé. Une idée nouvelle de décor se dégage.

1. Bibliothèque L. Conquet.
2. Musée des Arts décoratifs.

Dans les premiers cuirs à décor moderne il faut citer aussi le *Cantique des Cantiques*, exemplaire Rattier. On avait parlé de cette reliure à Renan, auteur de la traduction du Cantique; il demanda à la voir et écrivit sur le premier feuillet de garde : *Quelle reliure ! et comme elle est digne de ce beau livre d'amour ! E. Renan.* Nous citons pour la curiosité, car en matière de reliure les écrivains ne font pas toujours autorité absolue. Ils ne la connaissent pas et ne s'en occupent pas, ayant bien autre chose à faire : quelques-uns traitent même les bibliophiles comme de vils homuncules. Mais qu'ils viennent à voir un de leurs livres sur lequel un bibliophile a fait mettre une reliure de beaucoup d'argent, et ces sicambres s'attendrissent, ont des extases, et sur le papier de garde, des jugements profondément admiratifs. Le bibliophile, alors, leur paraît immense!

Quel accueil reçut le nouveau procédé? Le rapporteur de l'Exposition de l'Union Centrale en 1882, Alfred Firmin Didot, lui fut nettement favorable, ainsi que la jeune bibliophilie. Les



Imp. Ch. Wittmann

L'IMITATION (GRUEL ENGELMANN)

RELIURE DE LE [illegible] CUIR MODELÉ

vénérants critiquèrent : « c'était curieux, assurément; c'était peut-être de l'art, mais ce n'était pas encore de la reliure : les livres ne sont pas faits pour être regardés d'un seul côté, etc. » Marius tint bon, appuyé par quelques amateurs et par son père. Dans ce procédé ancien, mais dont on pouvait tirer des applications modernes, il trouvait une nouvelle source de décor, surtout la possibilité d'aborder certaines formes d'ornements, d'exécuter des détails que la technique du métier de doreur ne permet pas.

Conformément à la règle de contre-pied que nous avons posée, vous pouvez prédire ce qui va arriver. Les trautzistes tiennent le cuir ciselé pour mort-né; tenez qu'il va vivre et prospérer. Et Dieu sait si depuis on en a usé et abusé! Mais ne parlons pas ici de ce qui arrivera plus tard : pour l'instant nous ne sommes pas à l'abus.

Gruel, en même temps que Marius, reprenait le cuir travaillé, mais d'après un autre principe, c'est-à-dire sans rapporter dans la reliure un cuir étranger, et en travaillant, peut-on dire, dans la *couvrure* elle-même. Il relie le livre en

peau de vachette épaisse de deux à trois millimètres. C'est cette peau même, cette couvrure, qui, convenablement ramollie, est soulevée, modelée comme de la cire, colorée, et enfin durcie. L'énoncé de la méthode est simple, mais l'exécution demande des tours de main fort délicats.

[151] La reliure d'une grande *Imitation de Jésus-Christ* imprimée en chromolithographie chez Gruel et Engelmann, montrera, avec les rinceaux de son sujet central et de ses bandes d'encadrement, avec la flore décorative, les banderoles et les attributs des angles, à quel point de ductilité la vachette a été amenée et quelle finesse de détail on peut en obtenir.

[152] *Imitation* in-8, imprimée à Lyon chez Perrin; cuir fauve, modelé d'après le dessin de Rossigneux. Des épis entourent un médaillon sur lequel passe la devise de Gruel : *Labore fructus*, et portant le monogramme *L. G.*

A noter : les cuirs travaillés vont être l'appoint le plus sérieux de la reliure emblématique.



Heliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

L'IMITATION (PERRIN)
RELIURE DE LÉON GRUEL, CUIR MODELÉ
(DESSIN DE ROSSIGNEUX)

XLII

La reliure d'orfèvrerie.

De la reliure en cuir ciselé à la reliure d'orfèvrerie il n'y a qu'un pas, même moins, puisque avec les cuirs encastrés nous sommes déjà dans la reliure à ornementation rapportée.

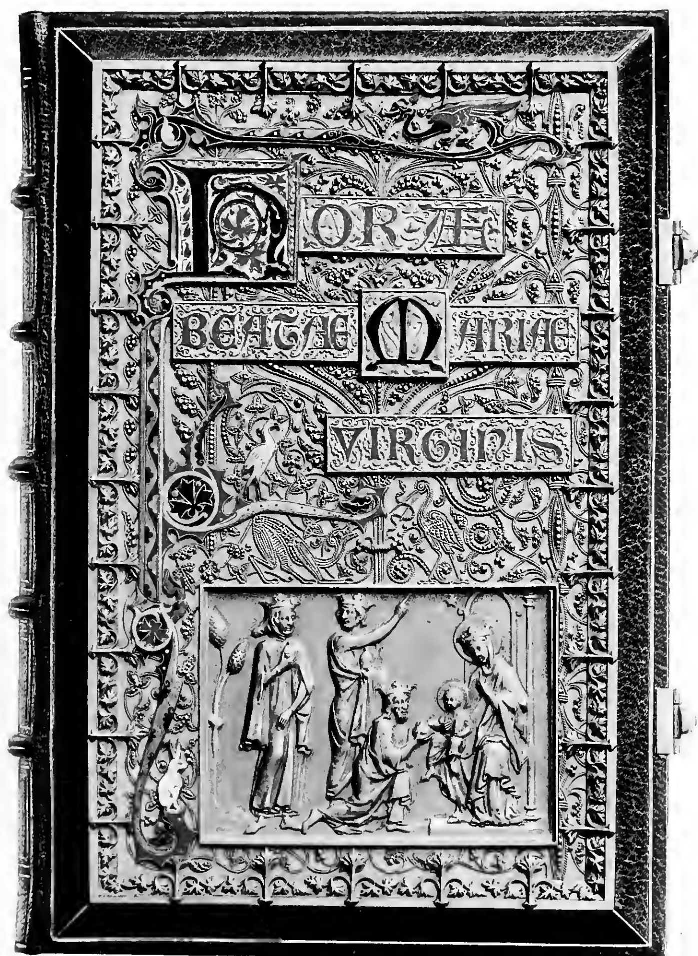
La reliure d'orfèvrerie a toujours les mêmes occasions de se manifester : — d'une façon permanente et assez développée, dans les fermoirs et garnitures de livres de prières et d'albums; — d'une façon isolée, pour fournir un présent ou satisfaire à un caprice d'amateur. Dans le livre de piété, l'orfèvrerie recherche volon-

tiers les formes du passé. Nous l'avons vue un moment avoir une quasi-originalité avec Rossigneux, Liénard et Riester; puis elle se met à être résolument moyen-âge ou gothique Viollet-le-Duc; la question est maintenant de savoir si l'on va pouvoir lui infuser des idées nouvelles.

Voici, dans la manière ancienne, la perfection du genre :

[153] Falize. Plat supérieur de la reliure d'un ancien manuscrit d'*Heures de la Vierge*. Plaque d'orfèvrerie composée sur la commande de Léon Gruel pour l'Exposition de 1878.

Décoration en émail, ciselure et travail de bijouterie au filigrane. La plaque est d'or, bordée d'une moulure ornée de feuilles en relief et ciselées. Les lettres du titre, en émail translucide, sont cloisonnées sur fond d'émail opaque. Toute l'ornementation du fond est obtenue au moyen de cordelés et de grains d'or. Les champs ont été émaillés ensuite en bleu turquoise pour faire ressortir cette broderie d'or. Au bas de la plaque s'incrit, dans un rectangle,



Heliog Dujardin

Imp Ch Wittmann

HEURES DE LA VIERGE

PLAT EN ORFEVRERIE PAR FALIZE

(RELIURE DE LÉON GRUEL)



un repoussé d'or fin : l'Adoration des Mages, d'après une miniature ancienne.

L'exécution de ce morceau est une merveille. Il en coûta dix mille francs. Ce haut prix a même amené un résultat singulier : c'est que depuis, le manuscrit a trouvé un acquéreur, mais qui n'a point voulu se charger de l'énorme dépense de reliure; le manuscrit a été retiré pour être vendu seul et la reliure des *Heures de la Vierge* ne renferme plus aujourd'hui qu'un bloc de papier blanc.

Quoique l'orfèvre n'ait pas essayé ici de faire le pastiche d'une ancienne plaque d'évangéliaire, on ne peut dire cependant qu'il ait fait une œuvre XIX[e].

Mais au même moment l'occasion se présentait pour lui d'une reliure d'orfèvrerie véritablement moderne :

[154] Falize. Reliure mise sur l'*Adresse des Exposants français de 1878 à M. Teisserenc de Bort, ministre du Commerce.* Pour principal élément, la belle médaille de Chaplain prise

sur le type original, de grand module et bien supérieur aux médailles éditées et distribuées. On en fit pour la reliure une épreuve unique en or. Au-dessous, la copie en émail, genre Limoges, du dessin de Paul Baudry pour le diplôme des récompenses : cet émail a été peint par Alfred Meyer. Ces deux motifs, l'émail et la médaille, sont entourés d'une bordure en argent repoussé, d'un relief doux, avec vigne, blé, attributs de l'agriculture, de l'industrie, la dédicace.

Ici l'évolution est faite, et nous sommes en présence d'une œuvre remarquable et bien nouvelle.

Parmi les reliures nées du caprice et de la fantaisie d'amateur, on peut citer :

L'exemplaire Burty de l'étude sur *Les Ex-Libris*, par Poulet-Malassis. Reliure janséniste par Petit, avec monogramme aux angles. Au centre est encastrée une petite plaque de fer niellé, reproduction de l'ex-libris Burty ;

L'exemplaire Goncourt de *Manette Salomon* encastrant sur chaque plat du livre deux émaux



Héliog Charreyre

Imp Ch Wittmann

ADRESSE DES EXPOSANTS DE 1878

ORFÈVRERIE DE FALIZE

de Popelin représentant Manette en tenue de pose académique sur la table à modèle et vue face et pile;

La reliure avec des porcelaines de Sèvres, commandée par Champfleury pour son *Violon de faïence.*

Jusqu'ici nous sommes toujours dans la note d'art.

Dans la note de simple étrangeté, la reliure de *Napoléon le Petit,* dans laquelle Burty avait fait enchâsser par Amand une abeille prise au manteau impérial. Point n'est besoin de dire que le genre est scabreux, et qu'à déposer des objets divers dans des reliures on peut finir par des mèches de cheveux. — Nous tombons dans l'excentricité, et il ne s'agit plus que de savoir de qui est la mèche.

Marius, pris un moment de l'idée de rénover le décor du paroissien, fit imprimer sous sa direction et édita en 1885 un *Livre d'Offices.* Il y mit quelquefois, quand il devait servir de missel pour mariage, des reliures ornées dans un angle de gracieux bouquets, de fleurettes, et

portant enchâssé un chiffre en argent donnant les initiales de la mariée.

[155] Voici un exemplaire particulier du *Livre d'Offices* de Marius. Reliure janséniste foncée enchâssant une plaquette en bronze du sculpteur Dubois : la Foi, et rappelant une des statues du tombeau de Lamoricière[1].

Toutes ces reliures décorées par ornementation rapportée, empruntée à un art autre que celui du doreur sur cuir, sont emblématiques. En quoi, d'ailleurs, elles ne révolutionnent rien et n'innovent pas, mais continuent simplement la tradition.

Placez, s'il vous plaît, la Foi, plaquette de Dubois, posez le paroissien de Marius à côté d'un christ en ivoire sculpté sur le plat d'un évangéliaire de la Bibliothèque Nationale, travail du ve (?) siècle. Vous avez l'alpha et l'oméga du genre. Quatorze cents ans de reliure emblématique!

1. Collection de Mme Henri Beraldi.



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

LIVRE D'OFFICES 1885

RELIURE DE MARIUS MICHEL

(PLAQUETTE DE DUBOIS)



XLIII

Attaques contre le trautzisme. — Publication de Marius sur la reliure commerciale et industrielle.

Ainsi les idées nouvelles se font jour de toutes parts.

N'oublions pas que c'est une bataille que nous racontons : la grande bataille des traditionnaires contre les novateurs.

Les traditionnaires se sont donné l'étrange objectif de s'opposer à toute infiltration d'idées nouvelles.

Or la journée s'avance et, dans leur position de cordon sanitaire, ils sont débordés, tournés, percés. Donc la partie est perdue pour eux;

donc leur défensive infructueuse va se changer bientôt en une retraite; donc les novateurs, qui sont devenus offensifs, vont sonner la charge et se ruer à l'assaut.

A commencer par Marius. Quand il écrivait en 1879 son *Histoire de la Reliure* parue en 1880, Trautz vivait : impossible d'en parler librement.

Et voici que Trautz meurt. Enfin on peut dire ce qu'on a dans l'âme ! Et Marius, victime des trautzistes, fabrique aussitôt un brûlot tout chargé de feux grégeois, qu'il lance dès 1881 sur le camp ennemi.

Le prétexte est d'ajouter à l'*Histoire de la Reliure* un appendice traitant de *la Reliure commerciale et industrielle*, de la reliure à plaques.

Vivement, dans ce fascicule de cent pages, Marius abat la partie rétrospective du sujet. Il aborde le XIXe siècle, il a hâte de parler de la reliure contemporaine. Avec Thouvenin — qu'il se permet, je crois, d'appeler « le trop fameux Thouvenin » — il est déjà nerveux et certainement plus dur qu'il ne convient. Enfin, sous le

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LES PETITES FILLES MODÈLES

HACHETTE ET Cie

Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

BIBLIOTHÈQUE ROSE

PLAQUE DE CATENACCI





Hélioğ. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

DESSIN DE PLAQUE, PAR RAMBERT



premier prétexte venu, il lâche la reliure commerciale pour décharger enfin son cœur. Il en vient à Trautz, et les passions de la querelle des deux dorures éclatent. Marius montre « l'art du doreur tombé depuis la Restauration aux mains des *ouvriers allemands* : les Muller, les Kœhler, les Ihrig, les Kleinhans, qui eurent dans leur temps une certaine réputation malgré leur médiocrité. A côté de ces doreurs, des graveurs de fers à dorer, allemands aussi, comme Haarhaus, et ne démentant pas leur origine. Quelle lourdeur, quel manque absolu d'imagination! Deux seulement d'entre ces étrangers eurent une réelle valeur : Niedrée, trop peu apprécié de nos jours, et Trautz ».

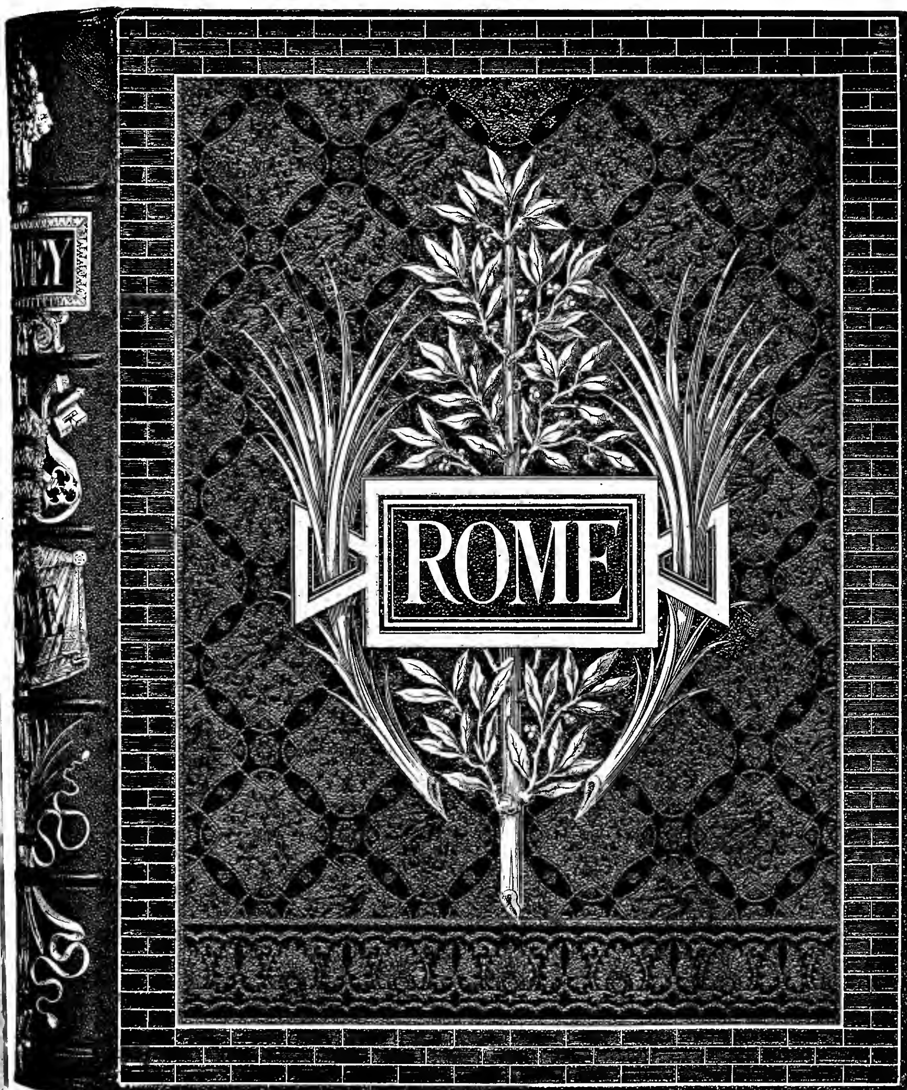
Quelle joie secrète, d'essayer de faire rentrer Trautz dans le rang des Tudesques! Puis, sous couleur d'éloge, quelle charge à fond!

« Il a fallu à Trautz les conseils et l'exemple de son beau-père, une extrême ténacité au travail, cet ardent amour de son art, pour arriver à une réputation justifiée; *malgré tant*

de laborieux efforts, s'il a rendu à la reliure des services inappréciables en revenant aux saines traditions techniques du passé, son œuvre n'aura laissé aucune création nouvelle : *tout était pour lui écueil*; aussi n'a-t-il fait que reproduire et imiter les maîtres anciens; *encore a-t-il délaissé ceux de la Renaissance, trop difficiles à interpréter*, pour se donner tout entier à ceux des XVIIe et XVIIIe siècles. Plus encore à ceux du XVIIe siècle, *parce que les outils gravés à l'avance jouent dans leurs œuvres le rôle le plus important*. Il fit cependant pour quelques privilégiés des dorures du XVIe; *mais il choisit, parmi les Grolier, ceux qui sont presque exclusivement composés de filets droits.* »

Comme le Mordaunt de *Vingt ans après* venge sa mère, Marius, lui, venge son père : il essaie de poignarder Trautz avec un filet courbe.

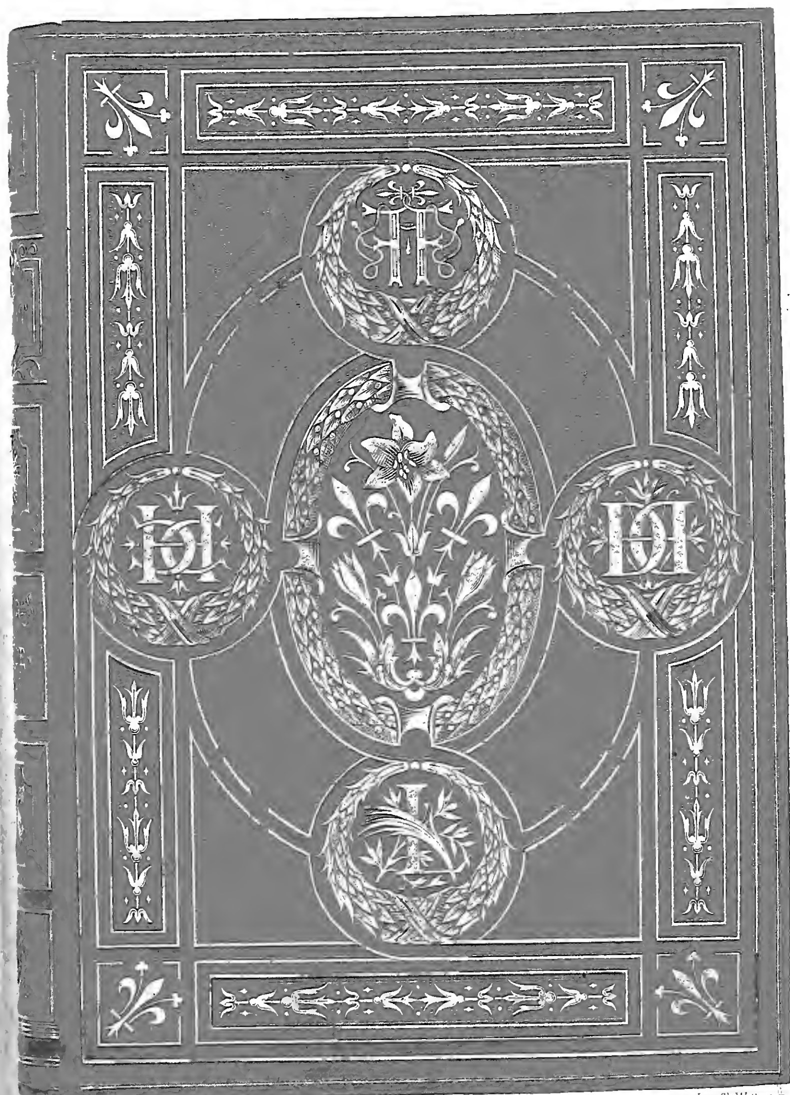
« L'influence qu'il a exercée sur la reliure française depuis 1850 ayant eu son contre-coup dans la reliure commerciale (???) *nous oblige à apprécier l'œuvre d'un confrère sur lequel la tombe vient à peine de se fermer*. Nous aborde-



Heliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

ROME 18[illegible]

[illegible] DE ROS[illegible]



Héliog Charreyre

Imp Ch Wittmann

HISTOIRE DE FRANCE DE GUIZOT 1877

PLAQUE DE ROSSIGNEUX



rons cette question délicate avec tout le respect que nous inspirait l'honorabilité de son caractère, *mais avec une entière liberté de jugement.* »

« Il est indiscutable que pour apprécier Trautz à toute sa valeur, il faut se reporter au temps où il s'est produit, et non le comparer aux doreurs actuels; car, dans cette brillante phalange, qui grossit chaque jour, *beaucoup ont poussé l'exécution de la dorure à des limites que notre regretté confrère n'a jamais atteintes....* »

« Pendant les quinze dernières années de sa vie, un petit groupe d'amateurs, vétérans pour la plupart des bibliophiles de 1840, lui avait voué un véritable culte; mais ce fanatisme devait amener, comme toutes les exagérations, les résultats les plus étranges et les plus opposés au but que l'on s'était tout d'abord proposé. Livres gothiques, romans de chevalerie, poètes du XVIe siècle, furent couverts de dessins de l'époque de Louis XIII et de Louis XIV. *C'était un anachronisme perpétuel....*

« Le succès des reliures de Trautz a été la véritable cause de l'abus que l'on a fait des fers

du XVIIe, dessins charmants se prêtant parfaitement à l'ornementation de certains livres, mais qui ont été employés hors de propos par tout le monde. Nous avons été souvent, comme doreurs ou comme relieurs-doreurs, contraints de pousser des dorures XVIIe sur des livres de toutes les époques, *mais nous avons la consolation de ne l'avoir jamais fait sans protester....* »

N'oublions pas que Marius Michel père est censé parler ici en même temps que son fils. Elle a une nouveauté piquante, la situation du doreur qui pousse en protestant, ou qui proteste en poussant !

« Cet abus dure encore et ne cessera que lorsque les amateurs ne *craindront plus de voir les reliures de Trautz, dont ils possèdent de nombreux spécimens, se déprécier par l'abandon de son style favori....* N'a-t-on pas vu la faveur dont jouissent ses reliures auprès des bibliophiles surexciter la spéculation, faire monter les volumes portant sa signature à des prix si excessifs que des qualités cent fois plus grandes encore ne sauraient les justifier, enfin donner



Helioᵍ Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

L'INDE DES RAJAHS, 1874.

PLAQUE DE ROSSIGNEUX

naissance à ces pastiches de son travail, musée des copies de copies? *On veut lui ressembler jusque dans ses erreurs : comme lui, on pousse titres et encadrements de dos de travers.* Ces irrégularités voulues, cette fausse naïveté font sourire. Laissons à cet excellent relieur d'une valeur incontestée, *malgré ses défauts comme doreur*, son plus grand mérite : la part qu'il a prise dans le mouvement de renaissance de la reliure d'art; mais passons à autre chose. »

Ce *passons à autre chose* ne manque pas d'une certaine allure superbe!

La protestation contre les vénérants, contre le goût de la copie qui a inutilisé, au point de vue de la création et de la nouveauté, d'illustres doreurs tels que Trautz et Marius Michel, semble toute simple aujourd'hui. En 1880 elle semblait encore révolutionnaire, et, détail fort piquant, c'est au quartier général du trautzisme, c'est chez Morgand que s'éditait l'engin explosif de Marius!

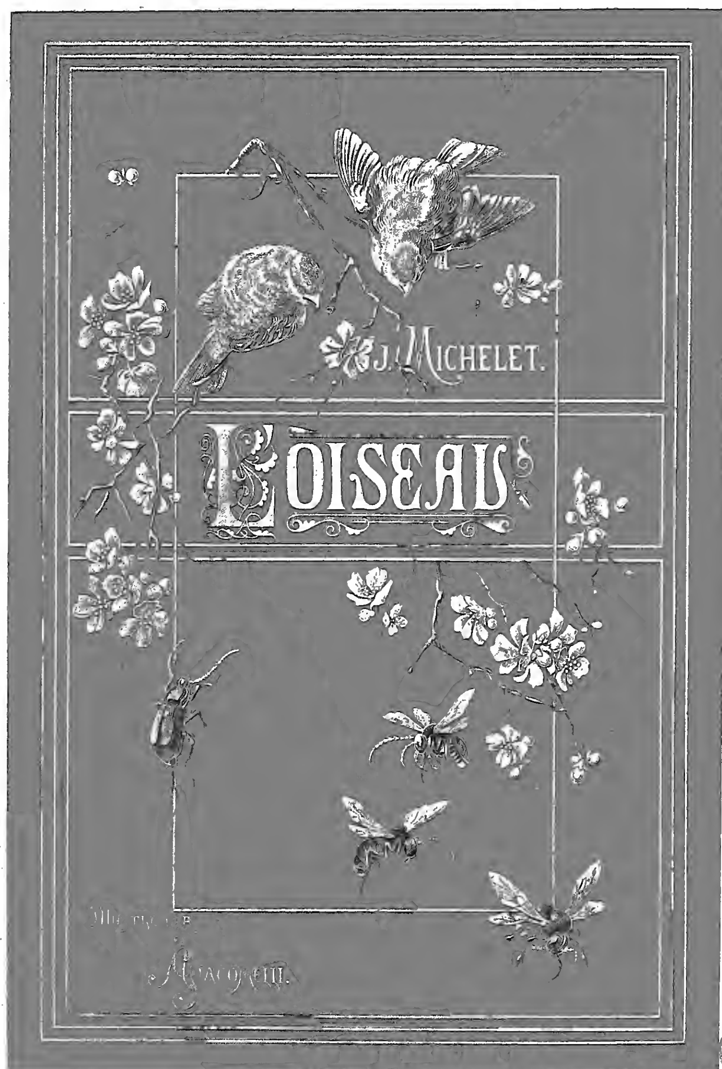
Il y avait bien un peu de pamphlet dedans, une tentative d'ailleurs vaine pour déboulonner

Trautz en tant que doreur. On peut bien pardonner un peu de rancune à un artiste qui avait été persécuté sans pitié par les trautzistes.

Ah! trautzolâtres, voilà pourtant ce que vous attirez à votre dieu, et quelles mauvaises campagnes vous avez faites que ces campagnes d'obstruction et de dénigrement. Empêcher les gens d'arriver, mauvais rôle à prendre. Les aider au contraire, là est la vérité.

Après avoir noté ce moment historique : l'attaque directe contre Trautz, faisons comme Marius et « passons à autre chose ».

Cet autre chose sera précisément la reliure industrielle, ce que nous avons appelé la reliure d'usine. Nous l'avons vue s'établir en 1840 : avec les années, elle a pris un développement immense et s'est constamment rapprochée de son but spécial, qui est de relier beaucoup, vite, et à bon marché. Les « progrès » — qui font passer un frisson sous la peau des bibliophiles — ne se comptent plus. Comme Guillotin, jadis, avait donné son nom à l'instrument à rogner les têtes, Massiquot donne le sien à l'instrument à



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

L'OISEAU

PLAQUE DE GIACOMELLI

raccourcir les livres; le balancier à genouillère remplace le balancier à vis, on invente des presses à tirer en or et couleurs, etc., etc. Au total, une reliure qui, comme matière et comme tenue, donne de plus en plus la sensation de livres d'étrennes. Mais les questions de corps d'ouvrage ne sont pas notre sujet. Renvoyons là-dessus aux notices du relieur Bosquet sur la reliure commerciale, et ne nous occupons que du décor, de la plaque.

Encore ne pouvons-nous en parler que sommairement.

Le véritable article à faire sur la reliure industrielle serait un atlas d'un demi-millier de planches qui montreraient les principales d'entre les innombrables plaques. Ce serait, en effigie, la « Salle de la reliure industrielle du XIX[e] », que dans quelque cent ans, les musées industriels, les Arts décoratifs ou le Kensington, peut-être même la Bibliothèque Nationale, essaieront de constituer en nature, non sans difficulté. Et notez qu'il ne sera pas plus extraordinaire de rechercher des reliures sur percaline, qu'il ne l'est aujourd'hui

d'exposer d'anciennes assiettes de fabrication commune.

Si la place nous manque ici pour suivre la plaque dans tous ses principaux échantillons, nous devons noter les données qui, dans la reliure industrielle, se disputent l'esprit des décorateurs. Ces données sont au nombre de trois :

1° L'ornement régulier, symétrique, on pourrait dire architectural, se rapprochant de l'ornement de la reliure de bibliophile.

2° La vignette, l'illustration en or; une des scènes du livre transposée sur la couverture.

3° L'ornement emblématique, non symétrique et libre de facture.

Ajoutons une quatrième espèce de décoration, malheureusement trop fréquente : celle du barbouilleur qui, n'ayant aucune idée de la composition d'un ornement, se livre sur les plaques à d'indigestes accumulations, opprobre de la reliure industrielle.

L'ornement régulier et symétrique avait



Héliog. Chatreyre — Imp. Ch. Wittmann

NOTRE DAME DE LOURDES

PLAQUE DE GIACOMELLI



essayé, vers 1840, de la rocaille ou d'imitations plus ou moins lointaines de motifs anciens.

(Comme exemple, nous pouvons citer la plaque de la *Galerie des femmes de Shakespeare.*)

Vains efforts ! Ce fut la vignette, les plaques illustrées qui eurent le dessus.

Exemples : les plaques d'après Johannot pour les *Contes de Charles Nodier*; on remarquera combien la gravure des figures y est rudimentaire et embarrassée. Voyez aussi la plaque des *Fleurs animées* que nous avons reproduite sous le n° 73, celle des *Cent Proverbes*, etc., etc. D'une façon générale, la majorité des plaques de l'époque de 1840-1850.

Quelque contestable que soit l'emploi de l'illustration comme décor de reliure, la série des plaques-vignettes de 1840 restera comme une manifestation spéciale, caractéristique d'un temps, typique. Elle figurera dans le futur musée de la reliure.

Quant à la composition ornementale libre, non symétrique, nous citerons la plaque du

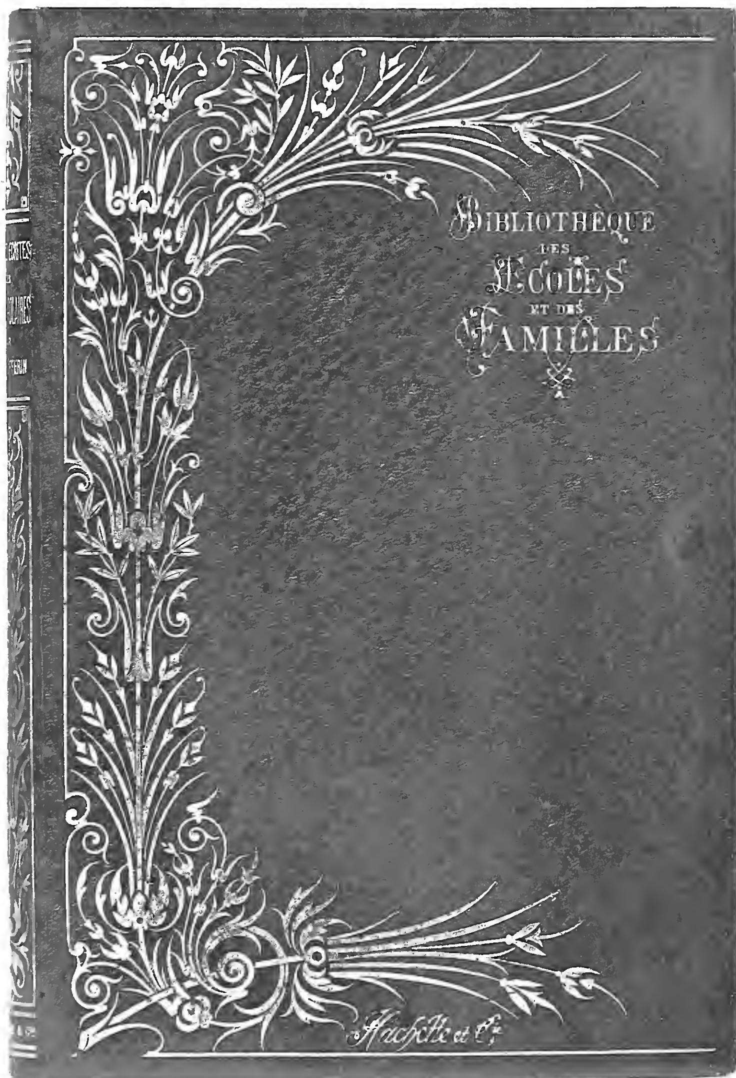
Voyage autour de mon jardin, d'Alphonse Karr, édition Curmer; décor de fleurs, poussées en or sur des mosaïques de papier de couleur dont l'usage s'est extrêmement répandu vers 1850.

L'ornement régulier eut ensuite recours à l'emploi des « fers guillochés » dont on a usé et abusé. Comme exemple entre mille, la reliure de *Un autre Monde*, de Grandville.

Puis vinrent, sous le second Empire, des plaques à combinaisons qui, comme goût, rappellent les étiquettes de parfumerie!

Alors, pensant se relever, la reliure commerciale se laissa entraîner à commettre ce qu'elle doit éviter par-dessus tout : la copie de la reliure de bibliophile. Rien d'horrible comme de retrouver, poussés à la plaque sur toile, des types célèbres de décor à filets ou à petits fers sur maroquin. C'est terne, c'est mort, cela vous glace, comme lorsqu'au musée Grévin vous vous apercevez que la dame à côté de laquelle vous êtes assis est en cire....

En 1860 le *Voyage aux Pyrénées* de Taine parut, avec une reliure industrielle *à dentelle*



Héliog. Charreyre — Imp. Ch. Wittmann

BIBLIOTHÈQUE DES ECOLES ET DES FAMILLES

PLAQUE DE ROSSIGNEUX



*XVII*e ! Ce fut le moment critique. Heureusement, il ne dura pas, et la plaque trouva des hommes pour la relever.

De qui est une plaque ? — De celui qui la dessine, et ensuite de celui qui la grave. — Eh bien non ; elle est avant tout de celui qui la veut, qui la commande, l'accepte ou la rejette, en un mot, de l'éditeur. Faites cette curieuse expérience de classer des plaques par noms d'éditeurs, et vous verrez que certains d'entre eux ne sont jamais arrivés à avoir une plaque faite avec goût, parce qu'eux-mêmes, sans goût, ne demandent et n'acceptent que des compositions lourdes et surchargées. Ce qui prouve une fois de plus combien, en ces matières, la volonté dirigeante et critique, le « patron » (puisqu'il faut l'appeler par son nom), est tout !

Chez nos grands éditeurs, l'effort fait pour réhabiliter la reliure industrielle en s'adressant à des ornemanistes qualifiés fut considérable, méritoire, et couronné de succès. Les plaques de la maison Hachette, notamment, forment une série hors de pair.

Nous rappellerons d'abord les plaques des grands volumes illustrés par Doré.

Montrons maintenant une série de plaques décoratives :

[156] *Bibliothèque rose* : Hachette. Le dessin de cette plaque, une des plus répandues qui soient, est de Catenacci.

[157] *Bibliothèque des Merveilles* : Hachette. Nous donnerons la reproduction du dessin original de Charles Rambert, ce singulier artiste morose et exalté qui vers 1850-55 publiait des séries de lithographies, *la Misère*, *le Meurtre*, *les Vices*, etc., et qui mourut fou à l'hôpital de la Charité.

[158] *Rome* de Francis Wey : Hachette 1872. Plaque de Rossigneux, la première qui ait été tirée avec les nouvelles presses permettant l'association du noir et de l'or. Le succès de cette plaque emblématique a été immense ; elle est restée célèbre. Il faut la juger — comme toutes les plaques d'ailleurs, si possible — par

EUROPE PITTORESQUE

Librairie Hachette & Cie

Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

EUROPE PITTORESQUE

DESSIN DE PLAQUE PAR ROSSIGNEUX



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittm...

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

DESSIN DE PLAQUE PAR ROSSIGNEUX

une épreuve tirée sur maroquin, et non sur toile. La toile déshonore tout!

[159] *Histoire de France* de Guizot : Hachette, 1877. Plaque de Rossigneux, emblématique.

[160] *L'Inde des Rajahs* : Hachette, 1874. Plaque de Rossigneux, emblématique.

On remarquera que Rossigneux, architecte, pénétré de notre éducation classique, est l'homme du décor ornemental et symétrique. Tirées sur maroquin, ses plaques donnent des reliures dignes des bibliophiles.

[161] *L'Oiseau*, de Michelet : Hachette. Plaque de Giaccomelli : décor emblématique libre et non symétrique. C'est un chef-d'œuvre du genre.

[162] *Notre-Dame-de-Lourdes*, de Lasserre : Palmé, 1878. Plaque de Giaccomelli, allégorique et symétrique.

[163] *Bibliothèque des Écoles et des Familles :*

Hachette. Plaque de Rossigneux. Voici l'art appliqué à des reliures en papier, de trente centimes. Et savez-vous pourquoi l'ornement était placé près du fond du livre, laissant le bord nu? C'est parce qu'au bord on met les mains, et que les mains feraient passer au rouge la « dorure » de cuivre. C'était très judicieux : mais il a fallu compter avec le consommateur, qui se plaignit « de ne pas avoir assez d'or pour le prix ».

[164] *Europe Pittoresque* : Hachette. Dessin original de Rossigneux. Ce genre d'ornement a été très employé par le dessinateur.

[165] *Bibliothèque des petits Enfants* : Hachette. Dessin original de Rossigneux. Il est facile de prévoir que ce gros amour rebondi aura bien de la peine à être traduit par la gravure!

[166] *Monument du Costume* : Conquet, 1881. Plaque de Marius Michel, obtenue avec presque rien : des lettres et une petite guirlande de fleurs. Type d'ornement sobre, destiné d'ailleurs non au commerce courant, mais à la bibliophilie.

ESTAMPES

DE

MOREAU LE JEUNE

POUR

LE MONUMENT DU COSTUME

GRAVÉES PAR

DUBOUCHET



PARIS

LIBRAIRIE L. CONQUET

MDCCCLXXXI

Engel Rel.

La plupart de ces plaques ont été interprétées dans le célèbre atelier de Souze.

Auguste Souze, né à Paris en 1829; d'abord apprenti, ouvrier graveur, puis chef d'atelier dans la maison Tambon, fonda son atelier en 1857, au moment où le décor, voué pendant un temps aux fers mobiles, coins et milieux à combinaisons, revenait à la plaque pleine représentant un sujet tiré du livre. Puis les tirages des plaques dites mosaïques, en or et papiers de couleurs, firent place vers 1872 aux plaques or et noir, et vers 1880 aux plaques à plusieurs couleurs. Souze personnifie brillamment cette époque de transformation. Il s'est retiré en 1892.

Le nombre des plaques qu'il a gravées ou fait graver sous sa direction est immense. On ne peut les énumérer toutes. Citons seulement : *Rabelais* de Garnier, *Les Ardennes illustrées*, *Les Promenades de Paris*, *Les Croisades*, *Les Évangiles*, *La Bible* de Mame, *La Peinture italienne*, *L'Algérie*, *L'Exposition de 1878*, toutes plaques gravées par Souze sur ses propres arrangements; — *Le Livre de Ruth*, *Les Femmes de Gœthe*, *Les*

Bords de l'Adriatique d'après Rossigneux, — *L'Egypte, Les Arts au* xviie *siècle*, etc., d'après Racinet, — et les plaques illustrant les volumes d'étrennes des librairies Hetzel, Furne, Plon, Didot, Mame, Lemerre, Decaux, etc.

Concluons qu'à l'époque où nous sommes arrivés, — vers 1880, — la reliure industrielle a fait, elle aussi, une poussée des plus remarquables. D'une façon générale, et malgré des erreurs, c'est la reliure industrielle, avec la liberté absolue dont elle peut jouir, qui s'est, en somme, dégagée la première et d'une façon absolue, des copies et des réminiscences du passé, et qui s'est montrée franchement nouvelle, franchement xixe. Elle a eu sur la reliure de bibliophiles une répercussion considérable; en accoutumant l'esprit et l'œil des amateurs et des relieurs à des données absolument imprévues, en poussant les uns et les autres vers la liberté du décor, vers la fantaisie, — et aussi, vers l'anecdote et l'image en maroquin.

XLIV

Marius. — Reliures emblématiques. — Les petites fleurs.
Le décor non symétrique.
Rapport sur l'Exposition des Arts décoratifs de 1882.

Pour réussir, une révolution doit avoir la complicité d'hommes d'une certaine tenue extérieure, afin de rassurer les masses. De même en reliure, il ne suffisait pas d'enfants perdus risquant du nouveau avec une exécution par à peu près. Pour tranquilliser et ramener à soi le bibliophile de marque, prompt à s'effarer, il fallait un relieur d'un mérite indiscutable et d'un goût retenu, qui ne tombât pas dans l'extravagance, le mauvais excentrique et le ridicule Ce relieur fut Marius.

Nous l'avons vu ne pouvoir faire accepter en 1878 ses tentatives de grands décors à flore ornementale, guère mieux ses premiers cuirs incisés, même être absolument condamné par les trautzistes. Puis, peu à peu se ressaisir, renaître, décocher à ses adversaires un coup de pied par-ci, un coup de dent par-là.

Enfin il rallie autour de lui quelques clients non rebelles à l'originalité et il se remet à créer des modèles de décor, sur les idées suivantes :

1° Recherche de nouveaux entrelacs de filets, le filet restant toujours, dans sa pensée, l'âme du décor du relieur-doreur ;

2° Emploi de la flore ornementale. Marius a donc été un des premiers à « styliser » la plante ;

3° La « stylisation » et la raideur n'étant pas du goût de tous les clients, création de décors dits « à petites fleurs », roses, œillets, clochettes, muguets, exécutés près de nature, et souples;

4° Adoption du décor emblématique modéré. Création d'un modèle de reliure emblématique



Héliog. Dujardin

Imp. Ch. Wittmann

FAUST, [illegible]

RELIURE DE MARIUS MICHEL



spécial pour chacune des belles éditions modernes de Jouaust, Conquet, Launette, des Amis des Livres, dont les exemplaires exceptionnels lui étaient confiés ;

5° Enfin, abandon du décor symétrique. Ceci est l'idée la plus caractéristique de Marius, et elle dérive tout droit de son caractère, de la haute opinion qu'il se fait de l'art du relieur.

Quand ils disaient, non sans arrière-pensée : « Marius ? c'est un artiste ! » les trautzistes, en un sens, disaient vrai. Marius n'est pas fait pour ce travail de bœuf dans le sillon qu'est d'ordinaire le travail du relieur : pousser patiemment des trois filets et des roulettes sur des trains de livres. Marius n'est pas un relieur-relieur, c'est un relieur-artiste, prétendant faire de chaque volume une œuvre d'art. Son idée arrêtée, son ambition constante est de refaire de la reliure un objet de vitrine. Au XVIe siècle, on exposait bien les reliures par le plat sur lequel était inscrit le titre : pourquoi donc les reliures du XIXe siècle ne devaient-elles pas, elles aussi, être considérées dès à présent comme des objets

de curiosité? Pourquoi une reliure ne serait-elle pas traitée aussi favorablement qu'un autre objet d'art, un émail ou un verre? Pourquoi aujourd'hui le relieur ne marcherait-il pas de pair avec le céramiste ou le médailleur?

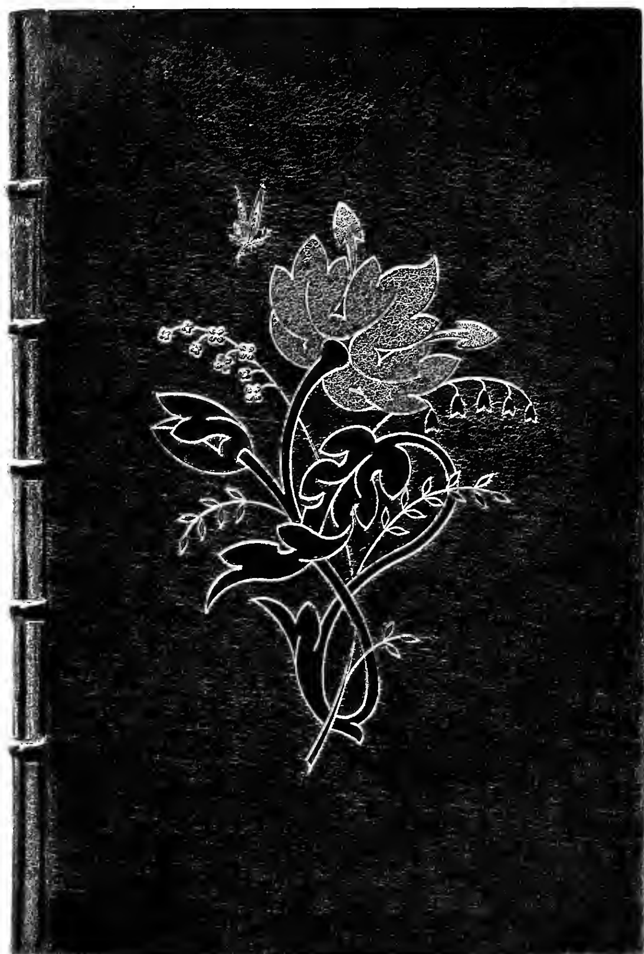
De là, les reliures traitées avec la plus grande liberté et fantaisie; les titres reportés sur les plats, les dos ornés d'un seul jet de tête en queue, etc.

Passons aux exemples et figurons une vitrine de reliures de Marius :

[167] *Faust*, Hachette, 1878, grand in-fol., illustrations allemandes de Liezen-Mayer. Maroquin tête de nègre. Sur le plat, le titre, traversé par un hibou. Poignard, pavot symbolique, marguerite brisée.

Ce remarquable décor emblématique est en mosaïque de *maroquin ombré au trait*, dès 1878.

Il n'y a pas à hésiter : ce décor est un ancêtre. C'est le chef de la famille des modelés ombrés, maroquins pyrogravés, qui se sont multipliés.



Héliog. Charreyre | Imp. Ch. Wittmann

[illegible]S[illegible]R MADAME [illegible] BE[illegible]8[illegible]

RELIURE DE MAR[illegible] M[illegible]

C'est une mère Gigogne qui depuis, a eu une fameuse lignée!

[168] *Monsieur, Madame et Bébé*, de Gustave Droz, 1872. Pivoine stylisée, d'un bel effet.

[169] *Daphnis et Chloé*, édition de Jouaust, 1872. Doublure à bande intérieure avec petites fleurs et tête de Pan aux angles.

[170] *Fortunio*, de Th. Gautier, édition des Amis des Livres, 1880. Doublure à décor Alhambra mosaïqué. Ce modèle a été dix fois imité.

[171] *Mireille*, 1885. Symbolisme et livre tournant au bibelot. Le plat présente trois dépressions : l'une pour recevoir le titre sur une banderole, la seconde, une cigale en orfèvrerie, la troisième, le chiffre du bibliophile, en métal ajouré. Branches d'olivier en mosaïque.

Encore un genre de décor qui depuis a fait école. Cependant il manque de simplicité et l'abus en est devenu très fatigant.

[172] Autre exemplaire de *Monsieur, Madame et Bébé*, édition in-8. Pervenche stylisée.

[173] *Sylvie*, de Gérard de Nerval; Conquet, 1886. Maroquin vert, plats avec encadrement rustique, petites fleurs.

[174] La même : doublure. Encadrement à petites roses. Charmant modèle, qui est devenu un type de décor, partout imité.

[175] *Nos Oiseaux*, de Theuriet. Un seul bouquet de petites fleurs jeté avec désinvolture dans l'angle du plat supérieur. C'est révolutionnaire. Autre révolution sur le dos, avec sa branche se développant du bas en haut sans tenir compte des nerfs. C'est une des grandes audaces de Marius. Il a été discuté là-dessus, contesté, blâmé, approuvé. Finalement, les dos historiés librement, à la Marius, ont fait fureur.

Dans le plat, encastrée, la marque du bibliophile[1].

1. Bibliothèque de M. le vicomte de Lacroix-Laval.



Héliog. Charreyre

Imp. Ch. Wittmann

DAPHNIS ET CHLOÉ, 1872

RELIURE DE MARIUS MICHEL (DOUBLURE)

[176] *Les Orientales*, édition des Amis des Livres, 1882, in-4. Reliure sinon emblématique, — le mot pourrait commencer à fatiguer — du moins heureusement appropriée au livre. Le milieu du plat forme panneau en contre-bas, avec arabesques filigranées. Sur la bande extérieure et au centre du plat, la croix, marque du bibliophile[1].

Par la fermeté du corps d'ouvrage, la beauté de la couleur du maroquin, rouge soutenu, l'excellence du décor, cette reliure peut être considérée comme un chef-d'œuvre, comme un pur objet d'art.

[177] *Servitude et Grandeur militaires*, édition des Amis des Livres, 1885. Doublure, avec bande formée d'une chaîne dans laquelle passe une branche de laurier[2].

L'emblème est ici remarquablement approprié, très significatif tout en restant de pur ornement.

1. Bibliothèque de Lacroix-Laval.
2. Bibliothèque de Lacroix-Laval.

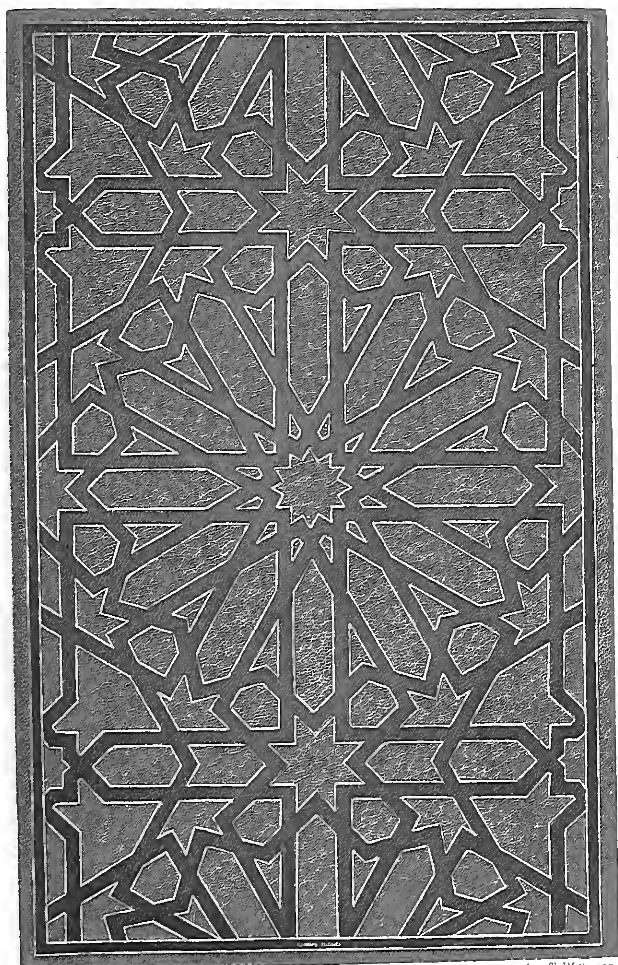
[178] *Album de vignettes d'Hédouin*, in-4°. Bande intérieure par petites fleurs, mosaïquées sur fond La Vallière foncé. Magnifique pièce.

[179] *Les Œillets de Kerlaz*, de Theuriet, Conquet, 1886. Reliure naturellement emblématique, à œillets. Il y a ainsi des livres pour lesquels l'emblème est tout indiqué. L'exemplaire de la *Dame aux Camélias* que le juge d'instruction trouva chez la victime de Pranzini portait, sur sa reliure de David, un camélia en mosaïque. Ainsi de suite.

[180] *Les Sœurs Rondoli*, de Guy de Maupassant, 1884. Petites fleurs d'angle; dos plat orné de bas en haut. Et pas de titre du tout[1]. Supprimer le titre est une idée de Marius. Toujours l'arrière-pensée que la reliure sera exposée en vitrine et regardée par le plat.

[181] *La double Méprise*, J. Mérimée, 1833, exemplaire orné d'aquarelles de Robaudi.

1. Bibliothèque Paillet.



Hélio<u>g</u>. Charreyre Imp Ch Wittmann

FORTUNIO, 1880

RELIURE DE MARIUS MICHEL (DOUBLURE)



Branche commençant sur le premier plat, passant sur le dos et finissant sur le second plat.

Le décor qui a besoin des deux plats et du dos pour se développer est contre nature. On ne peut pas voir un homme à la fois de face et de dos, une assiette par dessus et par dessous, un habit à la fois par l'extérieur et par la doublure, un livre en vitrine par les deux plats. Le fait d'ouvrir une reliure pour présenter à la fois les deux plats et le dos dénature absolument la forme vraie d'un livre.

Donc le système diviseur qui consiste à mettre le manche d'un fouet sur un plat du livre, la lanière sur le dos et la mèche sur l'autre plat est le plus contestable de tous. Ce qui n'empêche pas, naturellement, un homme de talent d'en tirer quelque chose.

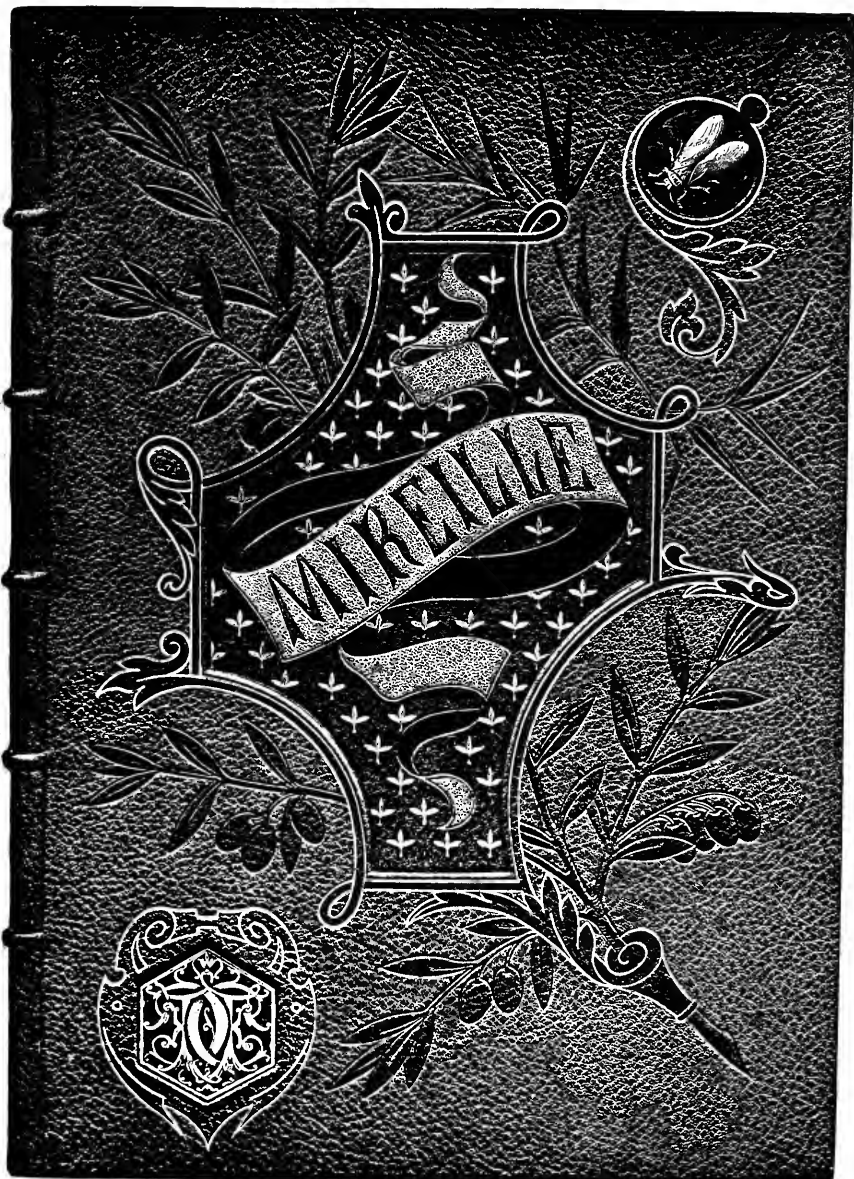
[182] *Les Affiches illustrées*, de Maindron, 1886. Panneau décoratif sur le plat, avec banderole portant le titre mosaïqué. Rien au dos.

Avec cette reliure, nous sommes nettement

dans un style particulier à Marius et aux dernières années du XIXe siècle. Il y a désormais un *genre Marius* : incontestablement Marius a été l'élément le plus actif du renouvellement du décor. Ses reliures ont été reproduites, copiées, imitées à profusion. Il s'en plaint quelquefois, avec son tempérament de lutte, crie au pillage, etc. Voyons, Marius, laissez donc faire ! Être copié partout, cela s'appelle faire école, créer un genre. C'est le critérium du succès. A quoi servent donc les hommes à idées, si ce n'est à en donner à ceux qui n'en ont point ? Vous êtes positivement, je n'hésite pas à le dire, l'homme le plus curieux à suivre qui ait passé dans la reliure française depuis le XVIe. Tenez-vous tranquille avec ceci, et ne récriminez pas !

En 1880, dans la *Reliure française*, Marius se déclarait l'homme de la recherche du nouveau par cette profession de foi qui est encore un tir à boulet rouge sur les traditionnaires.

« Il est inutile de chercher, dit-on, vous ne ferez pas mieux que les anciens. Mais encore une fois, il ne s'agit pas que de faire mieux : il faut



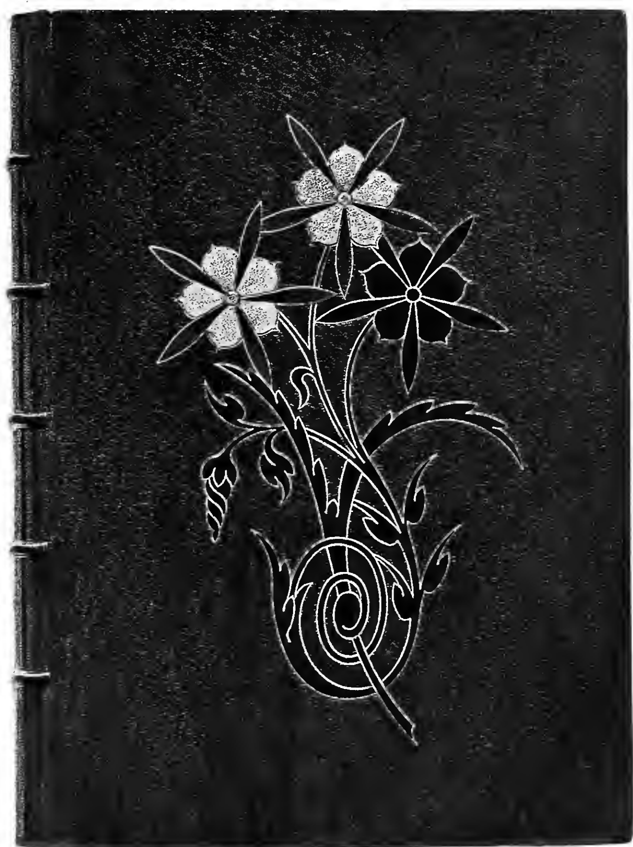
Imp Ch Wittmann

faire aussi bien qu'eux, et autre chose! Si de Thou, qui dans sa jeunesse avait connu Grolier et admiré à son aise sa merveilleuse collection de livres, avait dédaigné les recherches de décoration nouvelle des relieurs de son temps, il aurait imposé aux Eve la reproduction des Grolier ou des Maioli. Si plus tard Mazarin, Fouquet ou Séguier n'avaient pas accepté la révolution faite par Le Gascon ; si les amateurs, à la fin du XVIIe, n'avaient pas encouragé le genre des Boyet tant apprécié aujourd'hui; si enfin on avait, au XVIIIe, bafoué les essais des Padeloup et des Derôme, nous étions condamnés aux Grolier à perpétuité. »

Deux ans après, le rapporteur de l'exposition du papier à l'Union centrale des Arts décoratifs disait : « La reliure continue à être en progrès. Toutefois il importe de définir la nature de ce progrès, qui consiste surtout dans la reproduction des types consacrés. *Les modernes ont véritablement peine à sortir de l'étreinte que leur impose l'imitation* des Grolier, des Gascon, des Padeloup ou des Derôme que semble exiger d'eux le goût

des amateurs. *Ces modèles charmants* que l'on sait reproduire aujourd'hui avec tant de bonheur, *deviennent en réalité une grande gêne pour les innovateurs*. Ceux-ci se trouvent tenus de fournir, en regard des types éprouvés, des inventions de nature à rivaliser avec des choses d'un goût consacré qui, elles-mêmes, ne sont parvenues à leur perfection, en leur temps, qu'après des progrès successifs. Cette situation aggrave le travail des chercheurs de nouveautés, puisqu'il faudrait en quelque sorte que, du premier coup, une chose nouvelle s'affirmât comme de valeur égale aux arrangements décoratifs reconnus comme supérieurs jusqu'à présent. *Le jury attachait une grande importance à quelque découverte d'heureuse innovation; à des tentatives de nature à faire entrevoir une ère nouvelle. Il ne demandait qu'à donner des encouragements à ceux des relieurs qui tentaient l'essai de quelque voie inexplorée. Pour lui, les chercheurs lui apparaissaient comme intéressants entre tous....* »

Quel langage inusité, ce vif désir du nouveau exprimé dans un rapport! Et qui parle ainsi? On croirait entendre, trente-huit ans après





1844, l'écho de la voix de Paul de Malden. Non, c'est mieux encore, c'est Alfred Firmin-Didot, le fils du rapporteur qui, jadis, organe de l'opinion de son temps, établissait la copie comme le seul moyen de salut !

Ce rapport Didot de 1882 fait date dans l'histoire de la reliure. C'est, à n'en pas douter, la constatation officielle de la défaite irrémédiable des traditionnaires, des vénérants, des copistes[1].

1. Relieurs de 1875 :

Trautz, 15, rue du Four. — Marius Michel père et fils, 15, rue du Four, puis 179, boulevard Saint-Germain. — Lortic, 11, rue de la Monnaie, puis 50, rue Saint-André-des-Arts. — Cuzin, rue Dupuytren, puis 5, rue Séguier. — Thibaron, 15, rue Guénégaud. — Chambolle, 1, rue du Pont-de-Lodi.

Allô, 39, rue du Four. — Amand, 9, rue de l'Ancienne-Comédie. — Belz, passage Dauphine. — Brany, 17, quai des Grands-Augustins. — Canape, 18, rue Visconti. — David, 3 *bis*, rue des Beaux-Arts. — Galette, 12, rue de Nesles. — Gruel-Engelmann, 11, faubourg Saint-Honoré. — Hardy, 15, rue Gît-le-Cœur. — Masson-Debonnelle, 16, rue Dauphine. — Petit-Simier, 7, quai Conti. — R. Petit, passage Sainte-Marie. — Quinet, 3, rue Séguier. — Raparlier, 17, rue Gozlin. — Reymann, puis veuve Reymann, 13, rue de Buci. — Smeers, 1, rue Christine. — Thivet, 10, rue des Poitevins. — Thouvenin, 35, rue Godot-de-Mauroy.

Lemardeley (cartonnages), 103, rue de l'École-de-Médecine.

Engel, 9, rue du Cherche-Midi. — Lenègre, 35, rue Bonaparte. — Magnier, 7, rue de la Vieille-Estrapade.

Les constatations de fait ne sont pas moins intéressantes. De bonne foi, regardez la série des reliures que nous avons fait défiler sous vos yeux dans ce volume. Quel chemin parcouru depuis 1870, depuis la *Christine de Pisan* de Trautz et les copies de mosaïques à répétition ! Que d'idées originales; au total, quel renouvellement ! Et dans tous les genres : jeux de filets, emblèmes, flore décorative, cuir travaillé, plaques, décors libres et non symétriques ! Que d'œuvres imprévues, remarquables, ne ressemblant à rien, caractéristiques de leur temps, et que, plus tard, le premier coup d'œil fera reconnaître pour avoir le style, — oui, le STYLE DE LA FIN DU XIXe SIÈCLE.

Quoi ! notre époque, un style? Mais oui. Allons, grands bibliophiles, ne vous contorsionnez pas et ne faites pas de cris : vous êtes bien définitivement vaincus !

XLV

Réaction contre le surmenage des prix.
Fin de la bibliophilie de 1875. — Le krach des Trautz.
Fin de la copie.

Après la défaite, la déroute.

Sur terre, hélas ! rien ne dure, à commencer par nous. Dans la lutte entre les traditionnaires et les innovants, le vrai vainqueur fut le Temps.

Voici que, laissant debout les jeunes, les nouveaux, les modernistes, il abat l'un après l'autre les anciens, les bibliophiles de 1875, et les survivants de la bibliophilie rétrospective et vénérante. Et s'ils ne meurent pas tous, presque tous sont frappés de la contagion de vendre. Comme la grande pièce d'un feu d'artifice qui

s'abîme explosion par explosion, la bibliophilie épique s'en va, éclatant amateur par amateur. Le marché, d'ailleurs, s'anémie, écrémé par quelques grandes bibliothèques permanentes. Les libraires eux-mêmes se raréfient. C'en est fini de la causerie quotidienne, du *five o'clock book* chez Rouquette, fini des séances de la congrégation chez Fontaine. Las des allures minotauresques du livre ancien, des bibliophiles rompent avec lui pour aller « se mettre » avec le livre moderne. — Bibliophiles libérés, aurait dit Henri Heine! — Quant aux fidèles, aux inébranlables, ils meurent.

Et chaque disparition de bibliophile enlève un étai dans l'extraordinaire échafaudage des prix. La frénésie n'étant plus entretenue, l'atmosphère capiteuse, surchauffée, créée et entretenue par les bibliophiles de 1875 se refroidit. Écroulement!

Non pas de la bibliophilie, entendons-nous : l'amour du livre est toujours debout. Mais de ce qu'il y a de soufflé dans la bibliophilie, et de factice, de chauffé à la grosse caisse. Et aussi, hélas! d'excitant, de brûlant, de palpitant.

GÉRARD
DE NERVAL

SYLVIE

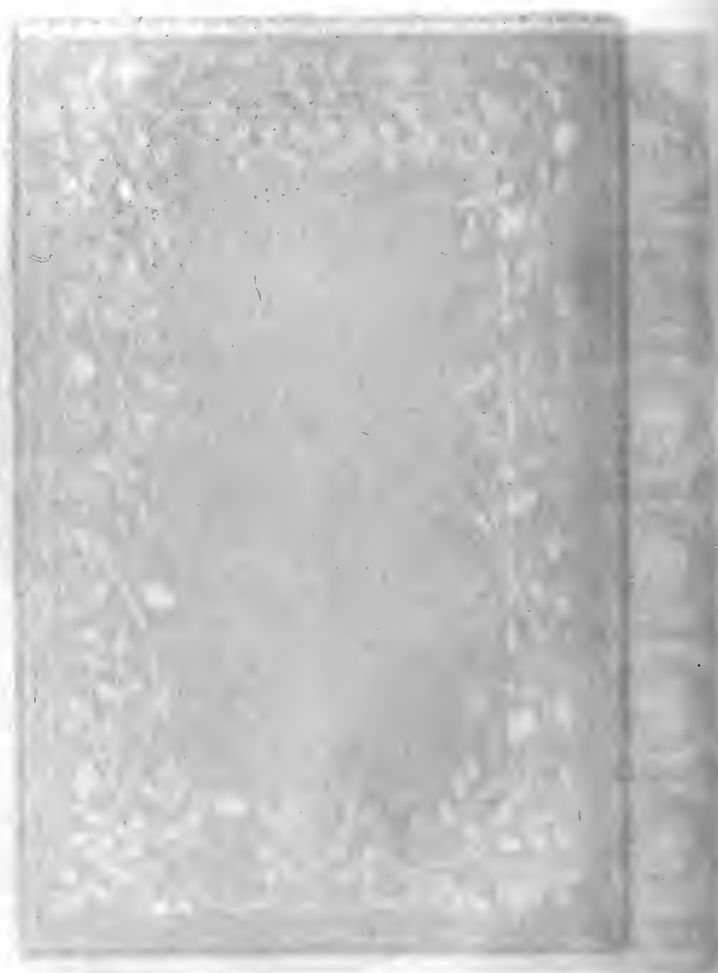
PARIS 1886

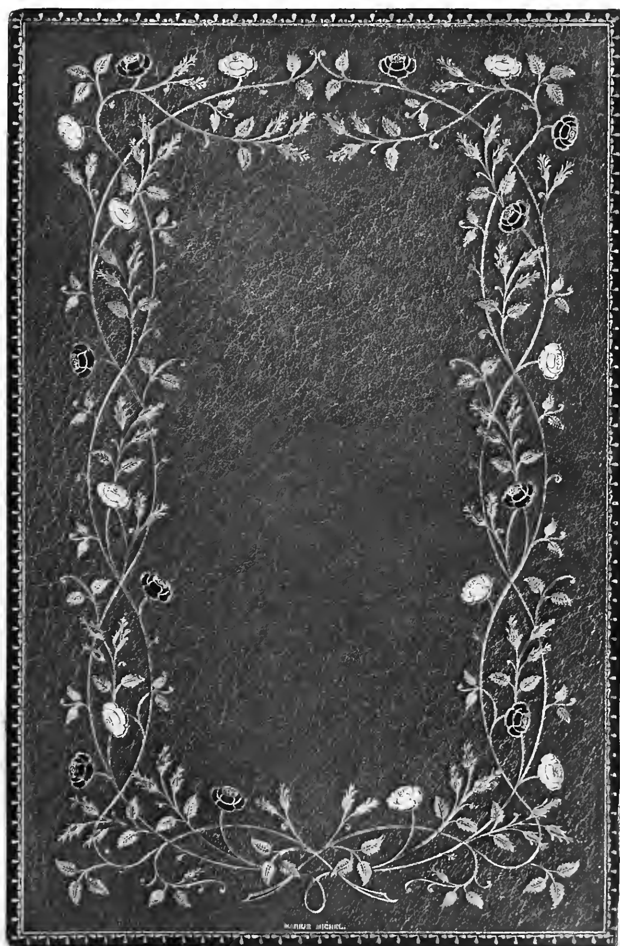
Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann



SYLVIE 1886

RELIURE DE MARIUS MICHEL





Imp. Ch. Wittmann

SYLVIE, 1886

RELIURE DE MARIUS MICHEL

Finis, la rage insensée, l'épilepsie de 1875, la pyrotechnie d'argent, le surmenage de tout, le *struggle for book* : l'art « d'enrosser un confrère dans un échange », comme a dit des bibliophiles un bibliophile; — « l'art de plumer la poule sans la faire crier », comme a dit des libraires un libraire. Finis les grands jours! Et aussi, pour appeler la chose par son nom, finie la spéculation !

La spéculation peut faire monter artificiellement une valeur quelconque; elle ne peut indéfiniment la maintenir. Alors, gare au *krach* !

Or, à y regarder de près, la hausse avait été de deux sortes. Il y avait eu une hausse générale, justifiée, progressive, continue et durable, sur l'ensemble des beaux livres, promus à la dignité d'objets de curiosité. Puis, dans une occasion donnée, en vue d'un amateur donné ou par l'immixtion d'un « gros sac » donné, il y avait eu, sur chaque espèce de livre, et même sur chaque livre, une hausse artificielle, saccadée, invraisemblable, la cote *ad hominem*, la boursouflure, l'œdème des prix. L'un après

l'autre tout livre, pressé à extinction, avait rendu tout son suc : quitte, après un jour de gloire, à retomber lourdement, « brûlé » pour toujours. Classiques ou romantiques, *Pastissier* ou *Daphnis*, Rabelais ou Restif, Ovide ou La Borde, *Les Baisers* ou *Paul et Virginie*, Moreau le jeune ou Smirke, eaux-fortes ou « tirages à part », « larges dentelles » ou « provenances », Boyet ou Derome, Henri II ou la Du Barry, tout article exploitable avait été exploité.

Et plus que tout, l'article Trautz.

Les bibliophiles de 1875 avaient établi en théorie que les livres recherchés par eux, ou reliés par Trautz, étaient un placement de père de famille, et même mieux, une valeur de hausse constante et indéfinie sur laquelle on devait doubler sa mise toutes les fois qu'on faisait passer l'objet en vente.

Un simple raisonnement mathématique, par l'absurde, aurait suffi à démontrer le néant de ces espérances. Si les livres augmentaient sans cesse, il n'est bouquin de cent francs qui, à force de se vendre et revendre, et de doubler, n'eût

fini par valoir un million! Donc il devait venir un moment où la hausse allait cesser, où le flot montant des prix allait se retirer, abandonnant sur la grève, comme après les marées d'équinoxe, des épaves, et des débris de naufrages, des *Pastissier* à dix mille gisant dégonflés, et des *Roy Modus* exténués, et des poètes du XVIe, qui jadis avaient si bien « marché », maintenant ataxiques.

Après le « montage de coup » des vénérants, s'étourdissant eux-mêmes de leurs espérances et de leurs convictions, voici les reliures de Trautz en présence d'un autre public, d'une autre génération, imbue d'autres idées.

La partie se joua en trois coups, c'est-à-dire en trois ventes : Lacarelle, Mosbourg, Lignerolles.

A la vente Lacarelle, 1888, les Trautz cessent de monter. C'est là d'ailleurs que fut dit, et par un trautzophile, ce mot célèbre : *A côté des reliures anciennes, les reliures de Trautz elles-mêmes paraissent canailles!* (On n'est pas plus vénérant.) Le fameux *Villon* de 1532, pourtant, fait ses 14020 francs. Les Trautz, dans cette

vente brillante d'une collection exquise de 500 numéros, tiennent donc encore contre le courant de reflux. Cependant, symptôme avant-coureur du naufrage, on en voit qui commencent à chasser sur leurs ancres : le *Trésor de la Cité des Dames*, la fameuse *Christine de Pisan* de Bauchart descend de 4800 francs à 3000. Perte apparente 1800 francs : perte réelle 2500.

Car on oublie toujours, en matière de livres achetés ou vendus en vente publique, le calcul des frais ! On dit : Lacarelle avait payé sa bibliothèque 500 000 francs, elle s'est vendue 500 000, donc on a très heureusement retrouvé les prix d'achat.

Erreur énorme. En général une bibliothèque de 500 000 achetée en vente publique coûte 500 000, *plus dix pour cent* de frais et commission : ci, 550 000 francs. La même bibliothèque, vendue 500 000, rapporte 500 000 *moins dix pour cent* de frais, commission (dans les petites ventes on peut aller à *vingt-cinq pour cent* de frais), ci : 450 000. Donc une vente d'un demi-million sur laquelle « on retrouve



A. THEURIET

NOS OISEAUX















son prix » est une vente sur laquelle on perd 100000 francs.

En d'autres termes, toutes les fois que vous achetez aux enchères un livre de 1000 ou de 10000 francs ou une bibliothèque de 100000, vous devez, avant de rien gagner aux enchères et simplement pour ne rien perdre, atteindre, à la revente, des prix de plus de 1200, 12000 et 120000 francs.

Ceci rectifie, en les modifiant tristement, tous les calculs usuels.

A la vente Mosbourg, nous sommes en pleine retraite.

C'était un vaillant acheteur que le comte de Mosbourg, faisant de la bibliophilie de haute lutte, et, pour son plaisir, combattant à visage découvert en vente publique : attaquant de face, tenant bon, même contre Morgand, et finalement, à ce jeu-là, conquérant souvent le morceau, mais au triple du grand maximum; de vrais prix de bibliophile de 1875. Voyons le résultat.

En 1893 on fait sa vente : 367 articles, qui produisent 333000 francs.

Quelques livres paraissent donner un léger bénéfice : la *Guirlande de Julie*, 19000 au lieu de 16700 ; l'*Origine des Puces*, 2584 au lieu de 1551, etc. En tout un certain nombre d'articles ayant l'air de produire 80000 francs après en avoir coûté 70000. Refaisons le calcul :

70000 d'achat et 10 %.	77000
80000 de vente moins 10 % . . .	72000
Différence en moins. .	5000

Cinq mille francs de perte sur les livres sur lesquels on gagne, quelle entrée de jeu !

Et maintenant, la perte franche.

D'abord sur le fretin, les livres de troisième plan vendus 100 francs au lieu de 200 — c'est-à-dire 90 au lieu de 220 — ce qui au bout de cent numéros, sans avoir l'air de rien, donne 9000 francs au lieu de 22000.

Puis les catastrophes, les désillusions formidables, les désastres sur les livres achetés à tout prix : l'*Entrée de Henri II* revendue 13000 au lieu de 22220, l'*Entrée de Charles IX* tombant brusquement de 11220 à 3900 (dix-huit mille

francs de perte en deux coups, quel baccara !)

Et six mille de perte sur le livre des livres, sur le cheval de bataille, sur *Poliphile*, 10 020 au lieu de 15 540. Et huit mille sur le *Rabelais* de 1542 tombant de 15 500 à 8 020.

Et *la Chasse royale*, 6 950 au lieu de 13 202 ! Et *Joviani Pontani Opera*, exemplaire de Grolier, 4520 au lieu de 6855. Et les *Sermons* de Bourdaloue, exemplaire de Longepierre, 3 600 au lieu de 6 300. Et *Pluvinel*, 3 850 au lieu de 5 313. Et le *Daphnis* de 1718, 1 900 au lieu de 5 000. Et même le *Monument du Costume*, 9 000 au lieu de 11 200. Et même les *Chansons de La Borde*, 3910 au lieu de 7 040 !

Et le *Roland furieux* de Baskerville relié par Padeloup, 250 francs au lieu de 2 970 !

Et trois mille francs de perte sur un Boyet par-ci, et deux mille sur un Derome par-là, et deux mille sur un Maïoli, et ainsi de suite, presque à tout coup, mille, deux mille, etc.

Bref, pour ne pas allonger la citation, sur *quinze* articles ayant coûté 154 000 francs et revendus 91 000, soixante-trois mille francs de perte apparente, *quatre-vingt-dix-huit mille de*

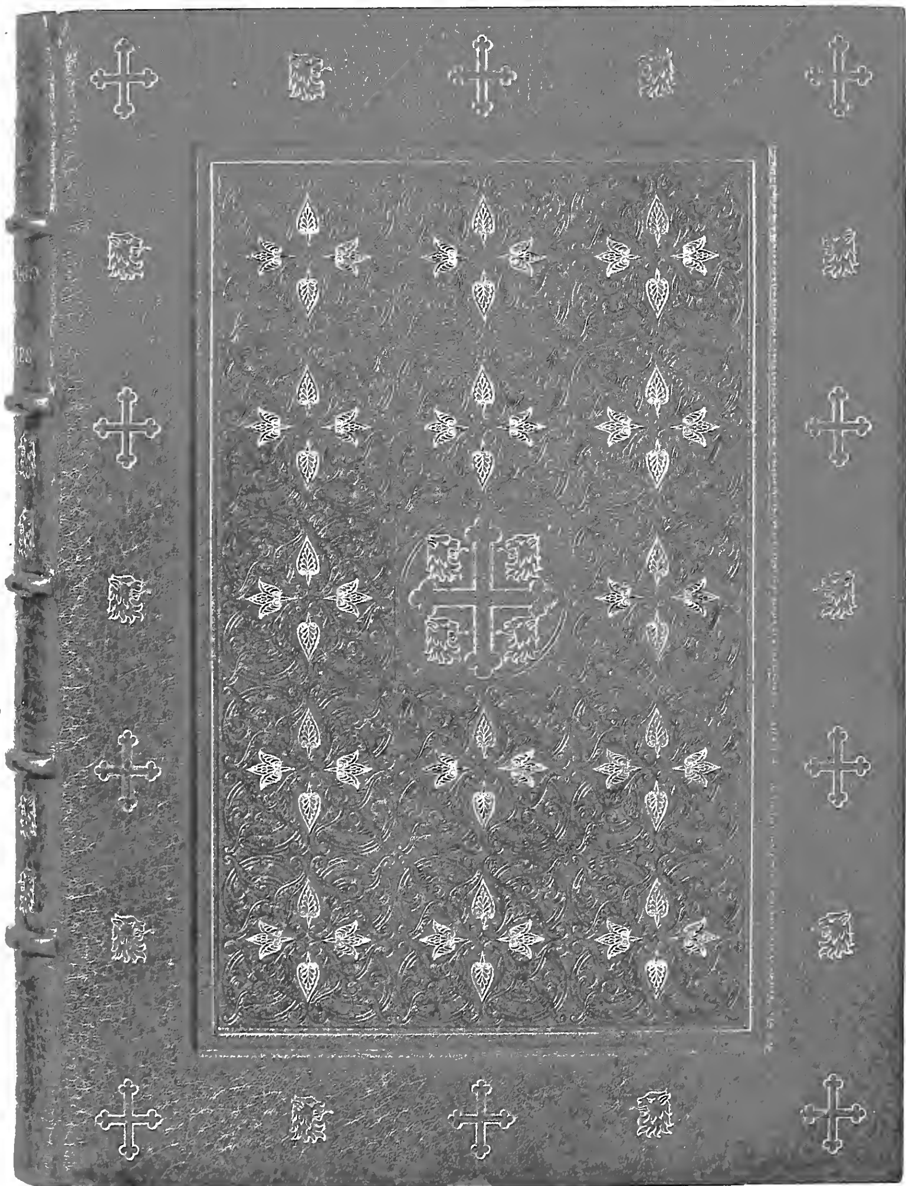
perte réelle. Prix d'une journée de déveine dans le Monte-Carlo du livre!

Là, les Trautz furent enveloppés dans la débâcle. Dix-huit articles reliés par lui et payés 33 154 francs firent 8 290. Sur certains livres la perte allait des *cinq sixièmes* aux *huit neuvièmes* du prix coûtant!

Le *Roy Modus* tombait de 1 548 francs à 700; les *Marguerites* (1547), de 4 895 à 1 200; les *Provinciales* (1657), de 1 100 à 200; les *Pensées de Pascal* (1670), de 600 à 100; *Corneille* (1664), de 4 500 à 520; le *Molière* (1682), de 1 725 à 415; *Racine* (1676), de 3 600 à 610; *Télémaque* (1717), de 1 050 à 170; *Gil Blas* (1747), de 1 300 à 252; *Manon Lescaut* (1753), de 1221 à 300; les *Lettres d'une Péruvienne* (1752), de 550 à 76....

O jour affreux, hélas, tout fut englouti! (Bernardin de Saint-Pierre.) Plus de sept mille francs de perte sur une mosaïque de Trautz, l'*École de Salerne*, tombant de 16 900 à 10 060. (Dix mille francs! c'est encore bien joli!)

Le voilà le *quo non ascendam*, et le placement de père de famille! (On a souvent parlé des bonnes



Héliog Dujardin

Imp Ch Wittmann

LES ORIENTALES 1882

RELIURE DE MARIUS MICHEL



affaires et des bénéfices des bibliophiles. Pour l'honneur, nous avons tenu à montrer aussi ce qu'ils peuvent être susceptibles de perdre!)

La vente Mosbourg était une baisse avec éclat. Il y en eut d'obscures. Telle, la vente Defresne. C'était pourtant une jolie collection, vénérante et intransigeante assurément : tout ancien, tout par Trautz; du temps de Bauchart, cela eût fait rage. En 1894 on jugea que le « tout par Trautz » offrirait plus de monotonie et de lassitude que d'excitation. Il fallut opérer un coupage et insérer dans la vente quelques livres à figures provenant de la bibliothèque d'un iconophile en humeur d'épuration!

Mais ce qui acheva Trautz en tant que prix, ce fut la vente Lignerolles, qui en jetait sur le marché douze cents d'un coup, et tous uniformément simples, sans décor d'art. Trop et trop peu.

Trop et trop peu : tout le célèbre comte de Lignerolles est là. Mais quelle curieuse figure de bibliophile! Il était arrivé, vers 1872, au plus

grand prestige dont ait jamais joui peut-être un bibliophile, et il était arrivé — ceci est l'étrangeté du fait — par le mystère, en se mettant lui-même au secret le plus absolu. On savait qu'il était Alfred L'Homme-Dieu du Tranchant de Lignerolles : il passait pour descendre de ce Lignerolles dont parle Mérimée dans la préface de la *Chronique*, lequel avait été, comme dirait Meilhac, un peu plus que du dernier bien avec Catherine de Médicis; mais ce Lignerolles-là ne savait pas se taire, et Charles IX l'avait fait tuer. On savait que notre bibliophile était, sous le gouvernement de Juillet, « le beau Lignerolles », et jusqu'à la fin il y parut. Il avait laissé le souvenir de certains « gilets à la Lignerolles ». Des bruits couraient sur sa jeunesse, qui n'étaient pas pour lui nuire, bien au contraire. Puis on racontait qu'un jour, pris d'un grand chagrin, il s'était réfugié dans la bibliophilie comme au XVIIe siècle il fût entré à la Trappe.

On savait que pour les livres il avait renoncé à tout, gardé le célibat, vendu terres et valeurs; que pour eux il portait des chapeaux usés et à

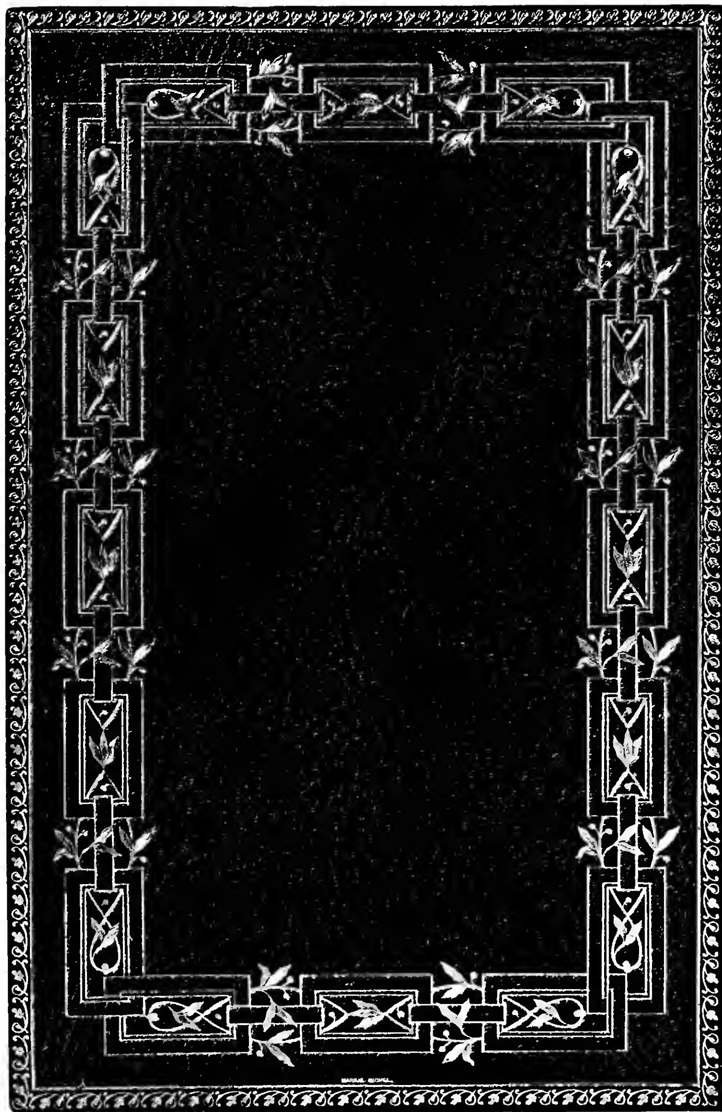
rebrousse-poil, qui ne l'empêchaient d'ailleurs pas d'avoir grand air. On savait que le nombre de ses livres était immense, et qu'il les tenait dans deux domiciles différents. Et puis on ne savait plus rien, parce que ce Ruy Gomez de la bibliophilie cachait ses livres avec une jalousie absolue, ne montrait rien, ne disait rien, professait l'opinion surannée qu'un bibliophile qui découvre une particularité bibliographique sur un livre doit soigneusement la garder pour lui tout seul, se cachait de tout, niait tout achat, même contre l'évidence, — même pris en flagrant délit, le volume dans la main — avec l'énergie d'un galant homme qui ne veut point avouer une bonne fortune.

Ce mystère aboutit à un immense prestige par induction. Lignerolles ne voulait pas montrer sa bibliothèque : on se la figura telle que devait être la collection d'un bibliophile exceptionnel, ayant consacré toute sa vie et toute sa fortune à l'achat des livres dans un temps où les morceaux les plus merveilleux passaient sans cesse. Et l'on conclut qu'il avait certainement opéré le plus étonnant drainage de livres uniques et de

reliures d'art qui eût jamais été fait. Quelques indices vinrent à l'appui.

Paillet, curieux comme un juge d'instruction qu'il était, avait trouvé le moyen de pénétrer chez « le de Thou du XIX[e] »; il avait pu voir quelques spécimens, naturellement non des moindres, et il l'avait dit. Enfin, Bauchart, lui, avait déjeuné chez Lignerolles, et après ce déjeuner, ayant cherché un endroit retiré, — pourquoi reculer devant le mot? les cabinets, parbleu! — s'était trouvé face à face avec un *Molière* de Bret à figures avant la lettre, avec des eaux-fortes! Ceci mit le sceau au prestige du bibliophile. Un pareil livre en pareil lieu! Qu'étaient donc les livres réservés aux honneurs du salon? Et dès lors l'opinion générale se résuma dans ce mot : *Lignerolles a tout!...* Une seule chose restait discutée : avait-il pour deux millions de livres, ou pour trois millions?

Pour dire vrai, l'attention, après 1872, quand vint la bibliophilie épileptique, se détourna de ce silencieux : elle était absorbée par les bruyantes performances que de solides lutteurs accomplissaient sur le marché du livre transformé en



Héliog. Dujardin — Imp. Ch. Wittmann

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES 1885

RELIURE DE MARIUS MICHEL — DOUBLURE



arène athlétique. Lignerolles n'était pas homme à ramasser le caleçon et à lutter publiquement. Visiblement décontenancé, il errait de la salle Drouot aux passages et au quai, agité comme une âme en peine, ayant l'air de faire de la bibliophilie en manteau couleur de muraille, promenant un sourire fin et énigmatique, dont on n'eût pu dire s'il était satisfait ou sceptique, triomphant ou douloureux....

Inanité du mystère poussé jusqu'à la manie! Un jour, il fallut tout montrer. Oh! pas de bonne volonté. Ce fut après sa mort, le jour où, pour la vente, les livres furent portés chez l'expert. Le monde bibliophile, assoiffé de curiosité depuis des années, s'y rua. Il en sortit avec la mine longue.

Désillusion immense, la bibliothèque Lignerolles n'était pas cette collection suprême que les bibliophiles de 1875 se figuraient avec leurs idées de 1875! Sur la première surprise, plusieurs s'écrièrent : *Mais Lignerolles n'a rien!* Cri de la curiosité déçue, mais inexact. Lignerolles avait immensément, il avait trop! Paillet a défini cette collection d'un mot juste :

il l'a appelée « une bibliothèque mal digérée ». C'était la bibliothèque d'un passionné faible, qui avait aimé les livres d'un amour fou, mais sans décision, et sans spontanéité. Enfoncé jusqu'au cou dans le vieux programme de 1840, il n'avait jamais su en sortir, vénérant dans l'âme, insensible à la question d'art, poursuivant cette chimère : de tout avoir, de tout saisir au passage, s'attardant à des séries interminables, à des théologies démodées — n'avait-il pas *trente-six* éditions de Saint Augustin! — réunissant assurément de belles parties, comme celle des plaquettes sur l'histoire de France, mais manquant à peu près invariablement la pièce exceptionnelle, enlizé dans les acquisitions courantes et, naturellement, démuni le jour des grandes occasions. Quel bibliophile ne connaît cette douleur? Mais chez Lignerolles elle fut suraiguë.

Le Lignerolles vrai fut celui qui disait à son libraire : *Monsieur Morgand, croyez que j'ai été bien malheureux!* Cet homme a souffert mort et passion. Se donner au livre jusqu'à ne plus conserver une seule pensée autre, s'anéantir en

sa bibliothèque, jour et nuit; vouloir tout, et par conséquent manquer l'essentiel; ne pas avoir la force de se borner, de choisir, de se concentrer; ne pas savoir évoluer, améliorer, transformer; n'être ni le *collectionneur* qui poursuit résolument une donnée, ni le *curieux* qui écrème.

Souffrir à l'idée du livre qui va passer en vente; souffrir les tourments de l'impuissance pour le livre qu'on a manqué; souffrir pour les livres qu'on a obtenus, mais qu'il faut payer, et de toute sa fortune; souffrir à l'idée des merveilles que l'admiration et le respect des bibliophiles vous supposent et que vous n'avez pas....

Souffrir de se sentir irrésolu et peu critique, et de ne savoir se mettre sur un livre que quand sa réputation est tout établie et qu'il exige le maximum des sacrifices. N'avoir connu le XVIII[e] siècle, par exemple, qu'après tout le monde: avoir pour relieur un Trautz et n'en rien tirer d'exceptionnel; finalement n'avoir joui de rien, n'avoir rien préparé pour la survie de son nom de bibliophile, pas un livre à sa

marque, — ne pas même laisser son ex-libris! *Monsieur Morgand, croyez que j'ai été bien malheureux!* Oui certes, le Lignerolles vrai a été un martyr de la bibliophilie, et si nous osions dire, une figure de l'enfer du Dante.

Sa vente, interminable, — il fallut s'y reprendre à trois fois — dégagea un ennui lourd, faisant péniblement un million : les prix d'acquisitions passaient pour représenter un million et demi. De temps en temps, cependant, un éclair, au passage d'une très belle pièce, — car enfin il en avait! — alors le prix était encore celui de la bibliophilie de 1875. Puis tout retombait et pendant de longues heures les livres se traînaient, innombrables, devant le vide des chaises réservées et la lassitude des libraires.

On eut des Trautz pour deux louis!

Était-ce le krach?

Le krach du surmenage du prix des livres. le krach des hyperboles des admirateurs exclusifs de Trautz, le krach des extravagances, oui. Et encore, tout compte fait, ce n'était pas un krach; la baisse ne fut pas l'avilissement des livres,



mais un simple retour à la raison après un coup de fièvre chaude.

Mais le krach de Trautz en tant que grand relieur, jamais! Il le fut, il le restera. Ce n'est pas d'ailleurs sur la bibliothèque Lignerolles qu'il faut le juger, c'est sur les éclatantes dorures de la bibliothèque James de Rothschild. Les reliures de la bibliothèque Lignerolles n'étaient pas des reliures d'art, mais de simples reliures de préservation et de mise en état. C'étaient les reliures de l'ancienne bibliophilie accumulatrice.

[A ce propos, une parenthèse.

Peut-être vous paraîtra-t-il intéressant de connaître, par un rapide coup d'œil, ce qu'a été le mouvement général de la reliure de bibliophilie rétrospective dans notre siècle. Rien de plus facile.

Prenez une quinzaine des principaux catalogues des bibliothèques les plus célèbres depuis cinquante ans, et pointez les reliures modernes, par noms de relieurs, en chiffres ronds, sans rechercher l'exactitude mathématique, qui ici n'est pas nécessaire. Ce relevé est fastidieux à

exécuter; aussi, nous allons vous en épargner la peine. Mais les résultats sont instructifs et curieux, et nous vous les donnons.

Avec Pixérécourt, 1838, nous avons une bibliothèque de l'Empire. Aussi est-elle à prédominance de reliures de Bozérian, avec apparition de quelques Purgold, Thouvenin, Bauzonnet.

Prenons maintenant la vente Nodier, celle de 1844 : sur 1250 articles, nous en trouverons près de 700 en reliures modernes dont environ :

10	Bozérian,	7	Muller,
1	Courteval,	200	Kœhler,
4	Simier,	125	Bauzonnet,
6	Purgold,	60	Thompson,
5	Ginain,	20	Niedrée,
3	Hering,	110	Duru,
1	Vogel,	1	Capé.
120	Thouvenin,		

Et le nombre des volumes doublés ne va pas à quarante, la doublure étant réservée aux plus grandes curiosités !



Helioġ Dujardin — Imp Ch.Wittmann

LES ŒILLETS DE KERLAZ, 1886

RELIURE DE MARIUS MICHEL



Cailhava, vente de 1845. — 900 articles, dont 600 en reliure moderne.

40 Bozérian,	360 Kœhler,
1 Purgold,	80 Bauzonnet,
15 Thouvenin,	80 Duru,
10 Simier,	10 Thompson,
15 Muller,	1 Niedrée,
1 Vogel,	1 Lebrun,
1 Corfmat,	3 Closs.

On remarquera le nombre des Kœhler. Ces chiffres très élevés indiquent la période de sauvetage des livres anciens, et leur remise en état dans des reliures simples. C'est l'époque des reliures par « trains ».

Aimé Martin. — 1186 articles, dont plus de 500 en reliure moderne.

25 Thouvenin,	115 Bauzonnet (et Bauzonnet-Trautz),
20 Hering (ou Hering-Muller),	10 Thompson,
40 Muller,	240 Niedrée,
45 Kœhler,	25 Duru.
10 Simier,	

Armand Bertin. — 1 868 articles, 700 en reliure moderne.

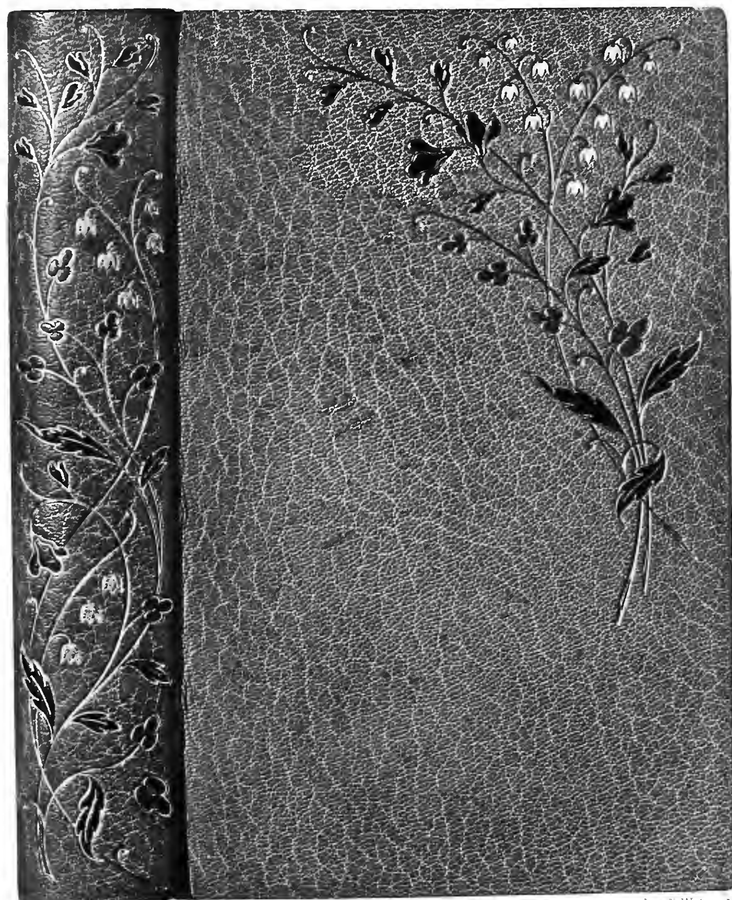
20 Thouvenin,	180 Niedrée,
160 Kœhler,	70 Duru,
180 Bauzonnet,	80 Trautz,
6 Thompson,	10 Lortic.

Cigongne. — 3 000 articles dont 1 800 en reliure moderne.

90 Bozérian, Doll, Lefebvre, Purgold, Simier et reliures anglaises.	380 Bauzonnet,
500 Thouvenin,	1 Thompson,
1 Muller,	60 Niedrée,
180 Kœhler,	100 Duru,
	420 Trautz,
	15 Capé,
	5 Hardy.

Solar. — 3 148 articles, dont 1 100 en reliure moderne.

3 Muller,	100 Capé,
5 Simier,	380 Trautz,
60 Kœhler,	35 Hardy,
125 Bauzonnet,	10 Gruel,
50 Thompson,	5 Lortic,
90 Niedrée,	2 Petit.
230 Duru,	



Heliog. Dujardin. Imp. Ch. Wittmann

LES SŒURS RONDOLI, 1884

RELIURE DE MARIUS MICHEL



Double. — 397 articles (vendus 272000 fr.) dont 120 en reliure moderne.

15 Bauzonnet,	50 Trautz,
2 Niedrée,	1 Belz,
30 Duru,	7 Hardy,
15 Capé,	1 Lortic.

Cailhava, vente de 1867. — 1000 articles dont 500 en reliure moderne.

10 Thouvenin,	150 Duru,
20 Kœhler,	40 Capé,
10 Simier,	75 Trautz,
30 Bauzonnet,	70 Hardy,
80 Niedrée,	6 Lortic,
3 Thompson,	1 Petit.

Yemeniz. — 4000 articles (pour 725000 fr.), 1200 reliés dont 350 en reliure ancienne et 850 en reliure moderne.

16 Thouvenin,	13 Thompson,
115 Kœhler,	125 Niedrée,
36 Simier,	115 Duru,
165 Bauzonnet,	225 Trautz,
2 Lebrun,	37 Capé.

Sur le nombre, 205 reliures sont riches ou doublées : 16 Thouvenin, 21 Kœhler, 36 Simier, 40 Bauzonnet, 2 Lebrun, 32 Niédrée, 11 Duru, 43 Trautz. Il y a 20 reliures à l'Y, dont 1 par Niédrée, 1 par Duru, 18 par Trautz.

Comte de Lurde. — Cette bibliothèque restreinte, réunie entre 1845 et 1870, non dispersée depuis, et dont le baron de Ruble a donné le catalogue dans le *Bulletin du Bibliophile*, était de 444 articles, dont :

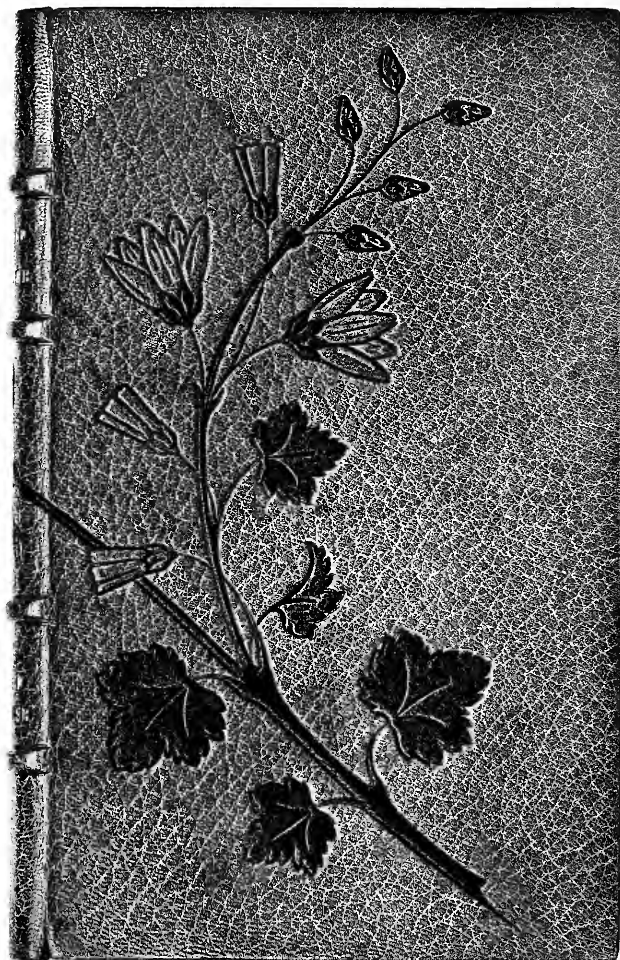
15 Bauzonnet,
140 Bauzonnet-Trautz,
268 Trautz-Bauzonnet.

C'est la bibliothèque d'un Bauzonnettiste-Trautziste exclusif.

La plupart des reliures de Trautz portent ici, sur chaque entre-nerfs du dos et sur le milieu et les angles des plats, le chiffre de M. de Lurde.

Comte de Lignerolles. — Tout se résume en un chiffre.

1200 Trautz. — Et quelques Motte.



…arreyre — Imp. Ch. W…

…LE MÉPRISE 18…

…DE MARIUS MICH…

Didot. — 3 300 articles dont 1 300 en reliure moderne.

23 Thouvenin,	500 Lortic,
17 Simier,	120 Trautz,
51 Kœhler,	34 Smeers,
26 Bauzonnet,	100 Hardy,
3 Lebrun,	12 Chambolle,
36 Thompson,	22 Belz,
143 Duru,	21 Petit-Simier,
64 Niedrée,	6 Gruel,
100 Capé,	67 Hagué.

La présence d'Hagué est à signaler.

De Béhague. — 1985 articles, 1300 en reliure moderne.

15 Bauzonnet,	15 Thibaron-Échaubard, Thibaron, Thibaron-Joly,
20 Niedrée,	6 Masson-Debonnelle,
150 Duru,	6 Petit,
150 Capé,	4 Lortic,
325 Trautz,	2 Galette,
200 Duru et Chambolle, Chambolle-Duru,	2 Gaillard,
200 Hardy,	1 Raparlier,
25 Hardy-Mennil;	1 Cuzin.
50 Belz,	
20 David,	

Bibliothèque Bancel. — 882 articles, 600 en reliure moderne.

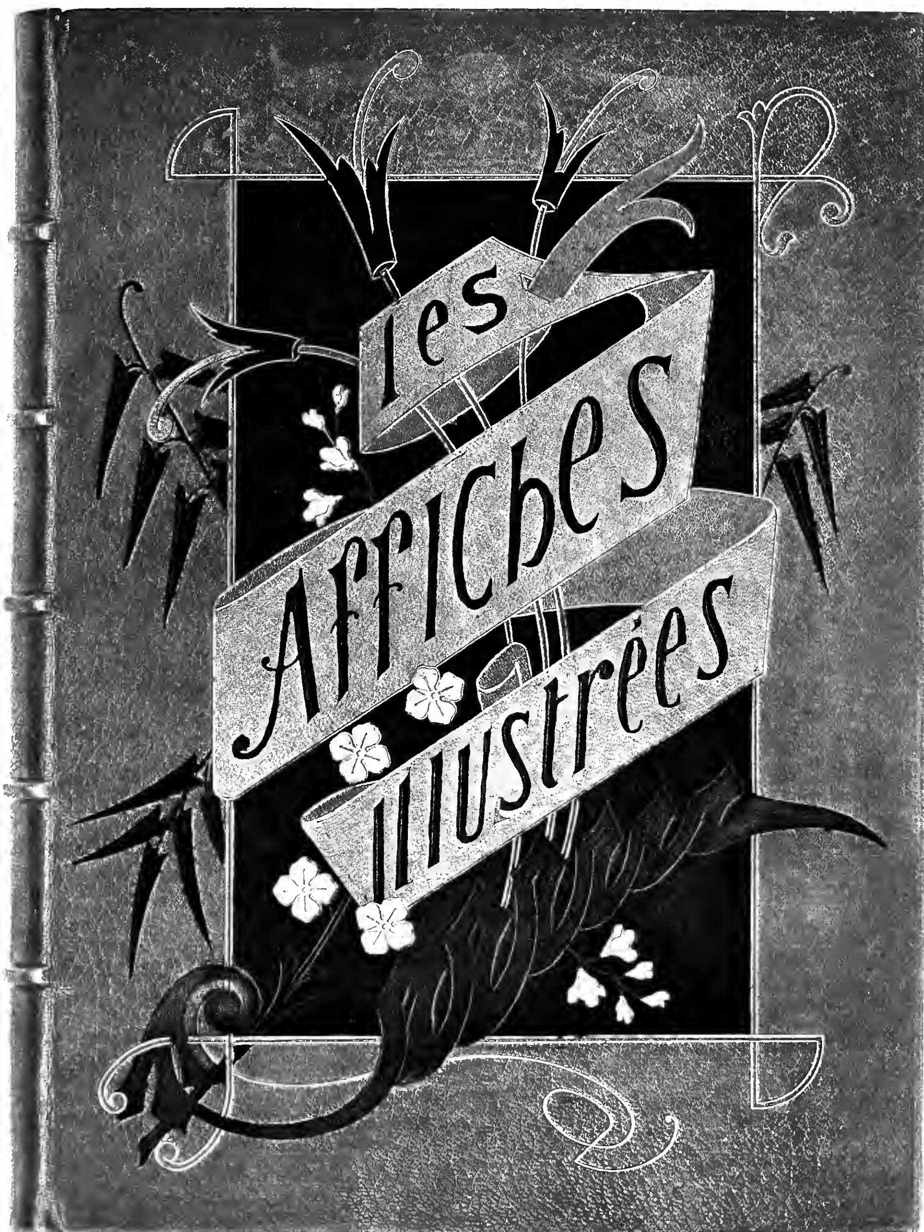
Ici, nous nous rapprochons de la période actuelle, et les Thouvenin, Kœhler, Bauzonnet, Niédrée, Duru, passent relieurs anciens.

40 Capé,	10 Chambolle-Duru,
90 Trautz,	3 Gruel,
10 Lortic,	7 Gaillard,
40 Hardy-Mennil,	1 Smeers,
30 Belz,	4 Fixon,
330 Thibaron-Échaubard, Thibaron, Thibaron-Joly.	5 Bruyère,
	3 Masson-Debonnelle,
	6 Cuzin.

Bibliothèque Lacarelle. — Nous sommes dans les bibliothèques peu nombreuses et de grand choix. — 540 articles dont 175 en reliure moderne. — Dans la reliure ancienne il faut compter 2 Thouvenin, 3 Kœhler, 31 Bauzonnet, 1 Thompson, 5 Niedrée, 12 Duru.

La reliure contemporaine comprend uniquement :

144 Trautz,	34 Thibaron-Joly.



Héliog. Charreyre — Imp Ch Wittmann

AFFICHES ILLUSTRÉES 1886

[illegible] DE MARIUS MICHEL



Bibliothèque James de Rothschild. — 2800 articles, dont 1400 en reliure du xixe siècle.

100 De Thouvenin à Duru,
22 Capé,
1000 Trautz (dont 170 doublés),
60 Thibaron-Échaubard et Thibaron-Joly,
120 Motte,
60 Cuzin,
15 Chambolle,
2 Lortic,
1 R. Petit,
1 David,
1 Raparlier,
1 Aug. Abadie,
1 Marius Michel.

Ainsi cette rapide statistique nous montre bien qui fut relieur des bibliophiles, et dans quelle proportion !

En somme, les relieurs honorés de la confiance des bibliophiles, dans le demi-siècle de la grande bibliophilie rétrospective, ont été les relieurs au corps d'ouvrage ferme, les relieurs sachant surtout *relier* : Thouvenin seconde manière, Kœhler, Bauzonnet, Niedrée, Duru, Trautz, Thibaron.

Fermons maintenant notre parenthèse.]

Nous avons blâmé, à l'occasion, certains aveuglements de la bibliophilie accumulatrice.

Mais, au moment où elle disparaît, — et avec elle, presque définitivement, le décor copié, — saluons-la, pour tant de services rendus, pour tant d'amour voué au livre, pour tant de magnifiques collections formées, pour tant de livres reliés; surtout saluons-la pour avoir suscité chez les relieurs français du XIXe siècle une main-d'œuvre incomparable. Saluons-la, cette grande bibliophilie rétrospective, qui nous laisse comme testament ce principe sauveur, qu'en fait de reliure, et avec les relieurs dont nous disposons, l'admirable, l'irréprochable exécution matérielle doit être formellement exigée avant tout!

Saluons aussi ces bibliophiles de 1875; enthousiastes, vaillants, fous, enragés, tout ce que vous voudrez... et si amusants! Saluons-les pour avoir donné à la bibliophilie de notre temps vingt ans d'un incomparable brio. Ce n'est pas peu! *Tara, tarata, tarata!* la trompette guerrière, la charge, la mêlée, l'assaut.... Ah! le beau moment, pour ceux qui en furent!

Cela, c'est fini. Et il n'y a pas à essayer de le prolonger, il faut trouver autre chose. On voudrait voir revenir ces grands jours, on a

parfois la nostalgie des grands morceaux, on va chez Morgand, on s'y remémore les faits d'autrefois, on cherche à se rallumer, on s'excite, Morgand ferme l'œil gauche et se frappe à grands coups la jambe droite, ce qui chez lui est signe d'entrain; libraire et clients embouchent le clairon : *ta, tara, tara, tara !* Vaine illusion! Ce n'est plus le refrain entraînant de la charge, mais la mélancolique sonnerie de l'extinction des feux ! Ce n'est plus l'éclatante trompette du héraut d'armes, convoquant le ban et l'arrière-ban, et portant le défi : c'est l'appel désespéré du cor de Roncevaux !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

—

XXXI. Entrée des livres du xviiie et du xixe dans la matière collectionnée. — 1875. — La bibliophilie épileptique. 1

XXXII. Trautz. — L'apothéose. 21

XXXIII. Les Trautzolâtres 35

XXXIV. Renouvellement du décor. — La période d'éclat de la reliure du xixe siècle. . 49

XXXV. Idées diverses. — Trautz, Thibaron-Joly, Cuzin, etc. — Les mosaïques. — Les jeux de filets : le style xixe. 57

XXXVI. Lortic. — Le décor à caissons. . . . 71

XXXVII. Henri Marius Michel. — La flore ornementale. 95

XXXVIII. Mort de Trautz. 115

XXXIX. Cuzin. — Le décor « xviiie-xixe ». . . . 117

XL. La reliure emblématique. — Japonisme. 133

XLI. Les relieurs érudits. — Les histoires de la reliure ancienne. — Renaissance d'un procédé. — Marius : le cuir incisé encastré. — Gruel : le cuir ciselé. . 141

XLII. La reliure d'orfèvrerie. 157

XLIII. Attaques contre le trautzisme. — Publication de Marius sur la reliure commerciale et industrielle. 163

XLIV. Marius. — Reliures emblématiques. — Les petites fleurs. — Le décor non symétrique. — Rapport sur l'Exposition des Arts décoratifs de 1882. 181

XLV. Réaction contre le surmenage des prix. — Fin de la bibliophilie de 1875. — Le krach des Trautz. — Fin de la copie. 195

LISTE

DES

RELIURES REPRODUITES

107.	Christine de Pisan, 1536. . .	*Trautz.*
108.	Chronique de Turpin, 1527. .	*Joly.*
109.	Baliverneries d'Eutrapel, 1549.	*Thibaron-Joly.*
110.	Heures d'Anne de Bretagne. .	*Bosquet.*
111.	Les Mimes de Baïf, 1619. . .	*Trautz.*
112.	Catéchisme, 1580.	*Trautz.*
113.	Les Caquets de l'Accouchée, 1623.	*Trautz.*
114.	Heures d'Elisabeth Senault. .	*Marius Michel.*
115.	Le Roman de la Violette. . .	*Bauzonnet-Trautz.*
116.	Candide, 1869.	*R. Petit.*
117.	Les Fanfares, 1863.	*Belz.*
118.	Chronique de Charles IX, 1876.	*Thibaron.*
119.	Le Lion amoureux, 1882. . . .	*Chambolle.*

120. Eugénie Grandet, 1883. . . .	*Cuzin.*
121. Missel de Chalons, 1543. . .	*Lortic.*
122. Le même (doublure).	*Lortic.*
123. Contes de La Fontaine, 1762 .	*Lortic.*
124. Le même (doublure).	*Lortic.*
125. Les Portes de fer, 1844. . .	*Lortic.*
126. Biblioth. d'un Bibliophile, 1885.	*Lortic fils*
127. Boileau, 1870.	*Marius Michel.*
128. Les Baisers, 1770.	*Marius Michel.*
129. Esther, 1882.	*Marius Michel.*
130. Joseph, 1883	*Marius Michel.*
131. Le Livre de Ruth, 1876 . . .	*Marius Michel.*
132. Paul et Virginie, 1806. . . .	*Marius Michel.*
133. L'Art.	*Marius Michel.*
134. L'Origine des Graces, 1777. .	*Cuzin.*
135. Historiettes d'Imbert, 1774. .	*Cuzin.*
136. Anacréon, 1773.	*Cuzin.*
137. Le Jugement de Paris, 1777. .	*Cuzin.*
138. Adonis, 1775.	*Cuzin.*
139. Le même (doublure)	*Cuzin.*
140. Recueil de dessins du xviiie. .	*Cuzin.*
141. La Pucelle, 1780.	*Cuzin.*
142. Le même (doublure)	*Cuzin.*
143. Le Temple de Gnide, 1772. . .	*Cuzin.*
144. Mém. de Mme de Staal-Del., 1891.	*Mercier.*
145. La Guirlande de Julie. . . .	*Amand*
146. L'Éventail, 1882.	*Amand.*

147. Portefeuille. . . . . *Dulud.*
148. Faust, 1828. . . . . *Marius Michel.*
149. Contes drolatiques, 1855. . . *Marius Michel.*
150. Le Livre de Ruth, 1876. . . *Marius Michel.*
151. L'Imitation. . . . . *Léon Gruel.*
152. L'Imitation. . . . . . (*Rossigneux*), *Léon Gruel.*
153. Heures de la Vierge. . . . (*Falize*), *Léon Gruel.*
154. Adresse des Exposants de 1878. (*Falize*).
155. Livre d'Offices, 1885. . (*Dubois*), *Marius Michel.*
156. Bibliothèque rose. . . . . . (*Catenacci*).
157. Bibliothèque des Merveilles. . (*Rambert*).
158. Rome, 1872. . . . . (*Rossigneux*).
159. Histoire de France, 1877. . . (*Rossigneux*).
160. L'Inde des Rajahs, 1874. . . . (*Rossigneux*).
161. L'Oiseau. . . . . (*Giacomelli*).
162. Notre-Dame de Lourdes, 1878. (*Giacomelli*).
163. Bibliothèque des Ecoles, etc. . (*Rossigneux*).
164. Europe pittoresque.. . . . . . (*Rossigneux*).
165. Biblioth. des Petits Enfants. (*Rossigneux*).
166. Monument du Costume, 1881. . (*Marius Michel*).
167. Faust, 1878. . . . . *Marius Michel.*
168. Monsieur, Madame et Bébé, 1872. *Marius Michel.*
169. Daphnis et Chloé, 1872. . . . *Marius Michel.*
170. Fortunio, 1880. . . . . *Marius Michel.*
171. Mireille, 1883.. . . . . *Marius Michel.*
172. Monsieur, Madame et Bébé. . *Marius Michel.*
173. Sylvie, 1886. . . . . *Marius Michel.*

174. Sylvie (doublure)	*Marius Michel.*
175. Nos Oiseaux, 1886.	*Marius Michel.*
176. Les Orientales, 1882.	*Marius Michel.*
177. Serv. et Grandeur milit., 1885.	*Marius Michel.*
178. Album d'Hédouin.	*Marius Michel.*
179. Les Œillets de Kerlaz, 1886.	*Marius Michel.*
180. Les Sœurs Rondoli, 1884. . .	*Marius Michel.*
181. La double Méprise, 1833. . . .	*Marius Michel.*
182. Les Affiches illustrées, 1886.	*Marius Michel.*





FERS POUR EX-LIBRIS

(*Cuzin*)

+++

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

+++

81 complete

PARIS
IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9



